

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ÉMERGENCE DE LA PENSÉE INTUITIVE INDIVIDUELLE ET
COLLECTIVE PAR LE GESTE CRÉATEUR

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR

ALICE MAYEUX

JANVIER 2015

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je voudrais exprimer toute ma gratitude à ceux qui m'ont épaulée dans l'aventure de cette recherche. D'abord ma famille en général et la culture sociale dont je suis issue. L'implication de mes parents dans la vie communautaire de la petite ville où j'ai grandi a probablement planté une graine d'intérêt pour les groupes de discussion. L'art et l'expression artistique avaient aussi leur place dans l'éducation que j'ai reçue. Ainsi qu'un intérêt pour ce qui ne se perçoit pas toujours d'un premier coup d'œil. Je remercie spécialement ma mère Françoise Mayeux et le soutien qu'elle m'a offert quand j'en avais besoin.

Merci à Solange St Pierre, amie, collègue étudiante et co-chercheuse, pour sa qualité d'écoute dans nos échanges et sa relecture méticuleuse, les deux sont précieux et ont nourris autant l'amitié que la recherche. À Gervaise Boucher, pour son amitié, ses encouragements et la richesse des interactions que nous avons eues. À Lyne Robillard et Jean Richer de m'avoir motivée dans les moments clés. À Élane Gauthier de m'avoir présenté Simondon. À Manon Guité pour ses judicieux conseils. Un grand merci à Bertrand Licart, mes ami(e)s en général et tous ceux qui d'une manière ou d'une autre ont nourri ce projet.

Je remercie particulièrement les sept participants, sans qui ce mémoire n'aurait jamais pu prendre forme. Merci d'avoir accepté de vous joindre à moi sans tout savoir de l'exploration que nous allions mener.

Je remercie mon directeur Louis-Claude Paquin qui a su m'accompagner adéquatement dans les tours et détours de l'exploration d'un phénomène aussi subtil. Merci beaucoup pour ton écoute, tes expertises et la pertinence de tes commentaires, un savant mélange qui aura permis de me guider en équilibrant contrainte et liberté.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
PROBLÉMATIQUE	6
1.1 Contextualisation du phénomène	6
1.2 Différentes facettes du phénomène	9
1.2.1 Les cercles de parole	10
1.2.2 Le processus créateur	12
1.2.3 Les arts traditionnels	14
1.3 Les malaises	18
1.4 Le problème général	22
1.5 Objectifs de recherche	26
1.6 Synthèse de l'objet de recherche	30
1.7 Objectif principal	33
1.8 Objectifs secondaires	33
1.9 Question de recherche	34
CHAPITRE II	
CADRE CONCEPTUEL	35
2.1 Orientation de la démarche	35
2.2 Les concepts	39

2.2.1 La transduction selon Simondon	40
2.2.2 Une posture en action	48
2.2.3 La pensée comme un système	58
2.3 Synthèse du cadre conceptuel	67
2.3.1 Caractéristiques du cadre conceptuel	69

CHAPITRE III

CADRE OPÉRATOIRE	71
------------------------	----

3.1 Stratégie de recherche qualitative phénoménologique	71
3.1.1 La phénoménologie expérientielle comme stratégie de recherche	72
3.1.2 Mise en place d'un terrain de recherche	75
3.1.3 Échantillonnage	77
3.2 Travail avec les données	79
3.2.1 Méthodes de collecte données	79
3.2.2 Méthode d'analyse de données	87
3.3 Synthèse du cadre méthodologique	104
3.3.1 Caractéristiques du cadre opérationnel	107

CHAPITRE IV

CADRE EXPÉRIENTIEL	109
--------------------------	-----

4.1 Trois modes discursifs	110
4.1.1 Témoignage en première personne	110
4.1.2 Un « laisser-voir » d'une section du dialogue	119
4.1.3 Une expression sur l'œuvre	127
4.2 Expression poétique de l'entité groupe	134
4.2.1 Le geste créateur	134
4.2.2 Adieu, À dieu	135

4.3 Synthèse du cadre expérientiel.....	137
4.3.1 Caractéristiques du cadre expérientiel	140

CHAPITRE V

DISCUSSION	142
------------------	-----

5.1 Principaux constats.....	142
5.1.1 Vers un cadrage transductif.....	143
5.1.2 L'acte <i>allagmatique</i>	147
5.1.3 Trois postures subjectives	151
5.2 Validation, limites, éthique	157
5.2.1 Validation	158
5.2.2 Limites.....	161
5.2.3 Éthique.....	163
5.3 Synthèse des résultats.....	166

CONCLUSION	172
------------------	-----

APPENDICE A

INVENTAIRE DES DONNÉES	182
------------------------------	-----

APPENDICE B

DIMANCHE MATIN	187
----------------------	-----

APPENDICE C

RÉCAPITULATIF DIMANCHE MATIN	195
------------------------------------	-----

APPENDICE D

TABLEAU ŒUVRE	196
---------------------	-----

APPENDICE E

POSTURES SUBJECTIVES	199
----------------------------	-----

APPENDICE F

SCHÉMAS DES FONCTIONNEMENTS DES POSTURES	200
--	-----

APPENDICE G

CERTIFICAT ÉTHIQUE	203
--------------------------	-----

APPENDICE H

FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT	204
---	-----

RÉFÉRENCES	208
------------------	-----

RÉSUMÉ

Cette recherche vise à mieux comprendre et explorer les possibilités de rendre compte comment la communication est susceptible d'organiser et structurer le monde que nous appréhendons par notre expérience immédiate. Dans cet ordre d'idée, je me rallie à plusieurs auteurs pour avancer que l'humanité est dans une phase de transformation et ce serait possiblement la conscience humaine qui se transforme. Ainsi, j'élabore un objet de recherche à partir d'une proposition de trois postures subjectives inspirées des trois espaces proposés par la *Theory U*, desquels notre vie sociale prendrait corps (Scharmer, 2009). Je revisite les ancrages méthodologiques de cette théorie pour situer cette étude en lien avec une approche psychosociologique de la communication. Je m'intéresse aux manières dont nous établissons notre rapport au monde, spécifiquement « à la nécessité de voir dans nos activités les effets d'une structure de la cognition sans perdre de vue l'immédiateté de notre expérience » (Varela, Thompson et Rosch, 1993).

Les sous-objectifs de cette recherche visent aussi à explorer de manière expérientielle, l'organisation de la pensée par la communication selon la définition de la logique transductive de Simondon (1964, 2007) et ce, principalement à partir des trois cadres normalement utilisés pour rendre compte d'une recherche, soit le cadre théorique, opérationnel, auxquels s'ajoute le cadre expérientiel. Dans ce sens, j'ai mis en application les méthodes de phénoménologie pratique proposées par Natalie Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009), soit l'acte attentionnel, des triples gestes de l'épochè et de la procédure *eidétique*, ainsi que l'évidence intuitive. Plus spécifiquement, le geste *epochal* pour percevoir les dimensions subtiles du phénomène de l'émergence de la pensée intuitive individuelle et collective par le geste créateur. Et la procédure *eidétique* pour effectuer une analyse du terrain de recherche sous la forme de comptes rendus en écriture phénoménologique. Ainsi, la procédure *eidétique* permet d'extraire des invariants en tant que caractéristiques essentielles du phénomène et de les partager comme tissage en expérience et langage. En effet, faire varier les faits, extraire les traits essentiels et identifier la formation de l'idée rendent possible une réduction *eidétique* menant à la perception de l'essence d'un phénomène et, conséquemment, de son partage dans une relation de l'écrivain à son lecteur. Dans ce sens, je propose un principe de subjectivation comme caractéristique essentielle des deux investigations expérientielles de cette recherche, celle du terrain et celles de l'acte de rédaction du mémoire.

MOTS CLÉS : Logique transductive, phénoménologie pratique, *épochè*, théorie U, dialogue de Bohm.

Ce que nous allons entreprendre ensemble, c'est une expédition, un voyage de découverte dans les recoins les plus secrets de notre conscience. Et pour une telle aventure, nous devons partir léger, nous ne pouvons pas nous encombrer d'opinions, de préjugés, de conclusions. Alors, oubliez tout ce que vous savez à votre propre sujet. Nous allons partir comme si nous ne savions rien.

Krisnamurti cité dans *Carnet de voyages du dragon fû*, 2012, Marcel Poulin.

INTRODUCTION

Serait-il possible de penser qu'en ce début du vingt et unième siècle, il reste des territoires qui ne soient pas totalement cartographiés ? Quels seraient ces nouveaux espaces que les chercheurs de notre époque pourraient investiguer ? Et quelles découvertes pourraient-ils en rapporter ? Tout comme le propose la citation en exergue, ce mémoire est une invitation à explorer des territoires peu connus, ceux de la conscience. Ainsi je vous invite moi aussi, à vous mettre dans un état d'esprit de celui qui découvre ce qu'il perçoit déjà. Je vous propose donc de suivre les traces de ceux qui ont osé explorer l'acte permettant la connaissance du monde que nous appréhendons dans l'immédiateté de notre expérience. En leur qualité de chercheurs autant Gilbert Simondon (1964, 2007) que Natalie Depraz, Francisco Varela et Pierre Vermersch (2011), ou que David Bohm (2010a, 2010b, 1992) et Otto Scharmer (2009; Scharmer et Kaufer, 2013) sont des pionniers qui ont tenté ou tentent encore de donner des points de repère aux contrées moins connues de notre cognition.

À mon tour, tout comme David Bohm l'a proposé dans sa réflexion sur la créativité, je me suis mise dans une disposition d'esprit enfantin pour « essayer quelque chose de nouveau et voir ce qui se passe ». Concrètement, j'ai suivi sa suggestion d'apprendre quelque chose de neuf en prêtant attention à un état d'esprit qui permettrait de percevoir ce qui est réellement nouveau et original. (2010b, p. 4, ma traduction) Dans ce sens, je me suis prêtée au jeu d'investiguer le domaine de la cognition pour, comme le suggère Edgar Morin, être à même de prendre conscience des modes d'organisation de la connaissance (1990, p. 15). Dans les mots de David Bohm, il s'agit de prendre conscience des manières dont nous assimilons nos expériences. À la fois celles issues de notre environnement extérieur, mais aussi celles issues du processus psychologique (2010a, p. 33, ma traduction) nous

permettant de créer du sens en rapport avec le monde dans lequel nous vivons. Plus particulièrement, je me suis intéressée à mieux comprendre et explorer les possibilités de rendre compte de cet acte qui permet de prendre conscience de notre monde.

D'abord individuellement par la rédaction du mémoire, mais aussi collectivement, en mettant en place un laboratoire humain où nous avons exploré plus spécifiquement l'émergence d'une pensée intuitive. Concrètement, l'objectif principal de cette recherche vise à tenter de mieux comprendre et explorer les possibilités de rendre compte comment la communication organise et structure le monde que nous appréhendons en lien avec l'immédiateté de notre expérience. Pour ce faire, j'explore trois postures de recherche que j'ai dégagées des travaux de Scharmer (2009). Soit la posture objectiviste, intersubjective et « transsubjective ». Ces postures se différencient par les manières dont s'établit notre rapport au monde. Elles sont des postures épistémologiques, mais ne concernent pas uniquement les chercheurs puisqu'elles traduisent aussi les manières dont nous concevons notre rapport au monde et, conséquemment, comment nous agissons en lien avec ce monde.

Par ailleurs, cette recherche se caractérise par une mise en pratique des concepts que j'explore. Comme le dit Natalie Depraz « c'est tout le pari : créer une disposition d'esprit qui permet de vivre la théorie et la définition plutôt que de seulement la comprendre intellectuellement, de la vivre d'ailleurs pour mieux la comprendre de l'intérieur » (2009, p.125). Dans ce sens, chaque chapitre a été envisagé comme un cadre permettant l'investigation pratique d'une logique de pensée menant à la posture « transsubjective », cette dernière se définissant à partir du procédé logique proposé par Simondon. Il s'agit d'une démarche de l'esprit qui découvre, qui consiste à accomplir la genèse de la pensée en même temps que s'accomplit la genèse de l'objet. (Simondon, 1964, p. 20) Ce qui veut dire que cette recherche s'axe autour de deux intentions concrètes, d'une part mieux comprendre, mais aussi d'autre part rendre compte du phénomène que j'étudie. D'abord, il est évident que pour être à même de partager les résultats de l'étude du phénomène il est nécessaire de l'identifier, donc de

le percevoir. C'est pourquoi j'ai développé une stratégie de recherche de phénoménologie expérientielle selon Natalie Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011) pour à la fois expérimenter, mais aussi trouver des moyens pour partager les dimensions subtiles de ce que j'étudie.

Plus spécifiquement, ce mémoire comporte cinq chapitres. Dans le premier chapitre, je fais état d'un objet de recherche en le problématisant, c'est-à-dire en situant tout d'abord la communication comme principe organisant dans un contexte élargi; ensuite en explorant les différentes des facettes de mes expériences personnelles et professionnelles qui nourrissent depuis de nombreuses années un questionnement sur l'identité en lien avec que le monde que nous expérimentons; puis, je précise deux malaises soulevés dans une étude similaire à la mienne (Mahy et Carle, 2012, p. 223 à 253). D'une part, la mystification des concepts qui sous-tendent certaines théories du changement organisationnel et, d'autre part, les paramètres des relations de pouvoir établies qui pourraient nuire dans des contextes d'apprentissage organisationnel. Ainsi, je spécifie le problème général en avançant qu'il est pertinent d'effectuer cette recherche en lien avec une approche psychosociologique qui permettra de mieux comprendre l'implication psychique des pratiques communicationnelles qui visent le changement transformationnel. Et pour finir ce chapitre, j'expose les objectifs de cette étude, la synthèse de l'objet de recherche, l'objectif principal, les objectifs secondaires et la question de recherche.

Le deuxième chapitre, quant à lui, présente le phénomène auquel je m'intéresse en fonction d'un appareillage conceptuel pour appréhender une exploration de la posture « transsubjective ». D'une part, j'explique et justifie l'exploration d'une logique transductive en comparaison avec la logique inductive et déductive. Ensuite j'élabore les trois concepts qui sous-tendent à cette logique. Premièrement, je détaille le concept de la transduction selon Simondon (1964). D'abord le principe d'individuation, puis les deux éléments utiles pour opérationnaliser une logique de recherche transductive soient : l'opération de transduction et la notion d'information.

Deuxièmement, je précise les modalités qui permettent de mettre cette posture en action. Ainsi, je juxtapose deux concepts qui semblent complémentaires : l'individuation de Simondon (1964) et l'*énaction* de Varela (Varela, Thompson et Rosch, 1993). Puis, j'élabore la dynamique structurelle de la prise de conscience qui situe expérimentiellement l'acte réflexif. Troisièmement, j'investigue le concept de David Bohm pour proposer la pensée comme un système. Concrètement, je spécifie le dialogue de Bohm et présente le concept de « voir à l'intérieur du phénomène » issu des travaux d'Otto Scharmer, qui est une application concrète des travaux de Bohm dans le milieu des organisations. Je conclus ce chapitre par une synthèse du cadre conceptuel et les caractéristiques essentielles de cette exploration.

Le troisième chapitre présente le cadre opérationnel de cette recherche. Dans cette section du texte, je détaille les caractéristiques d'une stratégie de recherche qualitative phénoménologique. Je commence par préciser la phénoménologie expérimentielle comme stratégie de recherche. Puis, j'explique comment j'ai mis en place le terrain de recherche et comment j'ai conçu l'échantillonnage des participants. Après quoi, j'énonce comment j'ai travaillé les données, en ayant d'abord exposé les méthodes de collecte de données. Concrètement, je spécifie les cadres qui m'ont permis de collecter des données de différentes natures, soit verbales, artistiques et personnelles. Ensuite, j'explicite comment j'ai organisé les données. D'abord, selon la méthodologie d'analyse de phénoménologie pratique, puis, par le biais de l'écriture et ensuite, selon les critères qui m'ont permis d'une part de les organiser et d'autre part de les reconstituer sous la forme de textes phénoménologiques. Ici, encore je conclus le chapitre par une synthèse et les caractéristiques essentielles que j'ai extraites du cadre opérationnel.

Le quatrième chapitre tient lieu de cadre expérimentiel et j'y présente l'analyse que j'ai effectuée en mettant en pratique les modalités de l'écriture phénoménologique. C'est-à-dire que j'explore trois modes discursifs et mets à l'épreuve de l'expérience la description phénoménologique selon une épistémologie pragmatique de la relation de

l'écrivain à son lecteur. Ainsi, je rédige d'abord un témoignage de mon expérience de facilitatrice à la première personne. Puis un « laisser-voir » d'une section du dialogue que nous avons expérimenté ici, je me concentre sur l'aspect intersubjectif de l'exploration. Le dernier mode discursif concerne l'expression, je pars d'une prémisse qui stipule qu'il est possible de rendre compte du mouvement de la pensée collective au moment où elle se crée. La seconde partie du chapitre est composée de deux poèmes écrits en temps réel par une participante. Cette section se veut être une expression poétique de l'entité groupe. Suivent une synthèse du cadre expérientiel et les caractéristiques essentielles qui définissent ce cadre.

Le cinquième et dernier chapitre met en cohérence les divers aspects que j'ai abordés pour répondre à mes objectifs de départ. Il est constitué de trois sections, en premier lieu je mets en dialogue les principaux constats que j'ai extraits de l'ensemble de la recherche pour proposer un fonctionnement de l'acte réflexif selon trois perspectives. D'abord le cadrage comme mise en dynamique du domaine qu'on souhaite étudier. Puis, l'acte *allagmatique* comme fonctionnement entre une structure et une organisation. Et, pour finir, les trois postures subjectives comme niveau d'appréhension de l'acte réflexif. Dans la deuxième section, je me penche sur quelques critères qui me permettent de valider, d'établir quelques limites et l'éthique de cette recherche. La troisième et dernière section du chapitre est une synthèse des résultats en lien avec les principales caractéristiques que j'ai extraites tout au long de ce travail.

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE

Dans ce chapitre dédié à la problématique, je tente de situer et de montrer la pertinence d'une étude du système d'organisation de la pensée par la communication. Dans ce sens, je commence par montrer que d'autres chercheurs se questionnent sur la transformation de l'organisation humaine par la communication. Pour ensuite spécifier ce sujet par rapport à mes expériences personnelles, c'est-à-dire qu'ici je mets en relation des expériences personnelles et professionnelles avec plusieurs principes théoriques. Puis, je dégage deux malaises spécifiques que soulève une étude qui a abordé un objet de recherche semblable. Après quoi, je présente le problème général de cette recherche à partir de l'idée que pour comprendre le système de l'organisation humaine de la pensée il faut pouvoir l'observer à partir d'un autre système de pensée. Et, pour finir, je détaille mes objectifs de recherche en rapport avec la théorie U de Scharmer (2009), ainsi je dégage une proposition de plusieurs postures subjectives. L'objectif spécifique, les sous-objectifs et la question spécifique qui suivront précisent la synthèse de l'objet de recherche.

1.1 CONTEXTUALISATION DU PHÉNOMÈNE

Comme l'explique très bien Michel Serres dans une conférence visionnée sur Youtube (2010, en ligne), l'arrivée des technologies de l'information change totalement notre rapport au monde. La transformation ne dépend plus d'un choix, mais elle est imposée par les conséquences de l'avènement de ce nouvel instrument informatique qui stocke, traite, émet et reçoit de l'information, soit l'ordinateur. Dans ce film, Serres avance que l'arrivée de l'écriture électronique impose une transformation de l'organisation humaine dont nous pouvons à peine en mesurer les conséquences. Ce philosophe français bien connu nous explique que ce changement de support pour transmettre la connaissance est en train de transformer les espaces

juridiques, politiques ainsi que notre rapport à la science et en particulier notre rapport au monde.

Personnellement, je ne sais pas si la cause de cette transformation réside spécifiquement dans l'avènement de l'internet, mais je ne suis pas la seule à penser que l'humanité vit actuellement une révolution importante de son histoire (Baudin, 2012, en ligne) et qu'en sortir, suppose un remaniement en profondeur de nos conceptions du monde (Roudaut, 2013, en ligne). Dans ce sens, la littérature que j'ai choisie pour aborder cette recherche concerne le concept de la transformation. Et plus spécifiquement, sur les moyens d'accompagner cette révolution humaine par l'expérience de la rencontre avec un autre que soi. Soit une expérience de communication organisante, dans le sens d'une communication conçue comme un processus organisant la pensée humaine.

Concrètement parlant, des initiatives comme C2-MTL (en ligne), ou Mosaïque de HEC (en ligne) qui entendent développer la créativité dans le milieu des affaires semblent représenter des tentatives pour accompagner cette inévitable transformation de l'organisation humaine (Serres, 2010, en ligne). Transformation qui se manifeste déjà sous différentes facettes, entre autres sous la forme de crises profondes qui secouent notre époque, dont, la crise financière actuelle. D'un autre côté, on peut aussi constater l'émergence de plusieurs projets novateurs tels que le « Learning lab » (en ligne) ou « Savoir faire affaire » (en ligne), qui constituent une exploration de nouveaux modes de fonctionnement organisationnel, ces derniers reposant plus ou moins sur les principes de l'organisation apprenante (Bohm 1992, 2010a, 2010b ; Isaacs 1999 ; Scharmer 2009 ; Scharmer et Kaufer 2013 ; Senge 1991).

L'on peut facilement imaginer que tous ces projets novateurs découlent d'une tentative d'initier des changements allant dans le sens de ce courant de transformation de l'organisation humaine. Force est de constater, que ces initiatives développent une conception de la communication constitutive (Ashcraft, Kuhn et Coreen, 2009 ;

Coreen, Taylor et Van Every, 2006 ; Putnam et Nicotera, 2009 ; 2011, p. 141 à 175), qui postule la communication comme principe organisant, plutôt qu'uniquement comme vecteur d'information. Cette conception qui a entre autres, été développée dans les approches en communication organisationnelle à partir des travaux de Karl E. Weick (2005), préconise qu'il n'y aurait pas d'organisation sans communication. Ce qui veut dire que cette dernière peut-être comprise et étudiée comme ce qui génère les phénomènes organisés (Coreen et Robichaud, 2011, p. 141).

Toutefois, je ne situe pas l'étude que je mène actuellement dans le domaine de la communication organisationnelle, entre autres parce que cette recherche ne s'inscrit pas dans un contexte managérial ou économique qui prend place dans des organisations existantes. Dans ce sens, plutôt que de parler de changement organisationnel ou de communication organisationnelle, je vais plutôt me référer à Scharmer et utiliser le terme de changement transformationnel. Entre autres, parce que cet auteur tente de délimiter des technologies sociales du changement transformationnel qui prennent place dans plusieurs segments de la société, dont nos vies individuelles (Scharmer, 2009, p. 5, ma traduction). Selon cette perspective, ces niveaux de transformation prennent corps dans quatre domaines différents : au niveau *micro*, de l'attention individuelle, *meso*, dans la vie courante dans les échanges conversationnels soit, en interaction, puis *macro*, dans les structures institutionnelles et pour finir au niveau *mundo*, des mécanismes gouvernementaux (2009, Scharmer, p. 239, ma traduction).

Mais plus spécifiquement, j'utilise le terme de changement transformationnel parce que je considère que cette révolution que l'on vit requiert plus qu'un échange de forme, mais une mise en forme plus profonde, une sorte de métamorphose qui s'effectue *au-delà* de sa forme actuelle, c'est-à-dire une transformation. Pour ma part, comme Varela, je pressens que ce qui est à même de se transformer, c'est la conscience humaine. Ainsi, dans *L'inscription corporelle de l'esprit*, il propose une exploration qui repose sur « la nécessité de voir dans nos activités les effets d'une

structure de la cognition sans perdre de vue l'immédiateté de notre expérience » (Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 38). En fait, il propose également la méthode de l'attention vigilante pour examiner cette expérience. Plus particulièrement, il suggère une transformation de la nature de l'acte réflexif qui d'activité désincarnée et abstraite, doit devenir une réflexion incarnée. Dans ce sens, il entend incarné comme une réflexion dans laquelle le corps et l'esprit sont réunis. Ainsi, pour Varela la réflexion ne porte plus sur la réflexion elle-même, mais sur la forme même de l'expérience globalement vécue. (Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 58)

De la sorte, il semble que tous les auteurs que je viens de citer (Scharmer, 2009 ; Serres, 2010 ; Varela, Thompson, Rosch, 1993 ; Weick *et al.*, 2005) s'attardent d'une manière ou d'une autre, à comprendre les fonctionnalités des processus organisés par la communication en lien avec l'immédiateté de notre expérience humaine. Autrement dit, ils cherchent à mieux comprendre comment, en tant qu'individu social, nous créons du sens en lien avec le monde que nous expérimentons. D'un autre côté, le travail de Scharmer (2009, 2013) semble pertinent, voire unique, dans la mesure où il a élaboré une théorie qui vise à agir à partir de la prise de conscience de l'immédiateté de notre expérience et d'en proposer une mise en application dans le domaine de la gestion des organisations.

Mais avant de faire le lien entre ma propre expérience et le processus en U proposé par Scharmer (2009), je vais faire référence à mes propres expériences personnelles que j'ai développées au cours de ma vie. Pour parallèlement les mettre en corrélation avec un appareillage conceptuel normalement utilisé pour comprendre la communication.

1.2 DIFFÉRENTES FACETTES DU PHÉNOMÈNE

Afin de développer la multiplicité des facettes de la problématique, je vais présenter trois domaines de ma vie personnelle et professionnelle qui ont éveillé ce questionnement sur l'organisation humaine de la pensée par la communication.

Questionnement plus ou moins conscient qui a eu lieu tout au long de ma vie. En fait, il s'agit d'expérimentations en relation avec : les cercles de parole, le processus créateur et les arts traditionnels orientaux. Les trois domaines cités pourraient paraître distincts, toutefois dans les faits, ils sont interreliés et soutenus par une seule et même question sous-jacente : qui suis-je en lien avec le monde que j'expérimente maintenant ? Autrement dit, quels mécanismes de la pensée interviennent lorsque : j'explore le processus de mise en commun dans la pratique des cercles de parole ; je prends part, seule ou en collectif à un processus artistique; ou que je m'investis dans des arts traditionnels, tels que le yoga que je pratique et qui visent, entre autres à mettre en question les automatismes de la vie quotidienne ? C'est avec ces questions en tête que nous allons voir maintenant, en quoi ces expériences ont indirectement balisé la recherche que je mène actuellement.

1.2.1 Les cercles de parole

Comme artiste solo, en groupe ou initiatrice de collectifs (alicemayeux.com, en ligne), j'ai été impliquée dans plusieurs processus créatifs en collectif où j'ai pu expérimenter et comprendre l'importance des notions de système (Bateson, 1977, p. 225 à p. 252 ; Watzlawick, 1972, p. 45 à 68) et d'identité (Goffman, 1973, p. 25 à p. 49) dans le fonctionnement psychosociologique des groupes qui font une l'exploration artistique (Les ateliers l'aquarium et le globe, en ligne). C'est aussi à cette époque que je me suis intéressée à la pratique du dialogue que j'ai découvert par des auteurs comme Scott Peck (1993, 1994) et son travail sur la formation de la communauté, ainsi que Thierry Pauchant et son ouvrage intitulé *Quête de sens* (1996). En fait, je me suis aussi promenée dans différentes communautés où j'ai pu explorer, comme participante, la mise en application du concept du dialogue de Bohm, dans différentes communautés de pratique [(Diffusion focusing québec, (en ligne), Cercles d'apprentissage *Percolab*, (en ligne), Mouvement vers l'esprit communautaire (en ligne), Art of Hosting (en ligne)]. Pour ma part, je considère que ces communautés cherchent toutes à expérimenter la révolution humaine que j'ai

citée plus haut, par une mise en question des processus organisants de la communication. Et ce, même si cela n'est pas nécessairement nommé comme tel. Dans ce sens, ces communautés vont simplement faire référence aux courants théoriques de l'apprentissage organisationnel, ou du moins à des recherches qui considèrent que les principes constitutifs de la conversation sont des leviers de changement dans les organisations (Isaacs, 1999 ; Senge 1991 ; Scharmer, 2009).

Cela dit, toutes ces communautés se réfèrent plus ou moins directement à la pratique du dialogue développée par David Bohm (2010b). Processus qui comme on va le voir lors du chapitre consacré aux concepts (cf. 2.2.3.1), vise à prendre conscience des mécanismes organisants de la pensée par la communication. En ce qui me concerne, la découverte des cercles de parole m'aura amenée à m'intéresser au processus de création de sens dans les collectifs. C'est-à-dire comme l'entend Bohm, à établir les conditions favorables pour créer un flot de sens commun, à se donner les moyens de: « créer quelque chose de nouveau ensemble » (Bohm, 2010b, p. 3, ma traduction). Et ce, à partir d'un dispositif qui vise à percevoir le mécanisme de la pensée comme un système. (Bohm, 1992, ma traduction) Ce dernier pouvant être entendu comme un dispositif permettant de prendre conscience des mécanismes organisants de la pensée par la communication en lien avec l'immédiateté de notre expérience humaine. Par ailleurs, c'est aussi par la pratique des cercles de parole que je me suis familiarisée avec une écoute sensorielle d'un phénomène. Autrement dit, pour faire un parallèle avec le vocabulaire de Scharmer : j'ai développé la capacité de « voir à l'intérieur du phénomène » (Scharmer, 2009, p. 159, ma traduction).

Dans ce sens, le dialogue de Bohm peut se définir comme étant un dispositif, tel un laboratoire humain où des individus se réunissent pour explorer les fonctionnalités du système de la pensée. Ici, Bohm nous propose une pratique de communication qui vise à prendre conscience du processus de la pensée *au-delà* des présuppositions que nous avons sur le monde et non *sur* les présuppositions elles-mêmes. Autrement dit, il

s'agit de prendre conscience des pressions, ou des charges émotionnelles qui sont derrière ces présuppositions (Bohm, 2010b, p. 9, ma traduction).

Pour ma part, c'est en explorant ces différents collectifs, que j'ai pu développer une compétence expérientielle du processus collectif visant à faire émerger un système de pensée qui permet une mise en commun des processus perceptifs, dans le but de créer quelque chose de nouveau ensemble (Bohm, 2010b, p. 3, ma traduction).

1.2.2 Le processus créateur

Par ailleurs, mon métier de technicienne en cinéma et mes expertises en tant qu'artiste, m'ont aussi amenée à questionner les modalités de la pensée lorsqu'elle est impliquée dans un processus créateur. J'ai d'ailleurs réalisé un petit film en improvisation (Mayeux, *La tambouille*, en ligne) où j'ai utilisé les étapes de la formation d'une communauté proposées par Peck (1993, p. 103 à p. 127), comme fil conducteur de la trame narratrice.

En effet, Peck considère qu'une communauté se définit comme un groupe d'individus qui ont honnêtement appris (et j'ajouterais, qui tente de le faire) à communiquer entre eux (1993, p. 71). Pour Peck, la formation de la communauté comporte quatre étapes. Premièrement, l'étape de la pseudo-communauté qui se caractérise par le fait que les membres du groupe seront très aimables les uns envers les autres en évitant toute forme de discord. Deuxièmement, l'étape du chaos où les membres du groupe cherchent à faire disparaître, cacher ou ignorer les différences individuelles. C'est un état où les tensions deviennent visibles. Troisièmement, le vide. Peck propose deux solutions pour sortir du chaos, l'organisation ou le vide. Selon Peck l'organisation ne mène pas à la véritable communauté, elle n'est qu'une tentative parmi d'autres pour ne pas changer. Selon lui, la quatrième et dernière étape, la véritable communauté ne peut émerger que si le groupe a réussi à mourir à ses anciens modes de fonctionnement. C'est-à-dire de passer au travers de l'étape du vide. (Peck, 1993, p. 103 à 129)

Ainsi, dans le cadre de ce mémoire, je pose comme prémisse de départ que le processus de la création de sens collective telle que je viens de le définir ci-dessus et dans la section consacrée aux cercles de paroles (cf. 1.2.1) et le processus de la création artistique en collectif nécessitent une attitude cognitive similaire. C'est-à-dire que j'avance que la création artistique dépend, et que cela soit conscient ou non, d'une suspension de nos présuppositions sur le monde tel que l'entend Bohm (2010b, ma traduction), c'est-à-dire une mise à distance des fonctionnements habituels de la pensée.

Par ailleurs, je définis le processus créateur à partir des travaux de Didier Anzieu. Ce dernier est un psychanalyste qui a instauré la question des limites au centre de la psychanalyse, entres autres par la métaphore du moi-peau et de la psychanalyse des limites (Chabert *et al.*, 2008) et il s'est aussi intéressé à la dynamique de groupe, tel qu'en témoigne son ouvrage intitulé : *Le groupe et l'inconscient* (Anzieu, 1975). Dans ce sens, Anzieu est un auteur important pour le contexte que je compte explorer, et en particulièrement, son travail intitulé : *Le corps de l'œuvre* (1981). La particularité de son travail réside dans le fait qu'il s'est non seulement intéressé à l'oeuvre finie, mais aussi au processus menant à la création artistique, c'est-à-dire comment l'auteur est travaillé psychiquement par la création de l'œuvre qu'il réalise (Anzieu, 1981). Il a ainsi dégagé cinq phases du travail créateur soit : 1) le saisissement créateur, 2) la prise de conscience de représentants psychiques inconscients, 3) instituer un code et lui faire prendre corps, 4) la composition de l'œuvre proprement dite de l'oeuvre et 5) produire l'œuvre au dehors (Anzieu, 1981, p. 374).

Je constate qu'à la troisième phase, Anzieu mentionne qu'instituer un code nécessite un remaniement du fonctionnement psychique. Ainsi, il avance que ce qui constitue l'acte créateur par excellence est un retournement épistémologique qui transforme en noyau générateur d'une œuvre d'art ou d'une pensée ce qui serait resté un simple objet de curiosité (Anzieu, 1981, p. 116). Tout comme Anzieu, Scharmer parle lui

aussi d'un renversement épistémologique qu'il définit à partir des travaux de Goethe et de Bortoft. Dans ce sens, Scharmer conçoit la science conventionnelle comme prenant pour acquis que la théorie est un contenant et les faits un contenu, contrairement à Goethe et Bortoft pour qui, les faits sensoriels seraient le contenant. Bortoft expliquerait que :

Cette transformation d'un analytique à un heuristique mode (de prise, je rajoute) de conscience apporte un renversement entre le contenant et le contenu. Dans le cas du positivisme, la théorie est considérée être le contenant des faits. Maintenant, si la théorie, dans le sens de Goethe, est un réel contenant du phénomène, alors on peut dire que, dans le moment de la vision intuitive que nous « voyons à l'intérieur du phénomène » (Scharmer, 2009, p. 159, ma traduction).

Sans être aussi explicites, Bateson avec son épistémologie de la cybernétique (1977, p. 265 à p. 297), Gendlin et ses travaux sur le *Focusing* (1975, 2006) donnent aussi des exemples expérientiels illustrant la transformation des mécanismes cognitifs menant à la création d'un rapport au monde différent. Et c'est particulièrement ce dernier point que je retiens : la création artistique, tout comme les processus de création de sens collective visant à produire l'innovation sociale nécessitent de suspendre nos automatismes cognitifs pour se rendre disponible à « créer quelque chose de nouveau » (Bohm, 2010b, p. 3. ma traduction).

Dans ce sens, Anzieu (1981), Peck (1993), Scharmer (2009), Scharmer et Kaufer (2013) justifient qu'il serait pertinent de s'attarder à comprendre d'une manière expérientielle les dynamiques cognitives permettant une ouverture à la création, qu'elle soit collective ou individuelle, artistique ou du ressort de l'innovation sociale.

1.2.3 Les arts traditionnels orientaux

Le troisième domaine de ma vie personnelle et professionnelle qui a éveillé ce questionnement sur l'organisation humaine de la pensée par la communication concerne les arts traditionnels orientaux. En effet, plus jeune, j'ai exploré plusieurs

arts martiaux, dont l'*Aikido*, la *Capoïéra*, le *Tai-chi*. Maintenant ma pratique régulière est en lien avec la tradition du *Shivaïsme* Cachemirien, pratique que j'investigue actuellement à partir du ressenti corporel ainsi que par la lecture de commentaires de textes sacrés. Par exemple, les *Yoga-sutras* de *Patanjali* (1991) ou le *Vijnana Bhairava* commentés par Lilian Silburn (1999). Par ailleurs, ce chemin d'exploration en *Yoga* m'a amenée à suivre une formation de professeur et à visiter des pratiques *Yogiques* de différentes lignées.

Pour aborder l'expérience des arts traditionnels orientaux en lien avec ce travail de recherche, je vais d'abord me référer à Barba et Savarese et à leur *Dictionnaire de l'anthropologie théâtrale* (1995). En effet, pour ces auteurs, les arts martiaux sont des pratiques qui visent à détruire les automatismes de la vie de tous les jours et à créer un comportement qui ne respecte pas la « spontanéité » de la vie quotidienne. (Barba et Savarese, 1995, p. 181) Ils avancent que les arts martiaux, et j'ajouterais les arts traditionnels tels que le yoga que je pratique, sont des techniques d'acculturation (Barba et Savarese, 1995, p. 173). Très spécifiquement, Gavin D. Flood précise que la transformation préconisée par le *Trika*, une branche spécifique de la tradition Cachemirienne, est envisagée comme un dépassement des limites de l'individualité et des limitations de l'identité sociale (1993, p. 229, ma traduction).

D'un autre côté, on l'a vu, le dialogue de Bohm envisage d'observer les mécanismes de la pensée, ce qui a pour conséquence de mettre en cause les automatismes de la pensée (2010b, p. 9, ma traduction). Ainsi Bohm suggère que cette pratique puisse créer une microculture, principalement parce qu'il propose un dispositif qui permet de laisser émerger une signification collective partagée, une pensée collective. Et il précise aussi que rassembler une vingtaine d'individus dans le but de « créer quelque chose ensemble » donne lieu à une microculture puisqu'il y a un partage de différentes sous-cultures. Il va même jusqu'à laisser entendre que cette microculture devient un microcosme de la culture dans son ensemble (Bohm, 2010b, p. 15, ma traduction). Pour ma part, je considère que, d'une certaine manière, le dialogue est un

processus d'acculturation des automatismes de la vie quotidienne, au même titre que les arts martiaux ou les arts traditionnels tels que le *Yoga*. Dans ce sens, je constate que le titre de l'œuvre de Barba et Savarese est : *L'énergie qui danse* (1995), et ces auteurs se sont données pour objectif de répondre à la question : dans quelles directions un acteur ou un danseur peut-il s'orienter pour élaborer les bases matérielles de son art ? Toutefois, ils précisent qu'ils ne cherchent pas de loi universelle, mais des indications ayant une forte probabilité de se révéler utiles à la praxis scénique (Barba et Savarese, 1995, p. 9).

Ainsi, ils étudient le comportement physiologique de l'être humain dans une situation de représentation, et j'ajouterais aussi scénique. Ce faisant, ils cherchent à retrouver des « principes qui reviennent ». Pour leurs études, ils ont comparé l'acteur occidental contemporain et l'acteur traditionnel asiatique. Par ailleurs, ils définissent le mot « énergie » à partir du grec *energia* et de *ergon* qui signifie selon eux : œuvre, qui a aussi le sens de travail. L'énergie est donc ici, représentative d'une force musculaire et nerveuse (Barba et Savarese, 1993, p. 54) servant au travail de l'acteur. Plus spécifiquement, Barba et Savarese, s'intéressent à la manière dont cette énergie est façonnée, travaillée (1993, p. 54) dans des situations extra quotidiennes, ici des situations de représentation théâtrale (1993, p. 9). Selon le dictionnaire, il s'agit d'un principe d'action qui rend une personne apte à agir (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, CNRTL, définition « énergie », en ligne). Donc, aborder l'énergie selon Barba et Savarese, c'est parler d'une « force » utilisée pour organiser un travail de représentation, pour l'acteur elle est musculaire; donc physique et aussi nerveuse; donc mentale. Barba et Savarese spécifient que les arts martiaux, et je dirais probablement la plupart des arts traditionnels dont le yoga que je pratique, visent à créer une autre qualité d'énergie dans le corps (1993, p. 181) ce qui pourrait se comprendre comme étant une autre manière d'organiser un travail de représentation de soi.

Dans ce sens, je fais un parallèle entre ces principes de représentation scénique et les principes de représentation du quotidien, qui offrent une possibilité de mieux comprendre les modalités expérientielles du changement transformationnel. Entre autres, en me référant à Ervin Goffman et son travail sur la mise en scène de la vie quotidienne (1973). En fait, dans son livre *La mise en scène de la vie quotidienne* Goffman considère qu'en tant qu'individu, nous jouons notre existence à la manière d'un acteur qui tenterait de nous convaincre de l'impression de réalité qu'il essaie de créer en organisant son spectacle. Donc, pour Goffman, notre vie quotidienne est régie par une mise en représentation scénique au même titre qu'un acteur qui essaie de nous convaincre d'une certaine réalité. C'est-à-dire qu'en tant qu'individu nous produisons un travail « énergétique » qui organise un spectacle à l'« intention des autres » personnes. Peut-être même s'agit-il là d'un travail « énergétique » qui vise à « affecter » les autres, dans le sens de : « produire un effet sur quelqu'un ou quelque chose de manière à y déterminer une action ou une modification » (CNRTL, définition « affecter », en ligne). (Goffman, 1973, p. 25 à p. 49)

Dans cette optique, élargir ces « principes qui reviennent » de la représentation théâtrale à la représentation sociale me permettra d'explorer l'idée que ces derniers puissent être observables dans une expérimentation de communication organisationnelle telle que les cercles inspirés du dialogue de Bohm (2010b). C'est-à-dire, que je pense qu'être à même de prendre conscience des principes « énergétiques » qui organisent la communication, permettrait de rendre compte des dimensions subtiles des modalités expérientielles du changement transformationnel.

Pour conclure sur les différentes facettes de mon expérience, je considère que les explorations des cercles de parole, du processus créateur et des arts traditionnels orientaux ont nourri mon questionnement sur mon identité en lien avec le monde que j'expérimente. Ce questionnement rejoint celui plus large, qui vise à comprendre les fonctionnalités des processus organisés par la communication en lien avec l'immédiateté de notre expérience humaine. Il est ainsi pertinent d'envisager ces

domaines d'investigation de ma vie professionnelle et personnelle comme point d'ancrage de ma recherche, et ce parce que je compte utiliser autant mes expertises passées que présentes pour à la fois élaborer et expérimenter la recherche que je mène actuellement.

Je précise en terminant que l'exploration de ces domaines de ma vie m'a permis d'acquérir, ce que je considère comme une expertise non négligeable. Cette expertise me permet d'une part, de naviguer dans ce monde de l'« énergie » sans m'y perdre, « énergie » considérée telle qu'on l'a vu ci-dessus, comme une « force de travail utilisée pour organiser une représentation de soi par la communication ». Mais aussi d'autre part, pour être à même de rendre compte des grandes lignes de son fonctionnement. D'ailleurs, j'explore dans la prochaine section, les malaises découlant du manque de connaissance tacite de ces dimensions « énergétiques » de la représentation de soi. Je précise aussi que ce manque de connaissance peut-être un frein à la compréhension des fonctionnalités des processus organisés par la communication en lien avec l'immédiateté de notre expérience humaine.

1.3 LES MALAISES

Principalement dans son dernier livre, *Leading from the emerging future* (2013), mais aussi dans *Theory U* (2009), Scharmer nous explique avec preuve à l'appui que le système dans lequel nous vivons est appelé à disparaître. Nous serions actuellement dans un état d'irresponsabilité organisée, créant collectivement des résultats dont personne ne veut. Ainsi, il expose dans les introductions de ses deux livres, les problèmes et les propositions de solutions soulevés par cette révolution que j'ai citée au début. Ces derniers sont conséquents et nous obligeraient à puiser dans un niveau plus profond de notre humanité (Scharmer, 2013, p. 1, ma traduction). Et en fait, Scharmer n'est pas le seul à promouvoir des pratiques conversationnelles pour tenter de trouver des solutions aux différentes crises de notre époque. Mais comme nous

allons le voir, cet effet de mode n'est pas sans poser quelques enjeux, tant au niveau de fondements théoriques que d'impact psychologique.

En effet, à en juger le succès du sommet de la créativité organisé par C2-MTL (en ligne), ou le développement de l'organisation apprenante citoyenne comme Communautique (en ligne), il semblerait que les pratiques conversationnelles soient à la mode. Pour ma part, je considère que l'essor actuel de ces pratiques se profile comme une recherche plus ou moins consciente pour trouver des solutions aux différentes crises actuelles. Dans ce sens, C2-MTL est fier d'avoir réuni pour sa version 2013, 1250 membres de la communauté internationale des affaires, parmi lesquels 85 % de chefs de direction (Canada Newswire, en ligne). On constate qu'en 2013 le sommet de la créativité a proposé des pratiques collaboratives axées sur l'apprentissage collectif (C2 MTL, page : « les ateliers », en ligne). Ainsi, on peut aussi anticiper que ces pratiques conversationnelles vont être imitées et propagées dans le monde, des affaires bien sûr, mais aussi, par ricochet, dans notre quotidien, ce qui aura pour effet d'amplifier ce phénomène de mode.

D'un autre côté, on peut aussi voir, entre autres à Montréal, l'émergence de pratiques conversationnelles. Certaines s'orientent vers l'action citoyenne [Communautique (en ligne), Percolab (en ligne), Art Of Hosting Montréal (en ligne)] en s'appuyant sur les théories de l'apprentissage collectif, alors que d'autres vont plus s'intéresser au développement de la communauté [Mouvement vers l'Esprit Communautaire, (en ligne), Diffusion Focusing Québec, (en ligne)]. En fait, je suis moi-même impliquée dans plusieurs de ces communautés, je peux d'ores et déjà relever que chaque communauté a sa propre dynamique organisationnelle et que malgré le fait que celles-ci tentent de renouveler les pratiques organisationnelles de la communication, les tensions et les problèmes relationnels sont souvent les mêmes qu'ailleurs. Toutefois, ici encore, je peux facilement avancer que ces communautés explorent des solutions afin de répondre aux multiples problèmes auxquels notre époque a à faire face, entre autres en essayant de promouvoir des valeurs plus humaines.

Par ailleurs, je constate aussi que l'explicitation des processus et/ou les ancrages théoriques qui sous-tendent ces pratiques sont souvent assez légers ou difficiles à trouver. Par exemple, il est tout à fait décevant que Sid Lee ne soit pas plus rigoureux en ce qui concerne les liens qu'ils peuvent faire avec les théories existantes, dont les théories sur la communication constitutive ou celle de l'apprentissage dans les organisations (Cesvet *et al.*, 2009). Sid Lee, une agence de publicité actuellement très en vue, est un des partenaires fondateurs du projet C2-MTL. Quant à Art Of Hosting (AOH, page : *Purpose*, en ligne), une visite internet permet d'observer que les ancrages théoriques sont un peu flous, on y présente plutôt des méthodes. Par contre ici, on fait quand même référence à beaucoup d'ouvrages ou de communautés de pratique au moyen d'affiliations informatiques (links)¹, mais les liens réfèrent rarement à un ancrage théorique clairement cité. Toutefois, je me base sur mon expérience et mes expertises combinées pour en déduire que les principaux courants théoriques qui sous-tendent ces pratiques relèvent de la théorie de l'apprentissage organisationnel (Isaacs, 1999 ; Senge, 1991 ; Scharmer, 2009).

Malgré ce manque, certains travaux comme ceux de Thierry Pauchant et le développement de la chaire d'éthique à HEC (en ligne) ; ou ceux de Mario Cayer à la faculté de sciences de l'administration de l'université Laval et son programme de formation recherche : « *Complexité, conscience et gestion* » (en ligne) ; ou encore Marie-Ève Marchand en tant que consultante (Ecoda, en ligne) ; démontrent qu'étudier les phénomènes issus des pratiques conversationnelles et celles issues du dialogue de Bohm est une préoccupation à la fois des chercheurs, des praticiens et des décideurs. Il en va de même pour certaines études doctorales comme ceux de C.

¹ Une visite en février 2014 montre une page suggérant des ouvrages théoriques connus.

Baron (2007), *Le processus de développement de la conscience de gestionnaires individualistes et stratèges : une investigation collaborative autour de l'expérience du pouvoir* de l'université Laval; ou K. Lien Do (2003), *L'exploration du dialogue de Bohm comme approche d'apprentissage : une recherche collaborative*.

Dans ce sens, je note aussi qu'Isabelle Mahy a produit une critique détaillée des théories de l'apprentissage proposées par Senge et Scharmer (Mahy et Carle, 2012, p. 223 à 257). Elle mentionne entre autres : « que Akella (2003), Contu, Grey et Örtenblad (2003) et Marsick et Watkins (1999) soulignent une tendance à définir l'apprentissage dans le cadre des paramètres des relations de pouvoir établies » (Mahy et Carle, 2012, p. 224) et aussi que « Friedman, Lipshitz et Popper (2005) ajoutent leurs réserves relatives à la mystification active des concepts » (Mahy et Carle, 2012, p. 224). Pour ma part, je m'appuie sur mes expériences dans certains groupes pour avancer que ces deux malaises, que sont la mystification des concepts et les relations de pouvoir, sont souvent tabous et peu abordés dans ces pratiques collectives de construction de sens. Ce qui à mon avis réduit franchement l'efficacité de ces groupes pour obtenir une réelle et authentique création de sens collective ou encore proposer une transformation véritable.

De mon côté, je prévois d'une part, positionner une étude en dehors des paramètres organisationnels régis par des relations de pouvoir établies (Mahy et Carle, 2012, p. 224). Et d'autre part, questionner une pratique qui apparaît comme mystificatrice de concepts communicationnels (Mahy et Carle, 2012, p. 224). Selon moi, la *Theory U* fait appel à un processus psychique très demandant, que certains pourraient considérer comme du mysticisme, et qui gagnerait à être expliqué et balisé à partir de l'expérience (Scharmer, 2009). Et pour ce faire, j'ai créé un laboratoire humain de communication inspiré du dialogue de Bohm, en espérant pouvoir sortir des paramètres organisationnels régis par des relations de pouvoir établies. Pour ces raisons, il m'a semblé utile de cadrer cette étude dans une approche psycho-sociale. Cette dernière permettant de saisir les enjeux psychiques et sociaux qui découlent des

processus organisés par la communication en lien avec l'immédiateté de notre expérience humaine collective ou individuelle (par exemple, la courbe en U de Scharmer, 2009).

En fait, je considère que les enjeux soulevés par les paramètres organisationnels régis par des relations de pouvoir établies et de la mystification des concepts que je relève ici supposeraient, pour y remédier, de connaître minimalement les mécanismes « énergétiques » de la représentation de soi. Entre autres parce que ceux-ci sont significatifs dans l'établissement d'une relation psycho-sociale, soit une relation d'un individu dans un monde social. Pour rappel, ces mécanismes « énergétiques » font référence à la force déployée pour présenter son identité dans le monde social. Et comprendre les mécanismes de ce positionnement identitaire permettrait entre autres de déceler les stratégies identitaires qui sous-tendent cette relation psycho-sociale. Chacun tentant toujours de donner une image avantageuse de soi, les stratégies identitaires sont déployées selon Marc et Picard lorsqu'il peut y avoir des risques reliés à l'identité dans une relation. Par exemple, la conscience de soi, l'image que l'on défend ou que l'on revendique face aux autres, ou l'estime que l'on se porte. Pour parer à ces risques, chacun développe une certaine mise en scène de soi, qui tend à donner une impression avantageuse ou, au moins, à limiter les possibilités d'infirmité, de dévalorisation ou de rejet (Marc et Picard, 2000, p. 93).

Dans la prochaine section, je vais développer d'une manière plus approfondie les deux enjeux que sont paramètres organisationnels régis par des relations de pouvoir établies dans les expérimentations visant à laisser émerger une dimension organisationnelle de la pensée et le danger de mystification de concepts communicationnels dans ce contexte.

1.4 LE PROBLÈME GÉNÉRAL

Pour ma part, dans l'établissement de cette problématique, je fais mienne l'affirmation de Einstein qui dit que les problèmes ne peuvent jamais être résolus

avec le même état d'esprit que celui qui les a créés (Scharmer, 2012, p. 168, ma traduction). Selon moi, cet état d'esprit appliqué au principe de l'émergence d'une intelligence collective favoriserait la transformation sociétale actuelle. Entre autres parce que cette perspective aurait un impact sur notre manière de concevoir l'organisation humaine et l'organisation de la pensée humaine en particulier. L'émergence d'une intelligence collective est un objectif qui, comme on l'a vu, est plus ou moins recherché, autant par C2-MTL (en ligne), dans le monde des affaires, que par les communautés [par exemple, Communautique (en ligne), ou Percolab, (en ligne)]. Pourtant, je rappelle que des relations de pouvoir floues ou mal définies au sein d'un groupe, de même qu'un recours trop systématique à des descriptions d'expérience extatique plus ou moins proches du mysticisme peuvent définitivement être des freins à l'émergence d'un processus réflexif permettant le changement transformationnel.

Je l'ai déjà mentionné Isaacs (1999), Senge (1991) ou Scharmer (2009), Scharmer et Kaufer (2013), sont les auteurs qui cadrent l'organisation apprenante comme levier de changement dans les organisations. Tous s'inspirent largement du travail de David Bohm (1992, 2010a, 2010b). Ce dernier spécifie que le dialogue devrait se faire sans chef spécifique et sans planification prédéterminée. Je constate que, dans les communautés qui pratiquent les cercles inspirés du dialogue de Bohm, il arrive souvent, que certains « facilitateurs », inconsciemment ou non, imposent leur point de vue ou leur façon de faire, advenant que le groupe prenne une direction qui ne leur convient pas. Cela peut poser problème lorsque l'on fait référence au dialogue de Bohm, puisque celui-ci spécifie que ce mode de fonctionnement nécessite une absence de *leader* spécifique ou d'ordre du jour prédéterminé. (2010b, p. 17, ma traduction) Il est facile d'imaginer que l'émergence de ce sens commun puisse devenir problématique dans des contextes déjà organisés et souvent très hiérarchisés tels que les milieux de travail. Entre autres, parce qu'il est difficile de poser une action que je dirais neutre, et qui ne soit pas un automatisme de stratégie identitaire

lié au positionnement social, c'est-à-dire lié au statut ou au rôle que l'individu occupe dans l'organisation.

Dans ce sens, Marc et Picard, déterminent ce positionnement identitaire, la « place » selon trois facteurs : sociaux, interactionnels et subjectifs. Social : c'est-à-dire qui correspond aux rôles proposés par la culture et les institutions. Interactionnel : c'est-à-dire selon les auteurs, à la place qui se définit dans la relation qu'elle entretient avec d'autres places. Et pour finir subjective : c'est-à-dire la stratégie identitaire et relationnelle liée à la représentation que le sujet se fait de lui-même. (Marc et Picard, 2008, p. 33 à p. 36) Ainsi Bohm préconise entre autres, de prendre conscience du processus cognitif qui nous permet de voir et de ne pas répondre au schéma qui structure les rapports de place dans les relations telles que l'entendent Marc et Picard (2008, p. 33 à p. 36). Pour ma part, je considère que proposer ou même participer à des activités d'organisation apprenante sans tenir compte de cette dimension du processus peut être facilement perçu et vécu comme un abus de pouvoir. Entre autres parce que, comme je l'ai détaillé plus haut, il arrive que certains « facilitateurs », inconsciemment ou non, imposent leur point de vue ou leur façon de faire, ne comprenant pas toujours que ces processus organisants nécessitent une mise de côté de leurs propres stratégies identitaires. Ces dernières faisant entre autres, référence aux dimensions « énergétiques » de la représentation de soi. Et ce, dans un processus relationnel d'un individu avec un monde social qui implique le déploiement d'une « force » pour organiser un travail de représentation, c'est-à-dire établir ou préserver son identité.

Quant au danger de mystification active des concepts communicationnels, mentionné lui aussi plus haut, il est facile d'imaginer des dérapages de toutes sortes et la prudence s'impose. Dans *Presence*, les auteurs Senge, Scharmer, Jaworski, Flowers font plusieurs fois référence à leurs expériences spirituelles personnelles qui relatent selon moi, une expérience extatique valable, mais qui demanderait parfois à être relativisée (2005, p. 53 à p. 68, ma traduction). Comme le dit Mahy (Mahy et Carle,

2012, p. 233), les travaux de Varela ont été une source d'inspiration indéniable pour la *Theory U* (Scharmer, 2009). Toutefois, jamais il n'est mentionné, comme le spécifie Varela, que les états d'absorption qui se caractérisent par un sentiment extatique, je pourrais dire d'union ou de communion avec l'objet, ne sont généralement pas recommandés (Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 55).

Et donc, dans ce sens, les résultats proposés par Mahy me semblent insatisfaisants parce qu'elle semble considérer l'expression d'émotions fortes comme un critère validant le processus d'« avènement de cette communauté ». Ce que de mon côté, je nomme le processus d'une création de sens collectif permettant de mieux comprendre l'organisation humaine à partir des processus réflexifs. Conséquemment, je considère que l'expression : « le discours rationnel change graduellement pour devenir une voix du cœur », est beaucoup trop proche d'un sens commun pour constituer un résultat fiable (Mahy et Carle, 2012, p. 248). De plus, il semble nécessaire d'être conscient de la place et du rôle que l'on occupe dans le fonctionnement du groupe et de connaître minimalement le fonctionnement « énergétique » du positionnement social pour accompagner des groupes dans un processus réflexif qui met au défi les stratégies identitaires des individus.

Par ailleurs, comme le dit Mahy, ces outils du changement organisationnel sont valables dans le contexte de la communication organisationnelle et il est pertinent d'en poursuivre l'étude (Mahy et Carle, 2012, p. 233). Pour ma, j'entends plus me situer dans une perspective psychosociale que je dirais expérientielle que de communication organisationnelle. Entre autres, parce que j'ai l'impression que les processus qui visent à mettre en question les principes organisants de la communication sont exigeants et demandent un investissement psychique considérable. Par exemple, pour expliquer le *Presencing*, Scharmer cite des extraits d'entrevue : « il y a une qualité de dépersonnalisation qui prend place » (2009, p. 183, ma traduction). La dépersonnalisation selon le dictionnaire est une pathologie psychique où l'individu a un sentiment de perte totale ou partielle de son intégrité

corporelle et (ou) psychique (CNRTL, définition « dépersonnalisation », en ligne). Dans le contexte cité ici, j'envisage la dépersonnalisation comme une mise de côté des mécanismes identitaires habituels pour se « rendre disponible », comme le dit Anzieu dans la deuxième phase du processus créateur, à l'émergence d'un représentant psychique non pathologique (1981, p.107 à 116). Du point de vue de mon expérience, je peux tout à fait comprendre de quoi cette personne parle, mais j'avance aussi que si cette personne n'a pas fait un travail de développement personnel ou spirituel adéquat, une telle sensation peut s'avérer très exigeante psychiquement. Par ailleurs, je pense que mon étude relève du psychosocial parce que le processus en U, est aussi un processus cognitif qui questionne la relation entre la psyché d'un individu et sa manière d'être dans son monde social. En d'autres mots, il semble pertinent d'amorcer un processus permettant d'anticiper les enjeux psychiques qui découlent des processus tels que ceux proposés par la *Theory U*. C'est-à-dire des processus visant à comprendre les fonctionnalités des processus organisés par la communication en lien avec l'immédiateté de notre expérience humaine telle que le changement transformationnel de Scharmer (2009) et que ce changement transformationnel soit individuel ou collectif.

Par ailleurs, comme on va le voir dans ce qui suit, Scharmer s'est entre autres, donné comme objectif de proposer une science sociale qui intègre différents points de vue subjectifs couramment utilisés dans la construction de connaissances. Dans la prochaine section, je vais expliquer et détailler ces points de vue pour être en mesure de préciser mon objectif de recherche.

1.5 OBJECTIFS DE RECHERCHE

Afin de préciser mes objectifs de recherche, je vais commencer par situer certaines caractéristiques du travail de Scharmer, pour ensuite faire le lien avec mes objectifs proprement dits. Je vais finir, par poser l'objectif principal, les sous objectifs et la question de recherche qui sous-tendent mon projet.

Le travail d'élaboration de la *Theory U* de Scharmer s'est axé autour de la recherche-action et s'articule autour de trois méthodes : la phénoménologie, le dialogue et la recherche participative. Il cite Kurt Lewin pour qui : « on ne peut comprendre un système que si on le change » (Scharmer, 2009, p. 19, ma traduction). En fait, le travail de Scharmer vise principalement à proposer une nouvelle méthodologie des sciences sociales et du management qui prendrait naissance à partir d'un « esprit de sagesse », comme le dit Eleanor Rosch, citée dans la *Theory U* (Scharmer, 2009, p. 14, ma traduction). En ce sens, il entend proposer de nouvelle méthode qui nous permettrait de rassembler un ensemble de données plus subtiles à partir de notre intériorité. Méthode qui à mon avis, implique aussi une référence aux mécanismes « énergétiques » utilisés pour présenter la stratégie identitaire dans une relation d'un individu à un monde social (cf. 1.2.3). En fait, ces instruments ne seraient pas seulement un état d'esprit ouvert, mais aussi un cœur ouvert et une intentionnalité ouverte, c'est-à-dire d'être à même de percevoir un « point aveugle » d'où émergent nos actions (Scharmer, 2009, p. 15, ma traduction). Une prise de conscience de ce « point aveugle », permettrait, comme je l'ai nommé plus haut, de poser des actions à « l'intérieur du phénomène » que l'on entend étudier (Scharmer, 2009, p. 159, ma traduction).

Pour moi, « voir à l'intérieur du phénomène », ressemblerait à un retournement de posture épistémologique qui aurait comme particularité de nous aider à appréhender la complexité du monde dans lequel nous vivons. C'est-à-dire que, pour Scharmer, la complexité est dite émergente lorsqu'elle est caractérisée par des changements disruptifs. Plus spécifiquement, un défi complexe est dit émergent lorsque: 1- la solution au problème est inconnu, 2- l'énoncé du problème lui-même est encore en développement, 3- que les parties prenantes ne sont pas identifiées. (Scharmer, 2009, p. 61, ma traduction) Aussi, pour lui, 1- l'émergence d'une économie globale, 2- l'émergence d'une société en réseau et 3- l'émergence d'une évolution culturelle de nature spirituelle, seraient les signes de trois symptômes de ruptures systémiques.

Soit une rupture du système écologique, du système social et du système spirituel qui serait aussi les signes de trois révolutions qui prendraient place dans un processus de transformation plus large. Dans ce sens, quelque chose tire à sa fin, mais nous ne savons pas vraiment ce qui est en train d'émerger (Scharmer, 2009, p. 95, ma traduction).

Par ailleurs, pour Scharmer ces trois mouvements d'émergence que je viens de citer prennent corps dans trois espaces publics (en anglais *Arenas*) de notre vie sociale (Scharmer, 2009, p. 96, ma traduction). Soit, premièrement un espace où les systèmes et les structures sont objectivables. Deuxièmement un espace où les systèmes et les structures sont *énactés*, c'est-à-dire émergents à partir de nos pratiques et comportements quotidiens. Troisièmement, un espace où les systèmes et les structures proviennent d'une source plus profonde d'*énactement*. Pour moi, ces espaces publics de notre vie sociale sont aussi trois systèmes cognitifs nous permettant de créer du sens dans le monde dans lequel nous vivons. Et en complément à Scharmer, je définis ces trois espaces de notre vie sociale comme étant aussi des postures que je nomme « subjective ». Ainsi, j'établis trois systèmes cognitifs qui peuvent aussi représenter trois postures épistémologiques de recherche, trois manières de produire des connaissances en rapport avec la conception du monde que nous avons. Un système cognitif étant selon la définition de la psychologie appliquée proposée par le dictionnaire: « un système qui concerne les moyens et mécanismes d'acquisition des connaissances » (CNRTL, définition « cognitif », en ligne). Et, lorsque j'emploie le terme posture subjective, je désigne une disposition particulière du système cognitif, autrement dit du système de la pensée, que nous utilisons pour nous permettre de créer un rapport au monde cohérent. Les trois postures subjectives que je propose sont : 1- la posture objectiviste, 2- la posture intersubjective, 3- la posture « transsubjective ».

La première posture est dite objectiviste parce que les systèmes et structures de la pensée sont objectifs, ils peuvent être vécus, étudiés décrit comme étant extérieur à

soi (Scharmer, 2009, p. 96, ma traduction). En d'autres mots, il s'agit d'une posture d'appréhension du monde qui se situe à l'extérieur du phénomène qu'on observe ou que l'on vit. En rapport avec la recherche, Scharmer cite Auguste Comte, Émile Durkeim, Max Weber. (Scharmer, 2009, p. 98, ma traduction), Mais c'est aussi un système de pensée qui peut se définir comme étant le point de vue d'un individu établissant un rapport au monde en tant qu'entité limitée et extérieure à celui-ci. Ici l'individu crée une limite franche entre lui et le monde.

La deuxième posture subjective se veut être une *énaction* des structures et systèmes. Je la nomme la posture intersubjective. Une définition plus complète de l'*énaction* sera proposée dans le chapitre des concepts (cf. 2.2.2), mais pour l'instant retenons qu'elle peut être envisagée comme l'émergence d'une dimension organisatrice de la pensée à partir d'une action incarnée. Par ailleurs, la deuxième posture subjective est basée sur le principe de l'intersubjectivité, c'est-à-dire qui construit le monde dans une interaction de nature langagière. Du point de vue de la recherche, Scharmer cite Jürgen Habermas. (Scharmer, 2009, p. 98, ma traduction) Ici, il s'agit d'un système de pensée qui peut se définir comme étant le point de vue d'un individu établissant un rapport au monde lors de conversation ou de dialogue avec d'autres. Ainsi l'individu ferait référence à une subjectivité mouvante.

Et la troisième posture subjective est vue comme une source profonde d'*énaction* que je qualifie de posture « transsubjective ». C'est-à-dire, en m'inspirant de Scharmer, un système cognitif qui dépend des « conditions intérieures de l'intervenant » qui elles mêmes sont basées sur la relation entre le soi et la source d'où émerge les actions. Par rapport à la recherche, Scharmer fait référence à la recherche-action et aux auteurs clés qui l'ont proposée : Kurt Lewin, Chris Argyris, Ed Schein, Peter Senge. C'est une posture cognitive qui pourrait se définir comme une « présence vivante » pour reprendre la terminologie avancée de Husserl, citée par Scharmer. (Scharmer, 2009, p. 99, ma traduction) Un système de pensée qui peut se définir comme étant le point de vue d'un individu établissant un rapport au monde à partir de

son intériorité. À l'extrême, cet individu serait conscient d'une subjectivité sans limites.

En fait, Scharmer utilise les travaux de William Torbert pour spécifier ces trois postures de recherche, première, deuxième et troisième personne (2006, p. 207 à 217, ma traduction). La première personne serait désignée par les pronoms personnels « je » et « nous » ; elle met l'accent sur l'acte réflexif attentionnel décrit par Varela (cf.1.1.1) et serait le domaine de la posture « transsubjective ». Cette posture donnerait accès à des perceptions plus subtiles du monde dont nous faisons l'expérience. La seconde personne serait désignée par le pronom personnel « tu » ou « vous » ; elle met l'accent sur l'échange et serait le domaine de la posture intersubjective. La troisième personne, serait désignée par le(s) pronom(s) « il(s) » et « elle(s) » ; elle met l'accent sur l'impersonnel et serait le domaine de la posture objective. Cela dit, les chercheurs en recherche-action que je viens de nommer (Argyris, Schein, Senge, Torbert), avancent que nous ne devrions pas considérer uniquement une construction de connaissance effectuée en troisième personne, mais qu'il serait aussi pertinent de nous intéresser à la connaissance qui se construit à partir d'une perspective en seconde et en première personne. À cet effet, j'ai proposé trois postures subjectives qui décrivent à la fois trois systèmes cognitifs et trois postures épistémologiques. Ces trois postures me serviront de base pour élaborer l'objet de cette recherche.

1.6 SYNTHÈSE DE L'OBJET DE RECHERCHE

Ainsi, le chapitre problématique est utile pour situer une étude qui vise à mieux comprendre et rendre compte du phénomène de l'émergence de la pensée intuitive. Dans ce sens, j'ai commencé par contextualiser le phénomène que j'étudie en rapport avec la transformation de l'organisation de la pensée humaine. Ensuite, j'ai précisé plusieurs facettes de ce phénomène par rapport à trois domaines d'expériences de ma vie professionnelle et personnelle. Puis, j'ai noté et détaillé deux malaises qui me permettent de cerner le problème général en lien avec une étude similaire à la mienne.

Ainsi, j'avance qu'autant la mystification des concepts que les paramètres organisationnels sont deux enjeux dans les pratiques communicationnelles qui explorent l'organisation du monde par la communication. Et pour finir, je précise les différents objectifs qui vont me permettre de mieux comprendre le phénomène de l'émergence de la pensée intuitive dans le geste créateur.

Plus spécifiquement, j'ai commencé par montrer que plusieurs auteurs pensent que l'humanité est dans une phase de transformation et que certaines pratiques conversationnelles visent spécifiquement à accompagner cette transformation (Serres, 2010 ; Baudin, 2012 ; Roudaut, 2013). De son côté, Varela envisage plutôt une transformation de la conscience humaine; ainsi il avance qu'il est important de percevoir dans nos activités les effets de la pensée sans perdre de vue l'immédiateté de l'expérience (Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 38).

Puis, j'ai détaillé plusieurs aspects de ma vie personnelle et professionnelle qui ont mis en question l'organisation humaine de la pensée par la communication. Ce qui est une autre manière de nommer l'expérience de la transformation humaine de Varela que je viens de citer. À cet effet, l'exploration des cercles de parole m'a permis de me familiariser avec le dialogue de Bohm en tant que pratique conversationnelle. Cette dernière visant à faire émerger un système de pensée comme une mise en commun de différents processus perceptifs dans le but de développer des conditions propices pour créer quelque chose ensemble (Bohm, 2010b, p. 3, ma traduction). Ensuite ma pratique artistique individuelle et collective, ou celle qui est du ressort de l'innovation sociale, m'a permis de mieux comprendre les dynamiques cognitives qui mènent à la création, pour être à même de les relier à des ancrages théoriques, comme Anzieu (1981), Peck (1993), Scharmer (2009) et Scharmer et Kaufer (2013). Et pour finir, les pratiques des arts traditionnels orientaux que j'ai explorées m'ont permis d'appréhender le concept de la mise en jeu identitaire comme une mise en rôle d'une personnalité dans un système social régi par des échanges conversationnels.

Les deux sections que j'ai ensuite présentées visent à montrer certains enjeux que ces pratiques conversationnelles pourraient soulever. En fait, j'ai relevé deux questionnements mentionnés dans une étude similaire à ce que je fais et qui semble être essentiel. Soit, premièrement le malaise soulevé par les paramètres organisationnels et deuxièmement, celui de la mystification des concepts. Ensuite, je précise que je souhaite explorer ces deux enjeux en les cadrant dans une perspective psycho-sociale plutôt que de communication organisationnelle. Dans ce sens, je souhaite mettre en question les processus qui s'inspirent des principes organisants de la communication, entre autres parce que j'entrevois que ceux-ci dépendent d'une réorganisation psychique qui devrait se faire par le biais de la communication.

Ainsi, les objectifs de cette recherche viseraient à explorer les limites de l'« émergence d'une nouvelle spiritualité », tel que le nomme Scharmer (2009, p. 90, ma traduction) puisque celle-ci semble être en lien avec les enjeux que je viens de citer, soit ceux des relations de pouvoir et de la mystification des concepts. Par ailleurs, cette recherche est aussi expérientielle dans la mesure elle explore une mise en application des concepts qui sont abordés. Plus spécifiquement, les postures objectiviste, intersubjective et « transsubjective » que je viens de nommer, vont être expérimentées en lien avec les auteurs que j'ai étudiés en profondeur (Bohm, 1992, 2010a, 2010b ; Depraz, 1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011 ; Scharmer, 2009, Scharmer et Kaufer, 2013 ; Simondon, 1964, 2007, 2013 ; cf. chap. II). Et ce particulièrement, en explorant la logique transductive de Simondon (1964). Ainsi, je considère que l'exploration de ces postures m'aidera à mieux comprendre les fonctionnalités des processus organisés par la communication en lien avec l'immédiateté de notre expérience humaine.

Concrètement, cette recherche tente de revisiter les intentions méthodologiques de Scharmer en fonction de ces trois postures subjectives. À cet effet, j'ai proposé plusieurs expérimentations selon les trois postures subjectives qui se réfèrent chacune à une méthodologie spécifique. Premièrement, la phénoménologie pour rendre

compte des expériences personnelles des participants à partir d'une perspective phénoménologique en première personne, la posture « transsubjective ». Deuxièmement, le dialogue pour rendre compte de la construction du sens au travers d'un champ conversationnel, soit une exploration de la posture intersubjective. Et troisièmement, pour rendre compte de l'émergence de structure et système organisateur de la pensée collective, j'ai proposé une expérimentation créative pour tenter d'expérimenter un système de pensée qui se situe *au-delà* de la subjectivité. Je place cette exploration en lien avec la posture objectiviste parce qu'elle implique une subjectivité impersonnelle, mais aussi comme on le verra dans l'analyse (cf. 4.1.3) une objectivation du système de la pensée de l'entité groupe.

Ainsi mon objectif principal visera à :

1.7 OBJECTIF PRINCIPAL :

Tenter de mieux comprendre et explorer les possibilités de rendre compte comment la communication organise et structure le monde que nous appréhendons en lien avec l'immédiateté de notre expérience, à partir des différentes postures de recherche que Scharmer propose. Ce qui permettra, non seulement d'être en mesure de décrire les résultats de ce processus de recherche, mais aussi d'en anticiper les retombées dans la vie quotidienne.

1.8 OBJECTIFS SECONDAIRES :

Pour répondre à cet objectif principal, cette recherche tentera d'expérimenter l'organisation de la pensée par la communication à partir des trois cadres normalement utilisés pour rendre compte d'une recherche. Concrètement, il s'agira de mettre à l'épreuve de l'expérience la logique transductive de Simondon au travers du cadre théorique, puis du cadre opérationnel, et à cela j'ajoute le cadre expérientiel.

1- Le cadre théorique (conceptuel) de cette étude proposera plusieurs angles conceptuels permettant de dégager quelques caractéristiques d'une posture de

recherche « transsubjective ». Ce sous-objectif sera exploré à partir de la proposition d'une logique de recherche transductive telle que le propose Gilbert Simondon (1964, 2007, 2013) dans sa théorie de l'individuation. Aussi, le cadre théorique jouera le rôle d'un récipient permettant d'observer l'organisation de l'esprit.

2- Le cadre méthodologique (opérateur) de cette étude explorera une mise en application d'une posture de recherche « transsubjective » à partir de la proposition de méthodologie de phénoménologie pratique proposée principalement par Natalie Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011). Aussi, le cadre opérationnel mettra en jeu les structures expérimentales permettant l'organisation de l'esprit.

3- Le cadre d'analyse (expérientiel) de cette étude explorera une posture de recherche « transsubjective », en proposant la mise en place d'un laboratoire communicationnel inspiré du dialogue de Bohm (1992, 2010a, 2010b) et de la *Theory U* de Scharmer (2009; Scharmer et Kaufer, 2013). Celui-ci devant permettre de rendre compte des dimensions organisantes de la communication. Autrement, dit le cadre expérientiel sera utile pour rendre compte de l'organisation des structures de l'esprit.

1.9 QUESTION DE RECHERCHE :

Comment favoriser et documenter l'émergence d'une pensée intuitive individuelle et collective, issue d'un geste créateur dans des contextes qui explorent la communication comme principe organisant de la pensée en lien avec l'immédiateté de notre expérience ? Telle est la question qui sous-tend cette recherche.

En lien avec mon premier sous-objectif qui est d'explorer une opérationnalisation de la logique transductive selon Gilbert Simondon (1964), cette question de recherche a pour but de « mettre en expérience » les différents cadres que je viens de nommer.

CHAPITRE II

CADRE CONCEPTUEL

Dans ce deuxième chapitre, je présente les principaux concepts utiles pour tenter de délimiter l'appareil conceptuel requis afin d'appréhender une exploration d'une posture « transsubjective ». Plus spécifiquement, je commence par situer la logique transductive de Simondon (1964) que je compte expérimenter en rapport aux deux logiques traditionnellement employées en recherche soit, la logique hypothético-déductive et empirico inductive. Puis, je précise trois concepts phénoménologiques expérientiels qui me permettent d'envisager une individuation à la fois collective et personnelle d'un système de la pensée globale. Et pour finir, je propose une synthèse du cadre conceptuel.

2.1 ORIENTATION DE LA DÉMARCHE

Cette recherche ne se base ni sur une logique déductive, ni sur une logique inductive, mais tente d'explorer une logique transductive selon la définition de Simondon. C'est-à-dire entendue comme une démarche de l'esprit qui découvre, qui suit l'être dans sa genèse et accomplit la genèse de la pensée en même temps que la genèse de l'objet. (Simondon, 1964, p. 20) Ainsi, je vais commencer par mettre en parallèle la logique transductive avec la recherche plus conventionnelle pour ensuite, expliquer comment Simondon entend la justifier.

Commençons par constater que le débat sur les façons d'aborder la recherche en sciences humaines fait encore couler beaucoup d'encre. Rares sont les livres de méthodologie qui ne consacrent pas au moins un chapitre à se positionner sur le sujet

(Pires, 1997, p. 3 à 85 ; Chevrier, 2010, p. 53 à 88 ; Bruneau et Burns, 2007, p. 21 à 78). Pour leur part, Bournois et Bourion, considèrent qu'au XXI^e siècle, la science devrait pouvoir « disposer de démarches qui permettent d'étudier et de comprendre comment chaque être humain construit son monde » (2009, p. 269). Ainsi, ils insistent sur l'adaptabilité des démarches qualitatives comparativement à celles quantitatives issues du positivisme.

Plus spécifiquement, Bournois et Bourion opposent trois paradigmes. Premièrement, ils mentionnent le paradigme émergentiste en comparaison à celui dit réductionniste, qui étudie un phénomène plus qu'une population. Deuxièmement, ils situent le paradigme interprétatif et constructiviste par rapport au paradigme positiviste. C'est-à-dire qu'ils pensent que le chercheur positiviste alloue son attention à la relation entre deux structures, contrairement au chercheur interprétatif et constructiviste qui va obtenir des informations en vue de faire une modélisation de ce phénomène. Et troisièmement, ils contrastent deux logiques de raisonnement, d'une part, une démarche utilisant une logique empirico inductive, dite logique de la découverte vis-à-vis d'une logique hypothético-déductive, dite logique de la preuve. (Bournois et Bourion, 2009, p. 274 à 275). Selon Mucchielli, en choisissant une logique empirico inductive on se trouve dans une démarche de construction progressive d'éléments d'une connaissance. Le chercheur établit une problématique, une question et un système de sous questions. (Mucchielli, 1996, p. 4). En quelque sorte, le chercheur qui utilise une logique empirico inductive adopte une posture qui lui permettra de trouver ce qui était inconnu à propos d'un phénomène. (Bournois et Bourion, 2009, p. 274) Encore selon Mucchielli, le chercheur qui utilise une logique hypothético-déductive pose une hypothèse qui va donner lieu à une expérience et va permettre de vérifier si la conclusion hypothétique faite (l'hypothèse) est bien exacte dans le cadre de la théorie. (Mucchielli, 1996, p. 3) Dans ce cas-ci, le chercheur tente de prouver la véracité de l'hypothèse qui lui sert de point de départ. (Bournois et Bourion, 2009, p. 274 à p. 275) Ainsi, comme le dit Benoît Gauthier, choisir une logique ou une autre

permet de mettre en place des méthodologies qui englobent à la fois la structure de l'esprit, la forme de la recherche et les techniques utilisées pour mettre en pratique cet esprit et cette forme (2010, p. 8).

Pour ma part, je pense qu'une recherche qui aborde différentes dimensions de la subjectivité cherche à appréhender le processus de la construction de sens dans l'action même où elle se produit. En ce sens, il me semble pertinent d'explorer une logique de raisonnement qui ne soit ni déductif, ni inductif, mais transductif comme l'entend Gilbert Simondon. En effet, pour lui, la *transduction* n'est pas seulement une démarche de l'esprit, mais elle est aussi une intuition originelle qui permet l'émergence d'une structure dans un domaine de problématique tel que la matière, la vie, l'esprit ou la société et qui amène la résolution des problèmes posés (Simondon, 1964, p. 18). En ce sens, la transduction est une opération, physique, biologique, mentale, sociale (Simondon, 1964, p. 18) qui est résolutive et fait ainsi appel à une logique de la découverte. Autrement dit, selon Simondon, la transduction est une mise à nu de différentes dimensions qui révèle la réalité complète de chacun des termes du domaine venant s'ordonner sans perte, sans réduction, dans les structures nouvellement découvertes. (Simondon, 1964, p. 21)

Une définition plus exhaustive de la transduction dans l'univers de Simondon sera proposée plus loin dans ce chapitre (cf. 2.2.1). Pour l'instant, retenons que Simondon oppose la logique *déductive* à une logique de la transduction parce celle-ci ne va pas chercher ailleurs que dans le domaine où est posé le problème, un principe pour résoudre le problème de ce domaine. C'est-à-dire que selon moi, dans la dimension psychosociale, la transduction fait émerger une nouvelle structure cognitive qui opère une résolution des tensions à même la problématique posée et non part rapport à quelque forme étrangère. (Simondon, 1964, p. 21) Cette nouvelle structure cognitive étant entendue, comme le propose Varela dans *L'inscription corporelle de l'esprit* comme une nouvelle structure de comportement et du vécu qui se manifeste dans le cerveau (Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 36). Ou encore, plus spécifiquement,

Giorgi utilisera le terme « structures de la conscience », ce qui définirait sensiblement la même chose (Giorgi, 1997, p. 342). Mais, par ailleurs, Simondon oppose aussi la logique *inductive* à la transduction en avançant que l'induction tire elle aussi une structure de l'analyse des termes eux-mêmes. Toutefois, elle ne conserve que ce qu'il y a de positif, c'est-à-dire ce qui est commun à tous les termes, en éliminant ce qu'ils ont de singulier (1964, p. 21). De la même manière, il oppose aussi la transduction à la démarche *dialectique* parce que la transduction intègre les aspects opposés, et ne suppose pas l'existence d'un temps préalable comme cadre dans lequel la genèse de l'objet qu'on étudie se déroule. Pour Simondon, le temps est une dimension de la systématique de la découverte (1964, p. 21 et 22), il est une des dimensions résolutrices du problème posé par l'opération de transduction.

Cela dit, en explorant une logique de raisonnement de type transductif, j'entends considérer une stratégie de recherche qui ne soit pas uniquement une démarche de l'esprit, mais, aussi, et *simultanément*, l'expression d'une intuition originale (Simondon, 1964, p. 20). Intuition originale, que j'entrevois comme étant en lien avec l'origine des processus cognitifs, tel que l'entend Varela c'est-à-dire, des processus qui modifient simultanément à la fois les comportements et les structures du cerveau (Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 36). Ainsi, l'accent est mis ici, sur *ce qui se vit*, il s'agit, non pas uniquement de saisir le rapport entre l'expérience et l'action, *le vécu*, mais aussi de percevoir profondément le vivant en construction, en autogenèse pour pouvoir en décrire l'aspect transformationnel. Dans ce sens, les méthodes de recherche que je souhaite mettre à l'épreuve pour rendre compte de cette démarche, c'est-à-dire suivre le phénomène dans sa genèse, accomplir la genèse de la pensée en même temps que s'accomplit la genèse du phénomène (Simondon, 1964, p. 20), sont de nature phénoménologique. Puisque, comme le dit Depraz, la phénoménologie est une discipline qui se présente comme l'étude descriptive de tous les phénomènes qui s'offrent à mon expérience de sujet (Depraz, 1999b, p. 5). Cette approche me semble

idéale pour une recherche qui questionne les fonctionnements de la pensée en rapport avec les limites de la subjectivité.

Après avoir exposé le type de logique que je compte explorer pour ma recherche, je vais maintenant m'attarder à expliciter trois concepts issus de la phénoménologie expérientielle qui vont me permettre d'en savoir plus sur une mise en pratique d'une logique transductive.

2.2 LES CONCEPTS

Dans cette section, j'entends présenter trois concepts que je situe comme relevant de la phénoménologie expérientielle. Ces derniers vont me permettre de cerner les caractéristiques d'une posture « transsubjective » tout en m'inspirant du principe d'individuation proposé par Simondon. Par contre, je mentionne tout de suite que, puisque j'aborde le domaine de l'expérience, certains concepts sont aussi des méthodes permettant de prendre conscience de cette expérience. Ainsi, premièrement, je vais commencer par expliquer le principe d'individuation de Simondon, dans la mesure où celui-ci est présenté comme étant une ontogenèse en lui-même (Simondon, 1964, p. 4), pour ensuite présenter l'opération de transduction et la notion d'information. Deuxièmement, je vais mettre en parallèle le principe d'individuation avec les modalités de la dynamique structurelle de la prise de conscience, proposées par Depraz, Varela et Vermesch (2011, p. 33 à 101). Après quoi, je vais explorer un concept, qui est aussi une méthode, visant à rendre compte du phénomène même de la prise de conscience. Ce dernier est décrit comme étant le cycle de base de la dynamique structurelle de la prise de conscience, et est composé de deux temps; le geste *epochal* et l'évidence intuitive. Et, troisièmement, je vais approfondir ces notions en spécifiant le concept qui sous-tend le dialogue de Bohm (2010b), soit l'idée que la pensée peut être envisagée comme un système global, puis voir comment Scharmer intègre ce dernier concept dans ses travaux dont la Théorie U (2009).

2.2.1 La transduction selon Simondon

Actuellement, Gilbert Simondon est un auteur à la mode en raison de son livre : *Du mode d'existence des objets techniques* qui propose de mettre en question la relation de l'humain avec l'objet qu'il crée (2012). Mais, selon moi, son but principal était de proposer le principe d'individuation à partir d'une dimension qui précède l'individuation même, c'est-à-dire de considérer l'individuation avant tout comme une ontogenèse. C'est ce que je vais commencer par présenter. La seconde partie du texte sera consacrée, quant à elle, à l'opération de transduction et à la notion d'information.

2.2.1.1 Un principe d'individuation

Ainsi, l'œuvre de Simondon, se base sur le constat que ni le schème hylémorphique, ni celui du substantialisme ne peuvent rendre compte de l'individuation. Le schème hylémorphique se définissant à partir d'une doctrine d'Aristote et des scolastiques selon laquelle l'être est constitué, dans sa nature, de deux principes complémentaires, la matière et la forme (CNRTL, définition « hylémorphique », en ligne). Le substantialisme étant entendu comme une doctrine qui admet l'existence de réalités permanentes ou de ce qui est par soi (CNRTL, définition « substantialisme », en ligne). Cela dit, pour Simondon, l'individuation doit être comprise comme une opération à partir de laquelle l'individu vient à exister. C'est ce que je compte montrer dans la première partie de cet exposé, et pour ce faire je vais commencer par préciser ce que Simondon entend par principe d'individuation.

En fait, pour Simondon, il s'agit de « connaître l'individu à travers l'individuation plutôt que l'individuation à partir de l'individu » (Simondon, 1964, p. 4). Dans ce sens, l'individu est saisi comme une réalité relative, une certaine phase de l'être qui suppose avant elle une réalité préindividuelle. De plus, pour Simondon, même après l'individuation, l'individu n'existe pas tout seul. Entre autres d'une part, parce que l'individuation n'épuise pas d'un seul coup les potentiels de la réalité préindividuelle

et donc l'individuation conçue à partir du principe d'individuation de Simondon suppose d'autres individuations. Et aussi parce que, d'autre part, l'individuation fait aussi apparaître le couple individu-milieu. Ce qui veut dire que Simondon voit le principe d'individuation comme étant l'apparition de phases *dans* l'être qui sont aussi simultanément les phases de la constitution *de* l'être. À ce moment-là, l'ontogenèse désigne le caractère du devenir de l'être, ce par quoi l'être devient en tant qu'il est, comme être. (Simondon, 1964, p. 4 et 5)

Par ailleurs, le processus d'individuation est aussi considéré comme une résolution partielle et relative qui se manifeste dans un système recelant des potentiels et renfermant une certaine incompatibilité par rapport à lui-même (Simondon, 1964, p. 4). Dans ce sens, les potentiels sont contenus dans la dimension préindividuelle qui existe avant l'être et ne sont jamais totalement épuisés par les différentes phases de l'individuation. L'incompatibilité de l'être par rapport à lui-même désigne ici le devenir de l'être polyphasé, ce que Simondon entend comme l'être ayant la capacité de se déphaser par rapport à lui-même et de se résoudre en se déphasant. Ce qui veut dire, que l'individuation est une opération en train de s'accomplir, et qu'elle est aussi résolutive. Ainsi, l'individuation résulte d'une sursaturation de réalité préindividuelle qui est sans devenir et homogène et qui ensuite se structure et « devient », tout en faisant apparaître simultanément le couple individu-milieu. Ce processus qui fait que l'individu peut se déphaser par rapport à lui-même s'opère à partir d'une résolution de tensions premières, en particulier celles contenues dans la dimension préindividuelle. Conséquemment, l'individuation permet de conserver ces tensions sous forme de structure lorsque l'individuation suit son cours. (Simondon, 1964, p. 5)

La structure qui naît du processus d'individuation se définit selon le dictionnaire comme: « un agencement entre eux, des éléments constitutifs d'un ensemble construit ou naturel, qui assurent la cohérence de cet ensemble et lui donnent son apparence spécifique » (CNRTL, définition « structure », en ligne).

Ainsi, Simondon propose de penser le principe d'individuation, non pas à partir de substance ou de matière ou de forme, mais à partir d'un « état de système » du milieu dans lequel l'individuation prend forme. Autrement dit cet « état de système » tendu, sursaturé, est plus qu'unité et plus qu'identité, et puisqu'il tirerait son origine dans la dimension préindividuelle. Ou encore, l'être concret ou l'être complet (avant individuation), est un être préindividuel qui est plus qu'une simple unité puisqu'il est chargé des potentiels de la dimension pré-individuelle. Plus précisément, on pourrait dire qu'à l'origine l'individuation est une opération qui dédouble et déphase l'être préindividuel dans l'opération d'individuation (Simondon, 1964, p. 7). Puis, que le principe d'individuation devient une médiation supposant généralement une dualité originelle d'ordres de grandeur et une absence initiale de communication interactive entre ces ordres de grandeur, ce qui crée une tension puis une communication entre ces ordres de grandeur et enfin une stabilisation (Simondon, 1964, p. 8). C'est-à-dire qu'en même temps qu'une énergie potentielle (condition d'ordre de grandeur supérieur) s'actualise, une matière s'ordonne et se répartit (condition d'ordre inférieure) en individus structurés (à un ordre de grandeur moyen), se développant par un processus médiat d'amplification (Simondon, 1964, p. 8). Dans ce sens, l'individuation n'est pas statique, mais est plutôt vue comme principe permettant la production d'un résultat, mais aussi la production d'un contexte d'émergence [Simondon parle d'un théâtre d'individuation (1964, p. 9)].

Pour ainsi dire, Simondon envisage une conception de l'être qui ne possède pas une unité d'identité, mais qui est l'unité d'identité de l'état stable dans lequel aucune transformation n'est possible. Pour lui, l'être possède une unité transductive, c'est-à-dire que cette unité d'identité qui est transductive peut se déphaser par rapport à lui-même, se déborder lui-même de part et d'autre de son centre. Autrement dit, pour Simondon, l'être individué n'est pas tout l'être ni l'être premier. Il propose de saisir l'être individué à partir de l'individuation, et l'individuation à partir de l'être

préindividuel, réparti selon plusieurs ordres de grandeur plutôt que de saisir l'individuation à partir de l'être individué. (Simondon, 1964, p. 16)

Finalement, une des clés du concept dans la compréhension du principe d'individuation de Simondon, consiste à se familiariser avec l'idée que l'individuation résulte entre autres, du dynamisme issu de la tension primitive de l'être pré-individuel, c'est-à-dire au moment où s'engage l'individuation. Nous allons voir plus loin que cette tension permet l'émergence d'une signification à partir d'une information (Simondon, 1964, p. 15). Une autre clé est que le principe d'individuation est résolutif des « problèmes » du domaine où la tension prend place. Dans ce sens, elle ne produit pas juste un résultat « individu », mais aussi une relation individu milieu. Pour ma part, je comprends l'individuation comme « produisant » un individu doté de potentiel toujours actualisable dans les différents domaines qui le constituent. D'ailleurs, Simondon s'est proposé d'étudier le principe d'individuation selon trois niveaux, le physique, le vital et le psychosocial, en rendant compte de trois régimes d'individuation que sont le pré-individuel, l'individuel et le transindividuel, dans des domaines tels que la matière, la vie, l'esprit et la société. C'est à partir de tensions issues du dynamisme créé par les différences du système d'individuation, telles que les ordres de grandeur entre les trois niveaux d'individuation, que la résolution de tensions peut avoir lieu. À cet effet, Simondon propose la transduction comme méthode d'appréhension de l'individuation. Mais il précise aussi que pour modifier l'individuation des principes substantialistes et hylémorphiques, on doit faire appel à une nouvelle méthode, la transduction et aussi à une notion nouvelle : l'information plutôt que la forme.

Et c'est ce que nous allons approfondir dans la deuxième partie de cette section consacrée à la transduction.

2.2.1.2 Une logique de recherche transductive

Envisager une recherche avec une logique transductive selon Simondon suppose de mieux comprendre l'opération de transduction et de considérer la notion d'information à la place de celle de la forme. Deux réquisits que nous allons voir maintenant.

Ainsi pour Simondon la transduction est entendue comme :

une opération, physique, biologique, mentale, sociale, par laquelle une activité se propage de proche en proche à l'intérieur d'un domaine, en fondant cette propagation sur une structuration du domaine opérée de place en place : chaque région de structure constituée sert à la région suivante de principe de constitution, si bien qu'une modification s'étend ainsi progressivement en même temps que cette opération structurante. (1964, p. 18)

De cette façon, l'opération de transduction est une individuation en progrès, elle peut dans le domaine physique, s'effectuer de la manière la plus simple sous forme d'itération progressive. Mais elle peut aussi, en des domaines plus complexes, comme des domaines de métastabilité vitale ou de problématique psychique, avancer avec un pas variable et s'étendre dans un domaine d'hétérogénéité (Simondon, 1964, p. 18). Donc pour Simondon, il y a transduction lorsqu'il y a activité partant d'un centre de l'être, structural et fonctionnel, et s'étendant en diverses directions à partir de ce centre comme si de multiples dimensions de l'être apparaissaient autour de ce centre. Dans ce sens, la transduction est une apparition corrélatrice de dimensions et de structures dans un être en état de tension préindividuelle. C'est-à-dire, dans un être qui est plus qu'unité et plus qu'identité et qui ne s'est pas encore déphasé par rapport à lui-même en dimensions multiples. Les termes extrêmes atteints par l'opération transductive ne préexistent pas à cette opération, son dynamisme provient de la tension primitive du système de l'être hétérogène qui se déphase et développe des dimensions selon lesquelles il se structure (Simondon, 1964, p. 18 et 19).

De mon côté, je comprends l'opération de transduction comme une explication du processus de l'individuation physique, vitale et psychosociale. L'individuation étant une résolution des tensions de la dimension préindividuelle, cette dernière contenant une unité qui est plus qu'unité. C'est-à-dire que la dimension préindividuelle contient tous les potentiels d'une individuation complète. Elle est, comme il le nomme « métastable », plus qu'unité et chargée de tous les potentiels. Mais l'individuation telle que l'entrevoit Simondon est toujours en devenir parce qu'elle ne résout pas tous les potentiels en même temps. Sinon l'individu serait stable et ce serait un état mort, sans vie. Pour ma part, je comprends que l'opération de transduction est à la fois, physique, biologique, mentale et sociale. Elle est une activité de résolution de problèmes, que j'entends comme une résolution de tensions dans un domaine donné. Cette résolution crée un « individu » encore chargé de potentialité, et donne conséquemment naissance à une relation individu-milieu. (Simondon, 1964, p. 1 à 24 et p. 267 à 301).

Par ailleurs, comme on l'a vu, Simondon propose également un procédé logique pour opérationnaliser la transduction. Pour lui, elle définit la véritable démarche de l'invention qui n'est ni inductive, ni déductive, mais transductive, c'est-à-dire qui correspond à une découverte de dimensions selon lesquelles une problématique peut-être définie. Simondon pense que cette méthode peut-être employée pour penser différents domaines d'individuation. Dans ce sens, elle s'appliquerait à tous les cas où une individuation se réalise, manifestant la genèse d'un tissu de rapports fondés sur l'être. C'est donc, pour lui, une notion à la fois métaphysique et logique. Dans ce sens, la transduction s'applique à l'ontogenèse et est l'ontogenèse même. (Simondon, 1964, p. 19) Simondon pense que la transduction peut-être employée comme fondement pour passer de l'individuation physique à l'individuation organique, de l'individuation organique à l'individuation psychique et de l'individuation psychique au transindividuel subjectif et objectif (Simondon, 1964, p. 20).

Et c'est particulièrement dans ce sens que Simondon peut m'aider à définir une posture « transsubjective », entre autres parce qu'il propose un autre système de pensée qu'il nomme la logique transductive. Et aussi, parce qu'il stipule que la notion de forme issue du substantialisme doit être remplacée par la notion d'information, qui suppose l'existence d'un système en état d'équilibre métastable pouvant s'individualiser. Pour ce faire, Simondon se distancie à la fois du schème hylémorphique, mais aussi de la théorie technologique de l'information telle qu'on l'entrevoit maintenant. Entre autres, parce qu'il considère que la « Bonne Forme » n'est plus alors forme simple, géométrique prégnante, mais la *forme significative* établie par un ordre transductif, un « état de système » métastable qui a une nature transductive. Pour Simondon, il s'agit de montrer que les problèmes posés par la théorie de la forme ne peuvent pas être directement résolus au moyen de la notion d'équilibre stable, mais seulement au moyen de l'équilibre métastable. (Simondon, 1964, p. 22 à 23)

Pour ma part, je suis persuadée que la réforme des notions philosophiques qui découlent du remaniement théorique du principe d'individuation proposé par Simondon est nécessaire et pourrait avoir de nombreuses répercussions (Simondon, 1964, p. 23). Entre autres, parce que la logique transductive de Simondon qui propose une métastabilité d'un système va à l'encontre de la notion de stabilité d'un système tel qu'on le conçoit habituellement. La métastabilité étant une stabilité qui inclue des potentiels non actualisés et nécessite un déphasage de l'individu pour leurs actualisations. Ainsi, je conçois que la notion de désordre ne serait plus considérée comme quelque chose à éviter absolument, mais plutôt le signe d'une actualisation d'un potentiel. Toutefois, il faut aussi préciser que tous les désordres ne sont pas des métastabilités. En ce qui concerne mon travail actuel, j'anticipe que cette logique transductive est une amorce pour proposer une nouvelle science qui permettrait de repenser cette transformation de l'organisation humaine dont parle Michel Serres (2010, en ligne) avec un autre système de pensée que celui qui l'a créée. Ici, je renomme l'objectif de Scharmer qui s'inspire de la citation d'Einstein, pour qui : « le

problème ne peut jamais être résolu avec le même esprit que celui qui l'a créé » (2009, p. 168, ma traduction). Dans ce sens, je considère que l'exploration d'une logique de raisonnement transductive transformerait le système de pensée que l'on utilise. Et pour ce faire, il faut revoir la notion conceptuelle de la forme à la lumière de la notion d'information proposée par Simondon.

Ici, l'information n'est pas une forme homogène, mais deux ordres de grandeur en état de disparition. L'information est la tension entre deux réels disparates, elle est la signification qui surgira lorsqu'une opération d'individuation découvrira la dimension selon laquelle deux réels disparates peuvent devenir système. Dans ce sens, l'information est ce par quoi l'incompatibilité du système non résolu devient dimension organisatrice dans la résolution. Ici, la signification est le résultat de deux ordres en état de disparition. Pour ma part, je considère que réfléchir à une logique transductive suppose une transformation du système de la pensée considéré comme on va le voir plus loin, en tant que une globalité (cf. 2.2.3.2), mais qui aussi, tel que le dit Simondon, nécessite que je m'individue au travers du processus de la recherche. (Simondon, 1964, p. 15) Ce qui veut dire que la logique transductive est un procédé de recherche qui doit aussi s'incarner dans « l'immédiateté de mon expérience », pour reprendre l'expression de Varela (Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 38 ; cf. 1.1).

Finalement, en exposant le travail de Simondon, j'ai présenté une réforme des notions philosophiques fondamentales que Simondon souhaitait proposer au principe d'individuation en rapport avec le schème hylémorphique et le substantialisme. Puis j'ai montré qu'il propose une nouvelle méthode et une nouvelle notion pour inclure le principe d'individuation dans le processus de la recherche. Ainsi, je pense d'une part que l'opération de transduction pourrait être un fondement pour comprendre un autre système de pensée qui se concrétiserait à partir d'une logique transductive et qui pourrait définir la posture « transsubjective ». D'autre part, que la notion d'information à la place de la forme permet de concevoir l'individu comme chargé de potentialité, et conséquemment donnant naissance à une relation individu-milieu. Et

c'est particulièrement par ces points que Simondon peut m'aider à définir une posture « transsubjective ». Entre autres parce qu'il propose un autre système de pensée qu'il nomme la logique transductive et qui aurait comme caractéristique d'opérationnaliser des potentialités de la pensée par l'opération de transduction. Ainsi, le principe d'individuation de la pensée se caractériserait par une opération transductive qui serait une individuation en progrès capable d'actualiser des potentiels tout en créant une relation individu-milieu.

Dans ce sens, je pense que l'exploration de la mise en pratique de cette logique va me permettre de mieux définir une posture épistémologique « transsubjective ». Ainsi, la prochaine section de mon exposé visera à explorer une méthode concrète d'investigation de cette logique transductive. Comme on l'a vu qui est une démarche de l'esprit qui consiste à suivre le phénomène qu'on étudie dans sa genèse.

2.2.2 Une posture en action

Dans cette portion du texte, je vais présenter un concept expérientiel qui est susceptible de me permettre, comme le propose Simondon, de suivre la genèse de ma pensée en même temps que s'accomplit la genèse du texte que je rédige. Pour ce faire, j'entends exposer ce que je conçois comme les limites de l'approche de l'*énaction* de Varela (Varela, Thompson et Rosch, 1993) en la mettant en corrélation avec le principe d'individuation de Simondon (1964). Puis, je vais décrire la dynamique structurelle de la prise de conscience proposée par Depraz, Varela et Vermersch (2011) à partir de ses deux temps d'opérativité soit, l'*epochè* et l'évidence intuitive.

2.2.2.1 Vers une *énaction* transductive

Dans l'ouvrage *À l'épreuve de l'expérience* Natalie Depraz, Francisco Varela et Pierre Vermersch se sont donnés pour objectif d'explorer une praxis de l'expérience subjective (2011, p. 15). Dans ce sens, ils explorent une dynamique structurelle de la

prise de conscience, que j'entrevois comme une méthode pratique me permettant d'investiguer la logique transductive proposée par Simondon.

Si je me réfère à mon expérience, il me semble évident que la logique transductive demande plus qu'une réflexion purement mentale. C'est pourquoi je considère que les travaux de Varela (Varela, Thompson et Rosch, 1993 ; 1996) et de Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009) sont importants puisqu'ils vont me permettre d'expérimenter une posture de recherche qui intègre mon expérience dans le monde. D'ailleurs, dans *L'inscription corporelle de l'esprit*, Varela avance que le processus réflexif de la recherche doit inclure l'immédiateté de notre expérience et celle du chercheur en particulier. Ainsi, il cite Merleau-Ponty pour qui l'acte de réflexion est :

une véritable création, comme un changement de structure de la conscience [...] (la perception) est le fond sur lequel tous les actes se détachent. ...], le monde n'est pas un objet dont je possède par-devers moi la loi de constitution, il est le milieu naturel et le champ de toutes mes pensées et de toutes mes perceptions explicites (Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 27 à 28).

À cet effet, Varela propose l'approche de l'*énaction* comme étant une voie moyenne d'investigation entre deux extrêmes de systèmes cognitifs. C'est-à-dire d'une part, une cognition dite « cognitiviste », qui considère que le monde dans lequel nous vivons est issu d'un processus réflexif qui prend comme assise l'image d'un monde extérieur et comporte des règles fixes. Dans ce sens, l'acte réflexif consiste en une projection d'une image du monde que le système cognitif doit saisir de manière appropriée (au moyen de symboles ou d'états globaux). Et, d'autre part, une autre cognition dite « connexionniste », où le monde dans lequel nous vivons est issu d'un processus réflexif qui repose sur des lois internes de l'organisme. Dans ce cas, c'est le système cognitif lui-même qui crée son monde (Varela, 1996, p. 104).

Donc, pour Varela l'*énaction* est une cognition qui n'est pas une représentation d'un monde prédonné, mais l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire des diverses actions qu'accomplit un être dans le monde (Varela, Thompson

et Rosch, 1993, p. 35). Plus spécifiquement, Varela part d'un présupposé de base qui consiste à considérer qu'à chaque forme de comportement et d'expérience peuvent être assignées des structures spécifiques du cerveau. Et réciproquement, des changements dans la structure du cerveau se manifestent par des altérations du comportement et du vécu (Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 36). Ici, je comprends qu'il fonde l'approche de l'*énaction* comme étant une voie moyenne au-delà de deux extrêmes de représentation des systèmes de la cognition. Ces systèmes ne sont pas antagonistes, mais se définissent l'un l'autre, ils sont en quelque sorte corrélatifs (Varela, 1996, p. 104).

Par contre, en regard du principe d'individuation proposé par Simondon (1964), il semble manquer une donnée importante. Dans son approche de l'*énaction*, Varela propose un échange entre deux extrêmes de représentations du système de la cognition, le « cognitivisme » et le « connexionnisme » qui comme on l'a vu, se définissent l'un l'autre (1996, p. 89 à 118). Pour Varela, l'*énaction* vise à étudier la manière dont le sujet percevant parvient à guider ses actions dans sa situation locale (Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 235). La cognition est pour Varela une compréhension incarnée liée à l'action. Selon lui, l'*énaction* est composée de deux points essentiels. D'une part, premier point, que la perception consiste en une action guidée par la perception elle-même, c'est-à-dire que le monde environnant est façonné par l'organisme autant que l'organisme est façonné par le monde. Et, d'autre part, deuxième point, que les structures cognitives émergent des schèmes sensori-moteurs récurrents qui permettent d'être guidées par la perception, elles ne sont pas des prédonnées. (Duquaire, 2003, p. 12 et 13) Pour ma part, je comprends l'*énaction* comme un acte réflexif qui s'incarne directement dans l'action à partir de la relation entre nos comportements et nos structures cognitives. Mais cet acte réflexif est aussi en lien avec l'immédiateté de notre expérience corporelle c'est-à-dire dans l'ici et maintenant.

De son côté, Simondon (1964), avance quelque chose de semblable, mais ajoute la notion de potentiel lorsque cette « interdéfinition » entre un système qui crée des structures cognitives et un autre qui crée des comportements. Ainsi, en suivant la logique transductive de Simondon, l'intégration de la notion de potentiel dans l'acte réflexif devrait être à même de résoudre le domaine dans lequel la cognition prend place. En d'autres mots, cela revient à dire que tenir compte des potentiels dans le processus d'individuation de la pensée, crée une incompatibilité qui ne peut se résoudre que par l'émergence d'une dimension organisatrice de la pensée qui donnera pour résultat une nouvelle signification. Pour ma part, j'entrevois la transduction comme un modèle opérationnel permettant de prendre conscience de la dimension pré-individuelle dans l'acte réflexif. C'est-à-dire le milieu entre nos comportements et nos structures cognitives. Mais je pense que la prise de conscience de la notion de potentiel dans l'acte réflexif permettrait de prendre conscience de notre propre principe d'individuation et, par le fait même, de notre subjectivité. Et c'est dans ce sens que je spécifie une des caractéristiques de la « transsubjectivité », c'est-à-dire une subjectivité qui est consciente par une action incarnée (une *énaction*) de son processus d'individuation. Par ailleurs, l'émergence de la signification issue de l'acte réflexif conscientisé serait d'une part transformative pour l'« individu » qui pense, puisqu'il aurait conscience de sa propre subjectivité. Et d'autre part, transformerait aussi le milieu dans lequel l'individuation de la pensée prend place puisque la prise de conscience de la subjectivité, comme tout processus d'individuation ne peut advenir qu'en créant une nouvelle relation au milieu dans lequel elle prend place. Ainsi, le processus de l'information comme l'entend Simondon permet l'émergence d'une nouvelle dimension qui selon moi, est, entre autres, mais pas uniquement, une pensée collective. (Simondon, 1964, p. 1 à 24 et p. 267 à 301)

D'ailleurs Scharmer fait une critique semblable de l'approche de l'*énaction* en argumentant que la *théorie de la présence* qu'il propose tente d'intégrer plusieurs niveaux et plusieurs métaprocessus de relation au monde, alors que de leur côté, les

systèmes autopoïétiques auraient tendance à les considérer séparément (Scharmer, 2009, p. 359, ma traduction). Toutefois, Scharmer n'en spécifie pas l'ancrage théorique comme je le fais ici. Il propose une méthode de recherche action, mais il ne s'intéresse peu, voire pas du tout, à rendre compte du fonctionnement logique de la pensée auquel il se réfère. Ce qui est, de mon côté, mon objectif principal. Ainsi, pour rendre compte du fonctionnement de la pensée, j'envisage d'expérimenter l'opération de transduction en mettant à l'épreuve de l'expérience la dynamique structurelle de la prise de conscience présentée par Depraz, Varela et Vermersch (2011). Par ailleurs, je note aussi que mis à part une dédicace à Merleau-Ponty, Simondon ne semble pas se référer à la phénoménologie et encore moins à une phénoménologie pratique. Néanmoins, j'ai l'intuition qu'une posture « transsubjective » pourrait être, non seulement définie, mais aussi expérimentée comme on va le voir plus loin (cf. 3.2.2), en explorant certaines réductions pratiques de la phénoménologie de Husserl, principalement redéfinies par Natalie Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009), mais aussi abordées dans l'ouvrage *À l'épreuve de l'expérience* (Depraz, Varela et Vermersch, 2011).

De mon côté, je pense que j'explorais ces réductions bien avant que je puisse les nommer de la sorte. En fait, les diverses expériences que j'ai citées dans la problématique sont en quelques sortes, différentes modalités de la dynamique de la prise de conscience qui vont être détaillées au point suivant de ce chapitre. Mais pour l'heure, notons que Varela propose dans *L'inscription corporelle de l'esprit*, une pratique de l'attention/vigilante présentée comme étant une tentative de rejoindre le corps et l'esprit dans l'acte réflexif, ce qui est aussi une réduction phénoménologique (Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 53 à 65 ; cf. chap. III). Ainsi, Varela propose cette pratique qui permet d'être attentif à l'esprit à mesure qu'il suit son propre cours. Pour ma part, j'y vois une pratique qui permettrait, dans le sens Simondonien, de suivre l'être dans sa genèse, à accomplir la genèse de la pensée en même temps que la genèse de l'objet. Plus spécifiquement, je pense que la perspective pratique de la

phénoménologie est une piste à suivre pour explorer une logique de pensée transductive qui tente de suivre l'être dans sa genèse. Ainsi, je propose qu'une prise de conscience de la tension entre deux réels disparates, qui dans la définition de Varela seraient deux cognitions différentes, permettrait une résolution dans une dimension organisatrice de la pensée (Simondon, 1964, p. 15) et permettrait aussi conséquemment l'entrée dans une dimension « transsubjective ».

Finalement dans cette section du texte, j'ai mis en corrélation l'*énaction* de Varela avec le principe d'individuation de Simondon ce qui m'a permis d'intégrer la notion de potentiel à l'approche de l'*énaction*. Et qui aurait pour conséquence d'envisager le fait qu'une prise de conscience de notre principe d'individuation menant à une prise de conscience de notre subjectivité autoriserait une entrée dans la dimension « transsubjective ». Ensuite, j'ai présenté la méthode de l'attention/vigilante comme possibilité pour expérimenter l'opération de transduction. Je vais maintenant expliquer les modalités d'une réduction phénoménologique qui favoriseraient la prise de conscience de l'*énaction* comme l'entend Varela.

2.2.2.2 La dynamique structurelle de la prise de conscience

Comme le dit Simondon : « Ce n'est que parce qu'il y a un présent, une présence au présent, qu'il peut y avoir un avenir [...] Et c'est dans la mesure où il y a un présent (: une âme) que la flèche du temps peut retrouver sa direction : de l'avenir vers le passé *à travers* le présent » (Aspe, 2011, p. 3, en ligne). D'un autre côté, Depraz avance que : « Husserl utilise le terme générique de « réduction » pour désigner sa méthode [...] De cette façon, la réduction correspond de façon générale à une modification de mon attitude en tant que sujet, c'est-à-dire à un changement dans ma façon de me rapporter aux objets du monde ». (Depraz, 2006, p. 103). Dans ce sens, j'envisage que le concept de la dynamique structurelle de la prise de conscience est aussi une méthode. Elle permettrait à la fois une prise de conscience de l'immédiateté de l'expérience, ainsi que l'émergence d'une nouvelle structure cognitive dans le

cerveau, entendue comme une nouvelle dimension organisatrice de notre système de pensée. Selon Simondon, on pourrait dire que cette nouvelle dimension serait le résultat d'une individuation, ici du système de la pensée. Cette section du texte est donc dédiée à la présentation de la dynamique structurelle de la prise de conscience dans ses deux temps, soit l'*epochè* et l'évidence intuitive.

Pour Depraz, Varela et Vermesch (2011), l'*epochè* et l'évidence intuitive forment le cycle minimal de l'acte réfléchissant, ils s'appellent l'un l'autre. Ainsi, l'*epochè* trouve son accomplissement dans une cristallisation intuitive qui pourrait être comparée à un processus graduel de remplissement intuitif. L'*epochè*, le premier temps du cycle de base de la dynamique de la prise de conscience se déploie selon trois phases principales : 1- Une suspension, 2- Une conversion de l'attention, et 3- Un lâcher-prise ou accueil de l'expérience. C'est-à-dire que la première phase dite de suspension préjudicielle correspond à une sorte de rupture avec l'attitude cognitive naturelle. Les deux phases ultérieures, quant à elles, ne peuvent avoir lieu sans l'effectuation de la première, elles en sont dépendantes. En d'autres mots, elles se caractérisent par deux changements de direction simultanés de l'orientation de l'activité cognitive issue de la suspension première. Plus spécifiquement, la deuxième phase consiste en une conversion de l'attention de l'« extérieur » à l'« intérieur ». À cette étape, il y a une redirection de la perception ordinaire vers l'acte perceptif lui-même.

Pour récapituler, ces trois phases représentent une opération mentale qui suppose un détournement de l'activité cognitive habituelle, dirigée naturellement vers l'extérieur (la phase de suspension), vers un mouvement en direction de l'acte perceptif (la phase de conversion de l'attention) qui devient alors nécessairement tournée vers l'intérieur et permet la troisième phase (lâcher-prise ou d'accueil de l'expérience). (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 50) Il est aussi intéressant de noter que l'*epochè* est aussi un double mouvement corrélatif au cœur de ce processus du devenir-conscient. Ainsi, l'acte réfléchissant ou autrement dit, celui de la réduction phénoménologique

en acte se représente par les deux versants de l'*époche*, que sont la conversation réflexive/redirection et l'accueil/lâcher-prise. (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 75)

Le premier mouvement qui conduit la réflexion se caractérise par un retour sur soi, le second mène à un lâcher-prise qui, pour sa part, se caractérise par une ouverture à soi-même (et aboutit à une intuition tacite). Dans ce sens, les auteurs comparent ce mouvement au double pli de la systole et de la diastole, qui est la dilatation et la contraction du système sanguin. Plus spécifiquement, le premier mouvement part d'une conscience pré-réfléchie qui pourrait être selon les auteurs comme pré-discursive, pré-noétique, antéprédicative, tacite, pré-verbale, pré-logique ou non-conceptuelle. De mon côté, j'envisage cette dernière comme étant la dimension pré-individuelle chargée de potentiel que j'ai cité en rapport avec les travaux de Simondon (1964 ; cf. 2.2.1). Entre autres parce que pour moi, cette dimension représente l'arrière plan premier sur lequel toutes les individuations ont lieu. En ce sens, l'acte de prendre conscience du pré-réfléchi est selon moi un acte de prise de conscience non encore individualisée. Par ailleurs, pour Depraz, Varela, et Vermesch, ce premier mouvement se déploie, par l'aptitude réflexive elle-même, soit par une prise de conscience qui est l'aperception de ce pré-réfléchi et qui va déboucher sur une structure de prise de conscience finalisée (2011, p. 76). L'aperception, selon le dictionnaire est une prise de conscience claire d'une perception, d'une connaissance (CNRTL, définition « aperception », en ligne), mais selon moi, elle se définit aussi par une perception, consciente ou non de la dimension pré-individuelle, elle-même chargée de potentiel. Ainsi, les auteurs nomment ce premier mouvement de l'acte réflexif comme étant le versant cognitif du devenir conscient. Le second mouvement étant la dimension émotionnelle de l'acte cognitif et s'enracine dans l'affection pré-associative de l'*habitus* involontaire qui en temps normal conduirait à la structure même de l'affection. (Depraz, Varela et Vermesch, 2011, p. 76)

En fait, dans son livre *Comprendre la phénoménologie*, Depraz parle d'affect plutôt que d'émotion, entre autres parce que ce terme est moins connoté psychologiquement (2006, p. 84). Et selon moi, cette nuance permet une compréhension plus aboutie de ce qui se déroule lors du second mouvement du geste *epochal*. Plus spécifiquement, c'est lorsque ce déploiement de l'acte cognitif habituel est redirigé de l'« extérieur » vers « l'intérieur » (la première phase du geste *epochal*), qu'intervient la phase du lâcher-prise ou d'accueil qui correspond à un abandon actif ou corollairement une réceptivité disponible (la deuxième phase du geste *epochal*. La phase de suspension étant considéré par les auteurs comme une phase « zéro »). En d'autres mots, le geste *epochal* permet une suspension de l'acte réfléchissant ordinaire (phase zéro) qui normalement affecte l'*habitus* involontaire (phase un) et produit une « réaction habituelle » (phase deux). Ici, le geste *epochal* vise une suspension qui donne accès à une non-dualité de l'acte réfléchissant, entendu comme une mise hors circuit, consciente des *habitus* de l'acte cognitif. (Depraz Varela et Vermesch, 2011, p. 76) Et c'est spécialement dans ce sens que la réduction phénoménologique proposée par Depraz correspond à une modification de l'attitude en tant que sujet, c'est-à-dire à la façon dont le sujet se met en relation par rapport aux objets du monde (Depraz, 2006, p. 103). Autrement dit, comment il est affecté ou non par les objets du monde qu'il perçoit.

Par ailleurs, l'évidence intuitive est la deuxième composante du cycle minimal de l'acte réfléchissant. Ainsi, pour Husserl, l'intuition est un élément-clé qui correspond à ce qui peut être donné directement. La dynamique temporelle de l'acte intuitif se distingue par deux aspects, d'une part, la surprise et la nouveauté et, d'autre part, l'attente et l'accueil. Il y a donc un double mouvement, l'un passif qui repose sur l'accueil, l'autre qui soutient un maintenir-en-prise suffisamment discret pour ne pas altérer l'ouverture issue du geste *epochal*. Il y a un jeu, on pourrait aussi dire une tension, entre ce qui est vécu et ce qui est vu. Le processus de l'acte intuitif peut être considéré, comme le remplissement (*Erfüllung*) de la signification par la perception

directe. (Depraz, Varela et Vermesch, 2011, p. 86) Plus spécifiquement, l'avènement brutal d'un sentiment de plénitude pourrait éventuellement refléter une donation immédiate et directe d'évidence, par exemple, sur le plan cognitif, le Ah-Ah/ le Eurékâ de la découverte inopinée d'une vérité claire et distincte. (Depraz, Varela et Vermesch, 2011, p. 90) En d'autres mots, ce remplissement intuitif est le passage d'un vide cognitif (que j'entends comme étant la dimension pré-individuelle de Simondon) à une donation en chair et en os, il peut être individuel, mais j'anticipe qu'il peut aussi être collectif. (Depraz, Varela et Vermesch, 2011, p. 85 à p. 90)

Dans ce sens, la deuxième composante de l'acte réfléchissant, l'évidence intuitive est l'étape où se remplit le vide créé lorsque la suspension a lieu. C'est aussi, d'après ce que mentionnent les auteurs (Depraz, Varela et Vermesch, 2011), ce qui résulte lorsque la tension entre ce qui est vécu et ce qui est vu se résout. À ce propos, ils considèrent que ce remplissement intuitif découle d'une perception directe qui est nommée ici comme étant pré-réfléchi. On l'a vu, le geste *epochal* permet une aperception de ce qui est pré-réfléchi que j'envisage aussi comme pouvant être une perception de la dimension pré-individuelle. Pour ma part, je vois une corrélation possible entre les deux temps de la dynamique de la prise de conscience et une possibilité de mettre en pratique l'opération de transduction. En fait, je pense que le processus de réduction phénoménologique proposé par les auteurs est semblable à la notion d'information présentée par Simondon qui est une des bases du principe d'individuation. Pour rappel, l'information est la tension entre deux réels disparates, elle est la signification qui surgira lorsqu'une opération d'individuation découvrira la dimension selon laquelle deux réels disparates peuvent devenir système. (Simondon, 1964, p. 15)

Ainsi, j'entrevois que la prise de conscience du processus de remplissement intuitif permettrait de prendre conscience du principe d'individuation de la pensée dans un processus de logique transductive. C'est-à-dire que la méthode phénoménologique pratique permettrait de rendre compte concrètement du principe d'individuation d'une

pensée qui suit l'être dans sa genèse et s'accomplit en même temps que s'accomplit la genèse de l'objet (Simondon, 1964, p. 20). Dans ce sens, je propose que la logique transductive puisse s'expérimenter par une mise en pratique des réductions phénoménologiques proposées par Depraz, Varela et Vermersch (2011, p. 33 à 101). D'un autre côté, comme je vais l'aborder dans le prochain sous-chapitre, David Bohm s'est attardé à rendre compte du système de la pensée comme une globalité (1992), entre autres en proposant une application pratique de la dynamique structurelle de la prise de conscience par ce qu'il nomme le dialogue.

Mais pour l'heure, nous avons d'abord vu que les différences entre la théorie de l'*énaction* de Varela (Varela, Thompson et Rosch, 1993) et le principe d'individuation de Simondon (1964, 2007) peuvent avoir des incidences sur notre façon d'envisager le principe d'individuation du système de la pensée. Ensuite, j'ai présenté le cycle de base de la dynamique structurelle de la prise de conscience, soit l'*époque* et l'évidence intuitive pour avancer que les réductions de phénoménologie pratique sont des méthodes qui nous permettraient d'expérimenter l'opération de transduction par l'individuation du système de pensée. Ainsi, je considère qu'une exploration d'une posture de recherche « transsubjective » devrait prendre en considération une expérimentation expérientielle de cette dynamique structurelle de prise de conscience, tant collective qu'individuelle. Dans ce sens, je vais présenter les travaux de David Bohm (1992, 2010a, 2010b) et d'Otto Scharmer (2009) et Scharmer et Kaufer (2013).

2.2.3 La pensée comme un système

David Bohm est l'un des auteurs clés sur lequel j'appuie ma recherche. Il est un physicien qui s'est, entre autres, intéressé à un processus de dialogue comme une investigation de la pensée en tant que système (1992, 2010b). Je tiens aussi à noter que Scharmer est un chercheur issu d'une lignée de chercheurs qui ont tenté de faire un pont pour rendre la pratique du dialogue de Bohm applicable au domaine de la

gestion des organisations. Pour ma part, je considère que la pratique du dialogue partage les mêmes fondements que la dynamique structurelle de prise de conscience. En ce sens, ils peuvent être utiles pour mieux comprendre comment s'articule une pensée qui s'organise à partir d'une logique transductive. Ainsi, je pense que le dialogue de Bohm (1992, 2010a, 2010b) gagnerait à être mis en parallèle avec le principe d'individuation de Simondon (1964; 2007) et de même qu'avec le concept de réduction phénoménologique proposé par Depraz, Varela et Vermersch (2011). C'est ce que nous allons voir maintenant.

2.2.3.1 Le dialogue de Bohm

Dans mes mots, le dialogue de Bohm est un laboratoire humain où on explore une communication pragmatique à caractère phénoménologique. Bien que Bohm ne se réfère jamais directement à la phénoménologie, la pratique qu'il propose s'en approche beaucoup. En effet, les explications données par l'auteur pour construire une pensée collective reposent sur la nécessité d'une prise de conscience directe du processus d'une pensée globale. Ce processus ne peut être envisagé, selon lui, que par une suspension des présuppositions qui permet la mise à jour des mécanismes cognitifs non conscientisés pour pouvoir en constater les effets. Dans ce sens, je considère que le dialogue de Bohm est une mise en pratique individuelle et collective des réductions phénoménologiques pratiques que nous avons vue plus haut. (Bohm, 1992, 2010a, 2010b) C'est ce qui va être développé dans ce qui suit.

Ainsi, Bohm s'est intéressé à comprendre la pensée comme un système, c'est-à-dire que pour lui, la pensée est envisagée comme un seul processus qui inclut la pensée, le senti, le corps, et toutes les pensées partagées par la société (1992, p. 18, ma traduction). Par définition selon Bohm, un système est constamment engagé dans un processus de développement, d'évolution et de changement de structure. Et de ce fait, certaines caractéristiques du système deviennent relativement fixes, c'est ce qu'il nomme une structure (1992, p. 19, ma traduction). Plus loin, Bohm mentionne que ce

système de la pensée inclut également l'état du corps, des émotions, la globalité de la société et la culture (1992, p. 22, ma traduction). De même, ce processus de la pensée est autant neurophysiologique, intellectuel et émotionnel, pour Bohm, tout cela représente un seul et même processus cognitif.

Pareillement, il propose que la pensée fonctionne selon des systèmes de réflexes. Ces derniers étant entendus comme une réaction de la pensée qui est simultanément émotionnelle, neurophysiologique, chimique, etc., et est aussi incluse dans des structures plus rigides du système de la pensée globale (Bohm, 1992, p. 56, ma traduction). Dans ce sens, le réflexe est entendu comme un repli, un retournement, la même chose qu'un reflet (Bohm, 1992, p. 51, ma traduction) que je comprends comme un retournement systématique du système de la pensée sur elle-même qui cristallise une structure de pensée. Comme on l'a vu plus haut, le second mouvement de l'acte réflexif s'enracine dans l'affection pré-associative de l'*habitus* involontaire qui en temps normal conduirait à la structure même de l'affection, c'est la dimension émotionnelle de l'acte cognitif (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 76). Ainsi, il semblerait évident de considérer qu'une partie du système de la pensée provoque des affects émotionnels plaisants et d'autres non plaisants. Conséquemment, Bohm avance qu'en général le système de la pensée est configuré pour déplacer la conscience de ces affects émotionnels non plaisants (1992, p. 34, ma traduction). Autrement dit, il propose que le système de la pensée a tendance à s'éloigner systématiquement des problèmes difficiles qui risquent de produire des affects émotionnels non plaisants (Bohm, 1992, p. 32, ma traduction).

Ainsi, Bohm met de l'avant que le fait de se référer à des structures de pensée rigides pourrait être à l'origine d'une défaillance systémique du fonctionnement de la pensée envisagée comme globale. C'est-à-dire, non pas une défaillance que l'on peut localiser quelque part, mais une défaillance du système même de la pensée. À cet effet, il en appelle à une pensée scientifique qui a été conçue à partir d'une constatation de fait, peu importe que le scientifique aime ces faits ou pas. Ainsi pour

Bohm, il est indéniable que l'investigation scientifique des siècles passés a permis un développement impressionnant autant de la science que de la technologie. Mais par ailleurs, il remet en question la manière dont ces résultats sont utilisés argumentant que ceux-ci sont défaillants lorsqu'ils sont uniquement employés pour renforcer le prestige et le statut d'une personne, d'un groupe, d'un pays. Dans ce sens, ce prestige ou statut est une image qui n'est autre qu'une structure cognitive « cristallisée », qui pourrait désigner des rigidités du système de la pensée globale. (Bohm, 1992, p. 18 à 20, ma traduction).

Par ailleurs, Bohm s'inspire de la proprioception physique [entendue comme une perception qu'a l'homme de son propre corps, par les sensations kinesthésiques et posturales en relation avec la situation du corps par rapport à l'intensité de l'attraction terrestre (CNRTL, définition « proprioception », en ligne)], pour proposer une proprioception de la pensée, qui est selon lui, une prise de conscience individuelle des procédures de la pensée à même son action. Plus spécifiquement, par le dialogue, il propose une méthode d'investigation de la pensée qui permet de prendre conscience du fait, que le corps lorsqu'il est « attentionnellement » perçu, l'est comme un mouvement et non comme une image fixe. Dans ce cas, le dialogue est envisagé comme une pratique qui permettrait de rendre compte du processus de la pensée en tant que mouvement global. Alors que la plupart du temps, la pensée serait plutôt perçue comme un fait personnel et fixe, comme une image. Avec Bohm, elle est clairement vue comme un processus, un système. (1992, 2010b)

Cela dit, j'envisage également que la mise en pratique du dialogue de Bohm, est pertinente pour explorer des fondements expérientiels d'une posture « transsubjective ». Plus spécifiquement, je pense qu'il est possible de prendre conscience de la tension implicite qui existe dans une forme, ce que Simondon nomme une information. Dans ce sens, je conçois que le dialogue de Bohm va me permettre de mettre en place un dispositif de recherche propice pour une prise de conscience du processus de l'information. Cette dernière, rappelons-le, étant entendue

comme une tension entre deux réels disparates, elle est la signification qui surgira lorsqu'une opération d'individuation découvrira la dimension selon laquelle deux réels disparates peuvent devenir système (Simondon, 1964, p. 15). Plus spécifiquement, je pense qu'une pratique proprioceptive de la pensée qui vise à suspendre les *habitus* de la pensée quotidienne favoriserait la mise en application d'une logique transductive. À cet effet, j'entends que la notion d'ensemble de réflexes du système de la pensée proposée par Bohm (1992) et la notion d'information de Simondon (1964, p.15) sont comparables dans la mesure où chacune propose un mouvement sur quelque chose qui est considéré habituellement comme fixe. C'est-à-dire, considérer d'une part, la pensée comme un processus plutôt que comme un fait et d'autre part, une information plutôt qu'une forme statique. Conséquemment, j'anticipe que le dialogue de Bohm (1992, 2010a, 2010b), combiné à la méthode de la réduction phénoménologique proposée par Depraz, Varela et Vermersch (2011), permettrait d'expérimenter une logique transductive, et par là même, d'explorer une posture « transsubjective ».

Pour récapituler cette section, nous avons vu que Bohm propose une pratique qu'il nomme le dialogue qui vise à prendre conscience de la pensée comme un système global incluant la pensée, le senti, le corps, et les pensées qui régissent la société (1992, p.18, ma traduction). On a vu aussi que ce système intègre également les états du corps, les émotions et la culture (Bohm, 1992, p. 22, ma traduction). Par ailleurs, Bohm considère que ce système comporte une défectuosité globale dans son fonctionnement et que cette dernière est due à une référence trop systématique à des ensembles de réflexes de pensée qui rigidifient l'évolution de ce système. Dans ce sens, ces structures agissent comme des images fixes alors qu'elles sont en réalité des processus. Ainsi, j'avance qu'une logique de pensée transductive pourrait être expérimentée au travers de la pratique du dialogue de Bohm. (1992, 2010a, 2010b) Je note aussi que les procédures proposées pour le dialogue de Bohm peuvent se référer aux travaux de Depraz, Varela et Vermersch (2011), puisque les deux s'inspirent plus

ou moins explicitement de la méthode de réduction proposée par Husserl. C'est-à-dire une méthode qui autorise une prise de conscience de l'acte réflexif (cf. 2.2.2.2) et d'en constater les effets (Bohm, 2010a). La suite de mon exposé vise à faire un lien entre ce que nous venons de voir et la *Theory U* de Scharmer (2009).

2.2.3.2 Voir à l'intérieur du phénomène

Après s'être intéressé à la pensée comme un système global et d'en voir les limites, je propose de regarder comment Scharmer a intégré cette notion dans la *Theory U* (2009). Plus spécifiquement, il s'agira de voir comment le principe d'individuation (cf. 2.2.1.1), la dynamique structurelle de la prise de conscience (cf. 2.2.2.2) et la pensée comme un système global (cf. 2.2.3.1) peuvent définir une approche qui permettra d'expérimenter une posture « transsubjective ».

Ainsi, on a vu dans la problématique, qu'un des objectifs de Scharmer vise à proposer une posture de recherche qui soit effectuée avec un « esprit de sagesse » (cf. 1.5). Ce qui signifie pour lui, d'inclure la dimension cachée du processus de construction sociale que nous expérimentons chaque jour. C'est-à-dire entre autres, comme nous l'avons vu avec les travaux de Varela, de réintégrer l'immédiateté de notre expérience (Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 38) autant dans la science que dans notre expérience quotidienne du monde. Dans ce sens, Scharmer (2009) considère que la science nécessite autant un esprit ouvert, qu'un cœur ouvert, et qu'une intentionnalité ouverte. Conséquemment, Scharmer cadre son travail en rapport avec la recherche-action puisqu'il pense que cette dernière est susceptible d'*énacter* de nouveaux modèles et structures institutionnelles (2009, p. 19, ma traduction). *Énaction* faisant référence ici, comme on l'a vu à la théorie de Varela qui propose une voie moyenne d'investigation entre deux extrêmes de système cognitifs qui finalement se définissent l'un autre. Entre d'une part, un système cognitif qui crée son propre monde à partir d'une image fixe le « cognitivisme » et d'autre part, un autre système cognitif qui comporte des règles fixe « le connexionnisme ». (Varela, 1996, p. 104 ; cf. 2.2.2.1)

Ces règles fixes étant des modèles et structures qui se définissent comme des images plus rigides incluses dans un système de pensée global.

En fait, Scharmer a élaboré une théorie qui s'opérationnalise à partir de la recherche-action. Plus spécifiquement, il oriente sa démarche autour de l'idée que le chercheur doit être à même de prendre conscience de ce qu'il appelle le « point aveugle ». Ce dernier se définissant comme étant la place à l'intérieur ou autour de nous d'où notre attention, notre intention et nos actions émergent. (Scharmer, 2009, p. 6, ma traduction) Autrement dit, il précise que cette dimension de notre réalité est accessible uniquement si nous redirigeons notre observation et commençons à saisir (le fonctionnement cognitif de, je rajoute) l'observateur, le soi (Scharmer, 2009, p. 464, ma traduction). Ce que je comprends comme étant un processus qui vise à prendre conscience, du système global de la pensée tel que je l'ai déjà nommé. Ceci étant dit, les travaux de Scharmer (2009 ; Scharmer et Kaufer, 2013) me semblent importants puisqu'ils offrent une méthode spécifique pour opérationnaliser une pensée globale telle que celle de Bohm (1992).

À cet effet, Scharmer cite Bortoft, un élève de Bohm qui fait une distinction entre deux types de réalité. Une, qui est une contrefaçon basée sur une cognition purement intellectuelle et une autre, qu'il voit comme plus authentique et qui est basée sur une capacité cognitive faisant appel à des qualités supérieures de perception. On prend conscience de cette dernière en plongeant directement dans notre expérience concrète de ce qui peut être appréhendable par le particulier. C'est-à-dire que pour ces auteurs, ces qualités supérieures de perception émergent à la suite d'un processus de perception sensorielle qui voit et suit chaque détail d'une entité, pour ensuite passer à un nouveau détail de l'ensemble, jusqu'à ce qu'apparaisse un mouvement dynamique. Pour Bortoft, comme pour Goethe, ce procédé développe ce qu'ils nomment un « organe de perception ». Aussi, ils considèrent que ce procédé est une « imagination », dans le sens où il serait un acte de mise en image. Ou encore, comme

nous l'avons vu, il serait l'émergence d'une nouvelle structure de la cognition qui ne dépend pas d'un réflexe cognitif. (Scharmer, 2009, p. 157 à 159, ma traduction)

Toutefois, il faut mentionner que ce procédé, inspiré de la pensée de Goethe, prend beaucoup de temps et provoque de grandes résistances dans son application. Scharmer précise quant à lui que de cette façon de procéder à partir d'une description perceptive sensorielle, regroupe les trois principes de son étape du *sensing*, présenté dans la théorie U. Soit : premièrement, une plongée dans l'expérience sensorielle, deuxièmement une redirection de l'attention et troisièmement une activation de qualité supérieure de cognition. (Scharmer, 2009, p. 157 à 159, ma traduction) On reconnaît ici les trois phases du premier temps de la dynamique structurelle de la prise de conscience (cf. 2.2.2.2) : l'*époque*. On voit que celles-ci sont aussi la base de l'étape de *presencing*, qui est le fond du U et qui autorise une action très spécifique, celle de « voir à l'intérieur du phénomène ». Pour ma part, j'aimerais préciser que « voir à l'intérieur du phénomène » (Scharmer, 2009, p. 159, ma traduction) nécessite plus qu'un retournement entre le contenant et le contenu.

En effet, si je reste cohérente avec la logique transductive telle que proposée par Simondon (cf. 2.1), la méthode que propose Scharmer permettrait de résoudre les problèmes posés dans les domaines choisis. Entre autres, par une résolution de la tension entre les deux extrêmes que sont les deux systèmes cognitifs « connexionnisme » et « cognitivisme » (Varela, 1996, p. 104). De mon côté, je pense que la théorie en U de Scharmer (2009) donne accès à la pensée globale (selon la définition de Bohm ; cf. 2.2.3.1) par le développement de cet « organe de perception ». Cela dit, j'envisage l'acte de « voir à l'intérieur du phénomène » comme étant le résultat d'une transduction. Plus spécifiquement, pour moi, l'acte de « voir à l'intérieur du phénomène » serait une balise qui indiquerait l'entrée dans la dimension « transindividuelle » tel que l'entend Simondon (cf. 2.2.1). Par contre, je précise que je ne fais pas de différence notable entre « voir à l'intérieur du phénomène » et accéder à la pensée globale. J'aurais tendance à considérer que ce

sont deux formulations similaires pour décrire un même phénomène par ailleurs difficile à cerner. Ainsi, j'entrevois que le processus en U permettrait une individuation psychique et collective, qui serait à même de résoudre les problèmes spécifiques de notre époque avec un état d'esprit différent de celui qui les a créés. Comme le dit Scharmer, « un esprit de sagesse » (Scharmer, p. 168, ma traduction).

Concrètement, j'avance qu'une posture « transsubjective » qui découle d'une pensée transductive nécessite un accès à cet « organe de perception » que je viens de décrire. Dans ce sens, je considère que c'est la prise de conscience de la tension issue de l'incompatibilité de deux manières extrêmes d'envisager la cognition qui pourrait résoudre le problème posé dans le système de la pensée tel que l'a formulé David Bohm (cf. 2.2.3.1). Plus spécifiquement, je pense que cet « organe de perception » pourrait découler d'une prise de conscience d'un affect non plaisant du système de la pensée globale. Comme je l'ai déjà mentionné, je considère que l'« organe de perception » et le système de la pensée global sont presque des synonymes. Pour moi, il s'agirait concrètement parlant d'un système de pensée qui a la possibilité de se percevoir lui-même.

En fait, j'envisage que la résolution de la tension serait la dimension organisatrice de l'incompatibilité du système quand il est non résolu (Simondon, 1964, p. 15). Comme on l'a vu plus haut (cf. 2.2.1.1), selon Simondon, l'individuation est une résolution des tensions de la dimension préindividuelle, cette dernière contenant tous les potentiels d'une individuation complète. Ainsi, je voudrais avancer qu'une prise de conscience, par la perception de la dimension pré-individuelle consciente ou non, permettrait de résoudre la tension inhérente entre les deux extrêmes que sont, d'une part, le système cognitif qui crée son propre monde et, d'autre part, un système cognitif à partir d'un monde extérieur qui comporte des règles fixes (Varela, 1996, p. 104). Plus spécifiquement, j'envisage qu'une prise de conscience par une perception sensorielle de la dimension pré-individuelle permet de résoudre la tension inhérente d'une structure trop fixe dans le système de la pensée et autoriserait

conséquemment l'émergence d'une signification. Ainsi, je conçois que cette signification est nécessairement dotée de qualités supérieures de cognition et pourrait être envisagée pour résoudre les problèmes avec un autre niveau de conscience que celui qui les a créés. Et c'est ce que je compte explorer par l'enquête sur le terrain.

Finalement, dans cette section, nous avons vu que David Bohm (1992) propose que la pensée soit un système global. Ensuite, que Bortoft en s'inspirant de Goethe offre une méthode permettant de développer des capacités cognitives mieux adaptées pour résoudre les problèmes de notre époque (Scharmer, 2009, p. 157 à 159, ma traduction). Et que cette méthode permettrait une individuation collective d'un système de pensée globale.

2.3 Synthèse du cadre conceptuel

En guise de récapitulation du chapitre, j'ai présenté trois concepts de phénoménologie expérientielle me permettant de dégager certaines caractéristiques d'une exploration d'une posture « transsubjective ». Ainsi, j'ai développé certains concepts clés des travaux de Simondon (1964), de Depraz, Varela et Vermersch (2011), puis de Bohm (1992 ; 2010a ; 2010b) et de Scharmer (2009 ; Scharmer et Kaufer, 2013).

Plus spécifiquement, j'ai montré premièrement, deux aspects clés du principe d'individuation de Simondon (cf. 2.2.1). Soit d'une part, le fait que l'individuation résulte du dynamisme issu de la tension primitive de l'être pré-individuel, au moment où s'engage l'individuation. Et d'autre part, que le principe d'individuation est résolutif des « problèmes » du domaine dans lequel il prend place. Dans ce sens, elle ne produit pas juste un résultat « individu », mais aussi une relation individu milieu. (cf. 2.2.1.1) Ensuite, j'ai présenté deux concepts clés de Simondon soit, d'une part, l'opération de transduction comme méthode pour appréhender un principe d'individuation appliquée à la recherche que je mène actuellement. Et, d'autre part, une notion nouvelle qui s'y rattache, l'information à la place de la forme, permettant de concevoir l'individu comme chargé de potentialité. Ainsi, le principe

d'individuation du système de la pensée se caractériserait par une opération transductive qui serait une individuation en progrès capable d'actualiser des potentiels tout en créant une relation individu-milieu. (cf. 2.2.1.2)

Deuxièmement (cf. 2.2.2), j'ai mis en parallèle ce principe d'individuation avec la théorie de l'*énaction* de Varela, pour montrer que l'intégration de la notion de potentiel (tel que l'entend Simondon), dans l'acte réflexif (tel que l'entend Varela) permettrait une mise en application qui résoudrait les problèmes dans le domaine dans lequel l'individuation prend place. (cf. 2.2.2.1) Par ailleurs, j'ai ensuite précisé le cycle de base de la dynamique structurelle de prise de conscience comme une méthode en deux temps qui permettrait de prendre conscience de l'opération de transduction. Ces deux temps étant l'*epochè* et l'évidence intuitive. (cf. 2.2.2.2) Ces deux points auraient pour conséquence d'envisager le fait qu'une prise de conscience du principe d'individuation du système de la pensée globale permettrait conséquemment une prise de conscience de la dimension « transsubjective ».

Et troisièmement (cf. 2.2.3), j'ai présenté le dialogue de Bohm que j'ai mis en parallèle avec le processus en U développé par Scharmer. Plus spécifiquement, j'ai détaillé la notion de pensée comme un système global (1992), qui s'avère être un concept de base à partir duquel Bohm a proposé la pratique du dialogue (2010a, 2010b ; cf. 2.2.3.1). Puis, j'ai montré que de son côté, Scharmer (2009) a déployé une méthode de recherche-action qui permet de changer le système que l'on veut comprendre. Ce qui justifie une exploration de l'émergence d'une pensée plus complète, et donnerait la possibilité de résoudre les problèmes posés avec un autre état d'esprit que celui qui les a causés. Dans ce sens, je pense que cet « organe de perception » pourrait découler d'une prise de conscience d'un affect non plaisant du système de la pensée globale. Autrement nommé, que l'accès à cet « organe de perception » permettrait d'opérationnaliser une logique transductive, entendue comme une individuation progressive du système de la pensée, capable d'actualiser des potentiels tout en créant une relation individu-milieu. Cette prise de conscience de

notre principe d'individuation mènerait aussi à une prise de conscience de notre subjectivité et autoriserait une entrée dans la dimension « transsubjective ». Entre autres, par une mise en jeu des limites perceptives de notre subjectivité.

2.3.1 Caractéristiques du cadre conceptuel

En regard de mon objectif principal qui vise à tenter de mieux comprendre et explorer les possibilités de rendre compte comment la communication organise et structure le monde que nous appréhendons en lien avec l'immédiateté de notre expérience, je réponds ici partiellement à mon premier sous-objectif. Celui d'explorer l'organisation de la pensée par la communication à partir du cadre théorique. Ainsi, je pense qu'établir des liens entre le principe d'individuation de Simondon (1964 ; cf. 2.2.1.1), la dynamique structurelle de la prise de conscience de Depraz, Varela et Vermersch (2011 ; cf. 2.2.2.2) et la pensée comme un système global (Bohm, 1992 ; cf. 2.2.3.1) permet d'envisager :

- qu'une opération transductive du système de la pensée serait ainsi à même de résoudre les problèmes actuels avec un autre niveau de conscience que celui qui les a créés. Ce qui est comme on l'a vu un des objectifs majeurs cités par Scharmer dans *Theory U* (2009 ; cf. 1.6).
- que la logique transductive peut-être vue comme un principe logique capable de résoudre une tension entre deux systèmes cognitifs : le « connexionnisme » et le « cognitivisme ». Cette résolution de tension permettrait d'abord une individuation du système de la pensée global (Bohm, 1992 ; cf. 2.2.3.2) et puis corollairement, un accès au système de la pensée global (Bohm, 1992 ; cf. 2.2.3.2) [accès qui peut aussi être entendu comme accès à un « organe de perception » (cf. 2.2.3.2)] et conséquemment un accès à une mise en jeu des limites de notre subjectivité.
- que le cycle de base de la dynamique structurelle de la prise de conscience (cf. 2.2.2.2) en tant que méthode, permettrait d'accéder à une prise de conscience de

la genèse de la pensée en même temps que s'accomplirait la genèse de l'objet. C'est-à-dire comme une prise de conscience du processus d'individuation du système de la pensée globale au travers d'une action incarnée (une *énaction*).

Alors, comme je l'ai noté au point 2.2.2.1, la posture « transsubjective » pourrait se caractériser par un processus de subjectivation qui s'opérationnaliserait à partir de la prise de conscience cet « organe de perception ». Ainsi, c'est principalement l'accès à cet « organe de perception », qui autoriserait conséquemment l'opérationnalisation de la logique transductive. Elle-même alors entendue comme une individuation progressive du système de la pensée, capable d'actualiser des potentiels tout en créant une relation individu-milieu. De cette façon, le cadre théorique joue le rôle d'un récipient permettant d'observer l'organisation de l'esprit.

Finalement, dans ce chapitre, j'ai d'abord commencé par situer la logique transductive de Simondon par rapport aux logiques déductive et inductive (cf. 2.1). Puis j'ai présenté trois concepts issus de la phénoménologie expérientielle qui m'ont permis de délimiter un cadre théorique explorant une logique de recherche transductive (cf. 2.2). Ainsi, j'ai exploré l'idée qu'il est envisageable que la logique transductive soit opérationnalisable dans des pratiques communicationnelles visant le changement transformationnel (cf. 1.7). Nous allons voir maintenant que la dynamique structurelle de la prise de conscience peut non seulement suivre la genèse de la pensée en même temps que s'accomplit la genèse de l'objet, mais qu'elle permet aussi d'en décrire les résultats dans un processus de recherche.

CHAPITRE III

CADRE OPÉRATOIRE

Cette section du texte va me permettre de spécifier la stratégie de recherche que je compte employer pour délimiter le cadre opérationnel. Et ainsi, être à même d'explorer les dimensions organisatrices de la pensée autant dans ses dimensions collectives qu'individuelles. Autrement dit, explorer un cadre méthodologique me permettant de rendre compte d'une pensée « transductive » dans l'objectif de mieux comprendre et documenter le phénomène de l'émergence d'une pensée intuitive individuelle et collective issue d'un geste créateur. Dans ce sens, je vais préciser la stratégie de recherche qualitative que j'ai choisie, qui est la phénoménologie expérientielle. Ensuite, j'explique comment j'ai traité les données, soit les outils qui m'ont servi à les recueillir et à en produire une « analyse » phénoménologique. Et pour finir, je propose une synthèse qui récapitule les éléments saillants du cadre opératoire.

3.1 STRATÉGIE DE RECHERCHE QUALITATIVE PHÉNOMÉNOLOGIQUE

Je vais donc commencer la spécification du cadre opératoire, en décrivant et justifiant la stratégie que j'ai choisie. J'entends explorer une logique transductive, qui n'est ni inductive, ni déductive (cf. 2.1), mais qui s'insère toutefois dans une stratégie de type qualitatif qui nécessite une méthode d'investigation phénoménologique. Ainsi, cette section du texte sera consacrée à préciser une stratégie de recherche qui repose sur une conception de phénoménologie expérientielle. Puis, je précise comment j'ai élaboré mon terrain de recherche et je finis par décrire les critères à partir desquels j'ai choisi mon échantillonnage.

3.1.1 La phénoménologie expérientielle comme stratégie de recherche

Selon Deslauriers et Kérisit, la recherche qualitative se caractérise par le fait que le processus de recherche est rétroactif et itératif (1997, p. 106). C'est-à-dire que comparativement à la recherche quantitative, la définition de l'objet de recherche comme étape préliminaire n'est pas aussi primordiale. De la sorte, la stratégie de recherche qualitative se base sur un modèle d'adaptation continue, « on y rencontre la simultanéité de la collecte de données, de l'analyse et de l'élaboration de la question de recherche (Deslauriers et Kérisit, 1997, p. 106) ». Pour ma part, je pense que cela se vérifie par le fait que cette proposition de recherche est le résultat d'une réflexion itérative et rétroactive sur le *phénomène de l'émergence de la pensée intuitive individuelle et collective par le geste créateur* qui m'intéresse depuis fort longtemps. En effet, j'utilise les « résultats » de différentes investigations que j'ai déjà effectuées dans le passé pour créer des connaissances plus théoriques qui dépassent les précédentes. Plus spécifiquement, je me base sur les divers questionnements et expériences qui ont nourri, entre autres, ma pratique artistique individuelle et collective; ma pratique des arts traditionnels; et, pour finir, ma pratique des cercles de dialogue inspirés du dialogue de Bohm (1992, 2010a, 2010b), pour proposer une recherche académique à partir d'un ancrage théorique qui se vit par l'expérience. Dans ce sens, mes sous-objectifs visent à explorer chacune des postures que j'ai mentionnées dans le chapitre dédié à la problématique (cf. 1.6), soit, une posture objectiviste, intersubjective et « transsubjective ». Plus précisément, ils consistent à expérimenter une posture « transsubjective » aux travers des différents cadres de cette recherche. C'est-à-dire que les cadres théorique, méthodologique et expérientiel ne sont pas juste élaborés conceptuellement, ils sont aussi systématiquement explorés dans leurs dimensions expérientielles.

Par ailleurs, cette recherche est de type phénoménologique puisque je propose une stratégie de recherche qui, comme le dit Depraz, dépend d'une démarche qui met en œuvre une pensée en mouvement constant, en renversement permanent, en

transformation incessante et qui est aussi simultanément, le lieu d'expérimentation d'une pratique de la pensée. Dans ce sens, la phénoménologie pratique de Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011) semble une piste intéressante à développer, car j'envisage qu'elle permettrait d'opérationnaliser une logique transductive comme l'entend Simondon (1964 ; cf. 2.2.1). Comme on l'a vu, un principe logique qui consiste à suivre l'être dans sa genèse, c'est-à-dire accomplir la genèse du système de la pensée en même temps que s'accomplit la genèse de l'objet (Simondon, 1964, p. 20). Cela dit, avant d'effectuer mon terrain, j'avais envisagé trois méthodes d'investigation phénoménologiques. Soit, premièrement avec l'approche de Giorgi, pour qui la phénoménologie permet de faire l'étude des structures de la conscience (Deschamps, 1993 ; Giorgi, 1997, p. 342). Pour lui, il s'agit de produire une description concrète et détaillée d'expériences spécifiques d'après l'attitude quotidienne d'autres personnes que soi-même (Deschamps, 1993 ; Giorgi, 1997, p. 351). Puis deuxièmement avec l'approche de Moustakas qui pour sa part, envisage une méthodologie phénoménologique transcendantale, mais comparativement à Giorgi, Moustakas s'intéresse plus à l'apparence des choses et des phénomènes, uniquement tels que nous les voyons et qu'ils nous apparaissent à la conscience. (Moustakas, 1994, p. 49, ma traduction) Et troisièmement pour finir, les travaux de Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011) qui comme on l'a déjà vu, propose une phénoménologie pratique permettant de produire des gestes internes comme la conversion du regard, la suspension des jugements immédiats, la variation des faits, entendus comme plusieurs réductions phénoménologiques. En fait, ces gestes internes seraient susceptibles de nous guider dans l'exploration de notre situation incarnée dans le monde (Depraz, 2006, p. 7).

Finalement, j'ai décidé de m'en tenir principalement aux travaux de Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011), parce que je les considère comme les plus pertinents pour mieux comprendre le phénomène que je tente d'étudier. Aussi, parce que ma recherche vise à explorer de manière expérientielle la logique transductive de

Simondon (1964 ; cf. 2.1). Comme on l'a vu dans la définition de mes objectifs (cf. 1.6), j'utilise cette dernière pour explorer les possibilités de rendre compte de la dimension organisatrice de la pensée individuelle et collective par la communication. Par ailleurs, comme je l'ai présenté dans le chapitre des concepts (cf. 2.2.2.2), Natalie Depraz, Francisco Varela et Pierre Vermersch (2011) ont proposé une méthode de réduction phénoménologique pour rendre compte de l'acte réflexif. Acte réflexif que j'entends comme un processus de création de sens collectif, mais aussi individuel.

Dans ce sens, mon projet de mémoire visait au départ à mieux comprendre les modalités de la création de sens collective, tout en sachant que mon propre processus de création de sens, entre autres celui qui est nécessaire à la rédaction de ce travail, était tout aussi très important. Toutefois, j'étais consciente que le terrain envisagé pour ma recherche était trop vaste pour un mémoire, mais j'avais besoin d'une période d'exploration suffisamment longue pour que le phénomène que je tente d'étudier puisse avoir lieu. C'est au moment de l'analyse de données que j'ai décidé de réviser mon objectif de recherche. En fait, j'ai plutôt choisi d'explorer ces différentes postures selon l'expérimentation d'une posture « transsubjective », en l'occurrence la mienne. Ainsi, j'ai décidé de tenter de délimiter les contours de cette posture à partir ma propre expérience de chercheure. Et pour rendre cet objectif réalisable, j'ai opté pour une méthode d'analyse en mode écriture qui envisage différentes manières de produire des descriptions phénoménologiques en première personne. Sujet qui sera développé au point 3.2.2.

Après avoir précisé et justifié la pertinence d'une stratégie de recherche qualitative de phénoménologie pratique, je vais maintenant poursuivre en décrivant comment j'ai conçu le terrain me permettant d'explorer l'émergence d'une pensée intuitive individuelle et collective par le geste créateur.

3.1.2 Mise en place d'un terrain de recherche

Comme je viens de le mentionner, mon objectif premier visait à éclairer le phénomène de la création de sens collective dans un contexte de cercle de paroles. Je cherchais d'une part, à mieux comprendre comment la création de sens collective pouvait soutenir la transformation de l'organisation humaine citée par Michel Serres (2010, en ligne) et, d'autre part, je souhaitais explorer les moyens de documenter ce phénomène. Pour tenter de répondre à cet objectif de recherche, j'ai invité des artistes, des pratiquants d'arts traditionnels ainsi que des pratiquants des cercles de dialogues inspirés du travail de Bohm, à se joindre à moi pour explorer la question suivante : **de quelle manière les points de vue de la première, deuxième et troisième personne de la subjectivité peuvent favoriser l'émergence d'un sens commun?** Plus spécifiquement, je souhaitais mieux comprendre comment l'opération de transduction, proposée par Simondon (cf. 2.2.1.2), permettrait la transformation du domaine social par l'observation de la genèse du processus de création de sens que nous allions vivre. En d'autres mots, il s'agissait de mieux comprendre et rendre compte de la dynamique constitutive de la forme (ici la structure cognitive), par la modulation (énergétique) des différents degrés de l'individuation [le pré-individuel (l'immanent), individuel (la forme) et le trans-individuel (le collectif) (Simondon, 1964, p. 16)], selon les trois postures subjectives, soit la posture objectiviste, intersubjective et « transsubjective » (cf. 1.5).

Dans ce sens, j'avais l'intention de m'inspirer du dialogue de Bohm pour créer un laboratoire humain me permettant d'effectuer la collecte de données nécessaires à la recherche. Ainsi, j'ai proposé aux participants, une exploration d'une fin de semaine complète, offerte comme un atelier de développement personnel permettant aussi d'identifier, de partager et développer des compétences collectives. En conséquence, je prévoyais des temps d'intériorisation, de créations artistiques individuelles ou collectives et, bien sûr, des temps de dialogue. Les trois activités mentionnées devaient permettre de prendre conscience de la dynamique menant à une création de

sens commun, selon les trois points de vue subjectifs de première, deuxième et troisième personne, et aussi prendre conscience des moments favorisant l'accès aux différents niveaux de l'individuation. Ainsi, je souhaitais que les participants puissent prendre conscience des différents niveaux de subjectivité, et, plus spécifiquement, de la troisième subjectivité issue de la logique transductive, la posture « transsubjective ». En d'autres mots, percevoir en action l'opération transductive qui permet la résolution d'une problématique entre l'individu et son milieu ou, encore autrement dit, percevoir « une médiation suspendue entre transcendance et immanence » (Simondon, 2007, p. 137). Comme le nomme Barthélémy dans un texte dédié à l'autotranscendance du sens selon Husserl, il s'agissait d'accéder pour l'ensemble du groupe, moi y compris à un point de vue susceptible de percevoir le processus d'individuation d'un groupe dans sa genèse, plus précisément, susceptible de percevoir l'autotranscendance de la création de sens comme le fil directeur d'une pensée qui est à la fois immanente et transcendante (Barthélémy, 2004, p. 182). En fait, je pense que l'expérimentation que nous avons menée répond en partie aux objectifs que je m'étais fixés. Toutefois, j'ai réalisé que je ne pouvais pas nécessairement rendre compte du phénomène dans toute sa richesse et qu'il était nécessaire que je revoie les fondements du cadre opérationnel et analytique me permettant de rendre compte du phénomène de l'émergence de la pensée intuitive individuelle et collective dans le geste créateur. Ce qui implique que je devais aussi revoir les méthodes d'analyse que je décris plus loin dans la section dédiée au traitement des données (cf. 3.2.2).

Mais finalement, le terrain que j'avais envisagé n'est pas différent de celui que j'ai réalisé et je vais maintenant détailler l'échantillonnage avec lequel j'avais l'intention de travailler.

3.1.3 Échantillonnage

La population étudiée est un échantillonnage créé à partir de la méthode non probaliste, celle qui est privilégiée en recherche qualitative. Il s'agit d'un échantillonnage typique que je qualifierais de spécifique dans le sens où les personnes auront ont été choisies en fonction de leurs expertises et qualifications. (Mayer et Ouellette, 1991, p. 389) En effet, j'ai invité des personnes parce qu'elles sont impliquées soit : 1) dans une pratique artistique sérieuse, voire professionnelle, ou de recherche. En fait, il y avait un peintre professionnel qui a aussi eu une carrière comme musicien, un chercheur en immunologie et moi. Soit : 2) dans une pratique d'arts traditionnels, en particulier le yoga, moi y comprise, nous étions trois qui pratiquent le même yoga. Soit : 3) une pratique des cercles de parole issue de différentes communautés que je fréquente actuellement, comme les cercles d'apprentissage Percolab ou Diffusion Focusing Québec, à cet effet, nous étions cinq individus. Au total nous étions huit le premier jour et sept le second puisque, qu'un participant m'a annoncé à la dernière minute qu'il ne pourrait finalement venir que le premier jour. Nous en avons discuté et je l'ai gardé quand même.

J'ai aussi proposé quelques critères supplémentaires sur lesquels je me suis appuyée pour créer mon échantillonnage : 1) comprendre minimalement le principe de la construction de sens dans la communication, 2) avoir la capacité d'observer et d'exprimer ce qui se passe, 3) être prêt (e) à s'engager pour la durée de l'étude, 4) comprendre explicitement ou implicitement, le principe de la réduction. Aussi, je souhaitais un équilibre entre le nombre de femme et d'homme. Au final, nous étions huit, trois hommes, cinq femmes. J'ai effectué des entretiens préliminaires avec chaque personne intéressée à participer à l'étude. Entre autres, pour expliquer mon projet, vérifier s'ils pouvaient répondre aux critères de départ et s'ils étaient disposés à s'investir durant tout le temps nécessaire de l'étude.

Toutefois, je pense que la question de l'échantillonnage peut être problématique. En fait, je la vois comme paradoxale. D'un côté, je souhaitais que les participants comprennent minimalement le processus de la réduction phénoménologique que je voulais leur faire vivre. Mais de l'autre côté, j'entrevois qu'il est difficile de s'assurer que les participants aient accès au processus de réduction phénoménologique, c'est-à-dire si les participants ont ou non accès à leur intériorité et selon quel degré. Je pars du principe qu'ultimement il n'est pas indispensable de connaître l'ancrage conceptuel qui sous-tend cette pratique. Et encore au moment où j'écris ces lignes, je considère qu'il ne va pas de soi de déterminer *de visu* si quelqu'un est susceptible ou non de faire une réduction phénoménologique. Par ailleurs, l'ouvrage *À l'épreuve de l'expérience* consacre un chapitre sur la nécessité de l'apprentissage des modalités du cycle de base de l'activité réfléchissante (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 143 à 164). Mais, l'apprentissage étant en soi un processus de création de sens et je ne sais pas s'il pourrait constituer une limite dans un contexte qui cherche à rendre compte spécifiquement d'un processus de création de sens. Cela dit, bien qu'il soit difficile de déterminer l'échantillonnage avec précision et que ce fait pourrait engendrer des limites au processus de validation de l'étude, elles ne devraient pas être considérées comme un frein pour de prochaines explorations. Rien n'empêche que cette question soit de nouveau mise en perspective lors d'une prochaine investigation.

En bref, j'ai mis en perspective les changements que j'ai envisagés entre le projet de mémoire et sa réalisation après le terrain. Plus spécifiquement, j'ai présenté la phénoménologie expérientielle de Natalie Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011), en opposition aux travaux de Giorgi (Deschamps, 1993 ; Giorgi, 1997) et Moustakas (1994). J'ai précisé le terrain de recherche que nous avons exploré et j'ai fini par décrire les critères à partir desquels j'ai sélectionné les participants. Je vais maintenant préciser comment j'ai travaillé avec les données.

3.2 TRAVAIL AVEC LES DONNÉES

Selon Paillé et Mucchielli, un travail analytique qualitatif comporte plusieurs caractéristiques. Soit, une problématique de recherche, un cadrage, une analyse comme reconstitution d'ensembles signifiants (2012, p. 70 à 78). La présente recherche est qualitative d'une part, parce qu'elle utilise des méthodes et des instruments pour recueillir des données qualitatives, comme des témoignages, des notes de terrain, images vidéo, etc. Et, d'autre part, parce qu'elle analyse ces données de manière qualitative, c'est-à-dire qu'elle cherche à en extraire le sens plutôt que les transformer en pourcentages ou en statistiques. (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 13) Ainsi, les méthodes de collecte de données et la manière de les traiter sont les deux sujets que je vais développer maintenant.

3.2.1 Méthodes de collecte données

Dans cette section du texte, je vais préciser les outils de collecte de données que j'avais l'intention d'utiliser pour explorer les trois postures subjectives que j'ai mentionnées. Je les mets ensuite en parallèle avec ce que j'ai réellement utilisé une fois rendue sur le terrain. Dans ce sens, j'ai dégagé trois catégories de données c'est-à-dire, celles issues de l'enregistrement électronique me donnant principalement des données verbales, celles à caractère « artistique » me donnant des données imagées et celles à caractère plus personnel, des données issues d'une expérience en première personne, typique de l'analyse phénoménologique. Ainsi, je considère que les cadres que je mentionne définissent différentes natures de données.

3.2.1.1 Cadre pour les données verbales

Dans cette section, je commence par spécifier la posture d'un chercheur qui s'implique dans son terrain de recherche pour ensuite expliquer comment j'entends utiliser les enregistrements électroniques de données afin de collecter des données verbales.

Ainsi plusieurs auteurs que j'ai présentés lors du projet de mémoire proposent des alternatives intéressantes au chercheur qui s'implique dans son terrain de recherche. Dans ce sens, Martin Drapeau et Robert Letendre, ont écrit un article qui s'intitule : *Quelques propositions inspirées de la psychanalyse pour augmenter la rigueur en recherche qualitative* (2001), dans lequel ils précisent comment le chercheur qui s'inspire de la psychanalyse doit devenir un participant impliqué dans la relation qui se construit entre lui et son objet d'étude (2001, p. 76). De son côté, Catherine De Lavergne, propose une réflexion sur la posture du praticien-chercheur qui doit adopter à la fois la posture du chercheur et celle du praticien. Ainsi, elle avance que le praticien-chercheur adopte, comme le dit Jean-Louis Le Grand (De Lavergne, 2007, p. 33), une posture de l'« implexité ». Le terme d'implexité étant une contraction des termes « implication » et « complexité », il est relatif à l'entrelacement de différents niveaux de réalités des implications qui sont pour la plupart implicites (pliées de l'intérieur). Pour leur part, Didier Austry et Ève Berger (2009) se sont aussi questionnés sur l'implication du praticien-chercheur en recherche qualitative. Pour eux, l'expérience du sensible devient un objet de réflexion, de même qu'une opportunité de constitution d'un véritable champ de recherche. Ainsi, il ne s'agit plus uniquement de recherche *sur* leur pratique, mais sur des recherches *depuis* leur pratique (Austry et Berger, 2009). De cette façon, les auteurs Martin Drapeau et Robert Letendre (2001), Catherine De Lavergne (2007) et Didier Austry et Ève Berger (2009) suggèrent qu'une recherche qui questionne l'implication du chercheur dans son terrain peut-être envisagée. Mais pour l'heure, je me réfère à Martineau et à la typologie de Gold (2005), pour indiquer mon degré d'implication dans le groupe que je veux observer, et aussi, pour commencer à préciser mon rôle de chercheure en regard de la collecte de données.

Plus particulièrement, je compte détailler quelques critères de l'engagement dans l'action du chercheur avec les sujets observés. Dans ce sens, je ne suis pas uniquement une participant(e) observateur(trice), comme le dit Martineau en

référence à la typologie de Gold, je fais de la « participation observante ». (Gold dans Martineau, 2005, p. 8 et 9) C'est-à-dire que j'envisage d'abord une participation, voire une « facilitation » de l'évènement que je compte étudier, puisque c'est moi qui rassemble les participants, puis je vais faire une observation à posteriori. Ce sont pour ces raisons que je privilégie l'utilisation d'outils d'enregistrements électroniques des données, qui peuvent être comme le nomme Martineau, des enregistreurs pour capter la voix et/ou l'image. (Martineau, 2005, p. 12 et 13) Toutefois, comme je l'avais annoncé pour le projet de mémoire, c'est vraisemblablement au moment de la collecte et de l'analyse de données que la différence va devenir plus évidente. En effet, j'ai collecté beaucoup de données autant verbales que sous forme d'images, mais je n'en ai traité qu'une partie, puisque, comme je l'ai déjà indiqué, il était nécessaire de faire une exploration suffisamment longue pour que le phénomène que je tente d'étudier puisse se produire. Comme on va le voir dans la section consacrée à l'analyse, j'ai sélectionné certaines sections de l'exploration.

Par ailleurs, le dialogue de Bohm peut être vu comme un laboratoire humain (1992, 2010a, 2010b ; cf. 2.2.3.1). Il peut être proposé comme un dispositif pertinent pour amasser des données dans une recherche visant à rendre compte des dimensions organisatrices de la pensée par la communication. Dans ce sens, cette conception du dialogue, partage des similitudes avec le « groupe de discussion » tel que l'entend Paul Geoffrin. Geoffrin définit ce dernier comme étant « une technique d'entrevue qui réunit de six à douze participants et un animateur, dans le cadre d'une discussion structurée, sur un sujet particulier » (Geoffrin, 2010, p. 391). Pour ma part, je parlerais plutôt d'une technique d'entrevue semi-structurée qui pourrait se définir comme une interaction verbale entre des personnes qui s'engagent volontairement dans une relation afin de partager un savoir et une expertise, et ce, pour mieux dégager conjointement une compréhension d'un phénomène d'intérêt pour les personnes en présence. (Savoie-Zajc, 2010, p. 339) Ainsi, je prévoyais que les méthodes d'enregistrements électroniques m'auraient permis de collecter de données

verbales, de les retranscrire sous la forme d'un verbatim et ensuite d'en produire une analyse d'un point de vue deuxième personne. Cela dit, je ne considère pas que le terrain que j'ai mis en place m'a permis de dégager une compréhension conjointe (moi avec le groupe) du phénomène que je souhaitais étudier. En fait, comme on va le voir dans le chapitre suivant (cf. 4.1.2.2), j'ai même sélectionné un moment qui me semble clé pour essayer de comprendre pourquoi nous n'avons pas réussi à créer un sens commun du phénomène que nous vivions, puisque c'est en partie ce que je souhaitais étudier.

Ainsi, après avoir expliqué que j'ai eu recours à des enregistrements électroniques des données verbales pour avoir la possibilité d'effectuer une recherche à posteriori, je vais maintenant présenter les caractéristiques des données artistiques que j'ai collectées.

3.2.1.2 Cadre pour les données à caractère artistiques

De son côté, Geoffrin dégage quatre thèmes dans la planification des discussions de groupe qui ne sont pas directement applicables dans mon cas, soit le nombre de groupes, la structure des groupes, le lieu physique et le guide de la discussion. (2010, p. 398 à p. 403) Toutefois, je vais préciser les qualités du lieu physique qui m'a été proposé pour effectuer la recherche, pour en expliquer l'importance en rapport avec des données à caractères artistiques.

En fait, je me sens privilégiée d'avoir eu accès à un lieu qui me semblait assez idéal. Il était grand, beau, harmonieux dans l'équilibre des espaces habitables et semblait parfait pour un travail d'introspection collectif tel que j'ai proposé. Il s'agit d'un loft luxueux d'un ami artiste avec qui je partage parfois ma pratique de yoga. Il faut dire que cet espace a été conçu, selon les dires du propriétaire, comme un lieu de rencontre où la beauté, l'équilibre des formes et de l'espace ont été travaillés pour rendre le lieu accueillant, reposant et calmant. À côté de la salle de séjour se trouve un espace de pratique et c'est là qu'ont eu lieu les rencontres de dialogue. La qualité

de l'espace était importante puisqu'il allait esthétiquement influencer le caractère de certaines données que je comptais récolter. Ici, encore par le biais d'outils électroniques comme les appareils photo ou la caméra vidéo. Ces données artistiques auxquelles je donne une qualité « énergétique » devaient s'articuler autour de quatre dimensions qui semblaient, de prime abord, être des dimensions utiles pour envisager l'opération de transduction, soit: l'information première, la résonance interne, les potentiels énergétiques et les ordres de grandeur (Simondon, 1964, p. 17). Il s'avère encore difficile pour l'instant d'axer une analyse d'un phénomène à partir de ce que je concevais comme des dimensions opérationnalisables. Je crois néanmoins qu'il est possible de concevoir un cadre analytique à partir des dimensions mentionnées par Simondon, mais je réalise aussi que les fondements théoriques devraient être encore plus approfondis que ce que j'ai déjà fait. Projet qui là encore dépasse les exigences d'un mémoire.

Dans ce sens, j'ai diversifié les outils de collecte de données pour être à même de collecter et analyser des données de nature différente qui s'adaptent aux différents niveaux de l'individuation. Hormis les données verbales que je viens de citer, j'ai aussi exploré la possibilité de recueillir des données que j'ai nommées « énergétiques », principalement sous la forme de traces artistiques dans des périodes consacrées à cet effet. Concrètement, j'ai mis en place un espace de création visuel permettant de collecter ces données « artistiques ». En fait, je me suis basée sur l'ouvrage du phénoménologue Michel Henry *Voir l'invisible*, pour avancer qu'à l'instar du travail de Kandinsky, l'abstraction visuelle permet de rendre compte de la dimension invisible du *pathos* de la vie intérieure. Vie intérieure de l'individu, mais conséquemment, aussi vie intérieure d'un groupe d'individu. Et encore plus spécifiquement, j'ai travaillé avec l'intuition, plus ou moins clairement formulée, qu'un travail visuel tel que celui de Kandinsky permettrait de rendre compte des mouvements d'énergies qui façonnent le processus d'individuation de groupe. Ce qui

comme on va le voir plus loin, est une autre manière d'envisager la description phénoménologique d'un phénomène. (Henry, 1988)

Concrètement, j'aurais souhaité être en mesure de partager les traces «artistiques» de cette exploration sous la forme d'une œuvre vidéo en m'inspirant de ce que j'ai déjà produit, par exemple *Trois vidéogrammes* (Alice Mayeux, 2005, en ligne). J'ai donc essayé de convaincre des preneurs d'images professionnels de se joindre à cette exploration. Dans le même élan, j'ai cherché du matériel me permettant de rendre compte de l'expérience que nous allions vivre. L'idée était très bonne, mais le temps que j'avais pour la préparation était très insuffisant pour convaincre les personnes susceptibles de se joindre à un tel projet. Avoir en main le matériel nécessaire était aussi un défi qui a pu être relevé en partie, mais personne du groupe n'avait les compétences nécessaires pour documenter l'évènement comme je le souhaitais. Toutefois, autant le questionnement que la mise en action me donnent des pistes sur mes prochaines explorations artistiques en collectif. En ce qui me concerne, le principal défi reste de disposer des ressources financières et de temps suffisantes pour mettre en place un dispositif adéquat. Néanmoins, ici encore, ce n'est pas parce qu'il y a place à l'amélioration que le résultat n'est pas satisfaisant.

Ainsi, je viens de présenter l'importance de la dimension esthétique dans la collecte de données à caractère artistique. De la sorte, j'ai proposé que l'exploration artistique puisse éventuellement être propice pour rendre compte du processus d'individuation d'un système de la pensée d'un groupe. Je vais maintenant exposer la dernière catégorie de collecte de données que j'avais envisagée, les données personnelles.

3.2.1.3 Cadre pour les données personnelles

Cette dernière catégorie de données s'inspire de la posture phénoménologique qui vise à rendre compte *du vécu* de l'individu. C'est-à-dire [ce dont un sujet singulier fait l'épreuve à un instant donné et en lieu précis : ce à quoi il accède « en première personne »]. (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 17) Pour ma part, je m'intéresse

plus à trouver des outils qui me permettraient de rendre compte de *ce qui se vit*. J'avais donc planifié des périodes introspectives qui rendaient possible une exploration des expériences au niveau individuel. C'est ce que je vais développer maintenant.

En fait, j'ai proposé de commencer chaque journée avec une exploration du yoga méditatif que trois des participants pratiquons. J'ai aussi mis en place de grandes périodes sans planification autre que de faire une activité qui favorise l'introspection, comme, par exemple écriture dans un journal de bord, prendre une marche dehors, dormir, etc. Il s'est avéré que ces temps ont parfois été propices pour une réflexion qui a été reprise pendant les périodes de dialogue. Par ailleurs, j'avais demandé à chaque participant de partager un moment créatif de cinq minutes. Certains ont joué du piano, d'autres ont lu des poèmes ou des contes, d'autres ont commenté une citation, d'autres encore ont proposé un chant collectif. J'ai également mentionné que j'étais ouverte à recevoir à postériori, tout le matériel qui pouvait surgir une fois l'expérience finie. Dans ce sens, on m'a fait parvenir une référence d'une réflexion diffusée sur un blogue professionnel. Ainsi, tous les moyens que je viens de mentionner m'ont permis de recueillir des données personnelles, qui parfois étaient aussi à caractère artistique.

Toutefois, je savais que j'avais et que j'ai encore à ma disposition des données issues de mes différentes explorations de « journaux de bord ». Pour moi, ce dernier n'est pas juste un outil de collecte de données, il est aussi, en soi une pratique. C'est une exploration que j'ai commencée adolescente lorsque j'ai couché sur papier ce que je vivais et comment je le vivais. Ainsi, la pratique du journal de bord s'est matérialisée en une exploration qui est parfois artistique, ou qui est parfois simplement une forme de journal réflexif personnel, ou encore, d'autres fois, une possibilité de faire un « compte-rendu » sur un vécu individuel ou collectif. Par exemple, j'ai exploré plusieurs manières d'effectuer des « comptes-rendus artistiques » de voyage, tel que le vidéo « Paysages du silence », le premier d'une trilogie nommée « Trois

vidéogrammes » (Mayeux, en ligne), ou bien, de rendre compte de situations intimes par le biais de la peinture telle que, la première *Série papier* : « *Larmes* » (Mayeux, en ligne) qui explore la notion du deuil. Bref, toutes ces investigations que j'effectue depuis des années me sont utiles pour explorer des manières de collecter des données en rapport avec l'expérience *qui se vit*.

Par ailleurs, Colette Baribeau (2005) et Chantal Deschamps (1993) sont deux auteures de référence reconnues pour le travail avec le journal de bord. Dans le cas de la recherche que je fais actuellement, je trouve difficile de circonscrire cette pratique à un geste en particulier. Bien sûr, je peux témoigner que j'ai ouvert un journal spécifique, que j'écris à même mon ordinateur et que je l'ai nommé : « journal de lecture ». Entre autres parce que je l'ai commencé lors des principales lectures qui sous-tendent ce travail et que ce dernier m'a permis d'explorer l'acte de lecture d'une manière sensorielle, c'est-à-dire comme on va le voir plus loin, à partir d'une pratique phénoménologique. J'y ai consigné, des notes succinctes sur mes expériences dans différents groupes de pratique inspirés du dialogue de Bohm. Je l'investis aussi, chaque fois que je me sens bloquée ou que j'ai besoin de réfléchir à un thème donné. Dans ce sens, je considère que le journal de bord est un excellent outil pour explorer la dimension ontogénique d'un processus et qu'il peut prendre des formes variées, il peut être personnel, mais aussi collectif. En regard de mon terrain, je pense qu'il aurait pu être mieux exploité, mais ici encore, les ressources, principalement de temps, dont je disposais pour cette exploration n'ont pas été suffisantes pour mettre en place cet outil.

Pour résumer cette section du texte consacrée aux méthodes de collecte de données, j'ai décrit trois pistes d'outils qui m'ont permis de collecter des données de nature différentes. Soit des données verbales, des données à caractères artistiques. Et pour finir des données en première personne, de chaque participant d'abord et de celles de la chercheuse sous la forme de « journal de bord » envisagé de différentes manières, ensuite. L'élaboration des différentes caractéristiques de données est une première

étape méthodologique utile pour rendre compte de la dynamique structurelle de la prise de conscience (cf. 2.2.2.2) et envisager un principe d'individuation du système de la pensée globale comme entrée dans la dimension transsubjective (cf. 2.2.1 et 2.2.3). Comme on va le voir plus loin (cf. 3.2.2.3), cette étape de classification et d'organisation des données à même la planification du terrain détermine certaines caractéristiques « opérationnelles » des pratiques communicationnelles [visant la transformation comme la *Theory U* (Scharmer, 2009 ; cf. 2.2.3)]. Autrement dit, élaborer différentes caractéristiques de données conditionne une structuration de catégories à partir desquelles vont pouvoir s'organiser différentes perceptions de notre subjectivité. Et ce en rapport avec le monde que nous appréhendons en lien avec l'immédiateté de notre expérience. Ainsi, proposer des catégories lors de l'élaboration du terrain permet d'explorer l'individuation du système de la pensée à partir des concepts de la transduction de Simondon (cf. 2.2.1). Ceci étant dit, je vais maintenant expliquer comment j'entends effectuer l'analyse de ces données.

3.2.2 Méthode d'analyse de données

Comme je l'ai déjà précisé, je n'ai pas utilisé les deux méthodes que j'avais préconisées et j'ai plutôt décidé d'approfondir uniquement la méthode proposée par les auteurs de *À l'épreuve de l'expérience* (Depraz, Varela et Vermersch, 2011), ainsi que les travaux de Natalie Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011). Dans ce sens, j'ai laissé tomber l'approche Giorgi (Deschamps, 1993 ; Giorgi, 1997) parce qu'il me semblait que le phénomène que je tente d'étudier était encore trop flou pour m'engager dans une démarche qui est une recherche de significations. J'ai préféré privilégier la description à l'interprétation. Par ailleurs, je me suis aussi rendue compte que le fait que Depraz, Varela et Vermersch détaillent le geste *epochal* plus finement que ne le fait Moustakas (1994), me permettait d'accéder et de rendre compte de dimensions plus subtiles du phénomène que je tente d'étudier. En fait, la phénoménologie préconisée par Depraz, Varela et Vermersch me donnait l'avantage de pouvoir expérimenter le phénomène de l'émergence de la pensée intuitive entre

autres par la mise en pratique de la dynamique structurelle de la prise de conscience. Ainsi, avant de spécifier comment j'ai traité les données, je vais commencer par présenter les grandes lignes d'une « analyse » de phénoménologie pratique. Je vais aussi détailler l'écriture phénoménologique en tant que pratique phénoménologique, puis expliquer comment j'ai organisé mes données pour être en mesure d'exposer comment j'ai produit une analyse phénoménologique.

3.2.2.1 Méthodologie d'analyse en phénoménologie pratique

Tout d'abord, rappelons que tout comme la méthodologie proposée dans *À l'épreuve de l'expérience* (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 15), la logique transductive en est une de découverte, comme le dit Simondon, elle n'a pas une valeur de preuve (1964, p. 20). Toutefois, elle me semble adaptée pour explorer les contours d'une posture « transsubjective », qui laisserait croire qu'il est possible d'accéder à un autre système de pensée ayant le potentiel de résoudre les problèmes d'organisation humaine actuels. En ce sens, la logique transductive n'est pas déductive, parce qu'elle cherche à résoudre le problème d'un domaine donné à même la structure du domaine et non en utilisant une hypothèse d'un autre domaine que celui qui est étudié. Elle n'est pas inductive non plus, dans le sens où elle cherche à prendre en compte la totalité d'un phénomène et non une sélection à partir de ce qui est récurant dans un domaine. (Simondon, 1964, p. 21) De leur côté, Depraz, Varela et Vermersch proposent une praxis d'exploration de l'expérience subjective et situent aussi leur ouvrage dans une logique de la découverte, entre autres parce qu'ils ont expérimenté le phénomène dont ils entendent rendre compte. Tout comme eux, je tente de présenter une dynamique de réflexion à partir d'une question plutôt qu'une exposition close des résultats. (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 15)

De leur côté, Paillé et Mucchielli (2012), proposent une logique de l'analyse qualitative qui consiste à reconnaître et nommer les différences. Pour eux, l'analyse qualitative est une des formes particulières de cet acte de nommer, en ce qu'elle re-

présente des données textuelles en les transposant d'une manière qui fait sens. (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 35) Selon moi, la logique transductive ne cherche pas tant à établir une représentation à partir des similitudes ou des différences qui caractérisent la logique empirico-inductive, mais plutôt à rendre compte de la genèse du système de la pensée en même temps que la genèse de l'objet. (Simondon, 1964, p. 20) Dans ce sens, il ne s'agit pas uniquement de chercher des significations (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 35), mais de rendre compte aussi des processus menant à ces significations. De leur côté, Depraz, Varela et Vermersch considèrent une méthode qui permet de prendre conscience de l'acte de devenir conscient et envisage la description phénoménologique comme procédure (2011, p. 40) d'analyse qualitative en mode écriture. (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 152)

En fait, j'ai détaillé le premier geste nécessaire à un compte rendu d'un phénomène selon les modalités d'une phénoménologie pratique dans la section des concepts (cf. 2.2.2.2). En guise de rappel, j'ai expliqué que la prise de conscience de l'acte réflexif s'effectuait en deux temps, le premier temps se veut une réduction phénoménologique dite de *l'épochè*, qui se compose d'une phase de suspension, une autre de conversion de l'attention et une dernière de lâcher-prise ou d'accueil de l'expérience. (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 50) Dans l'ouvrage, *Plus sur Husserl*, Natalie Depraz nomme ce triple geste de *l'épochè*, la gestuelle de *l'épochè* transcendantale, entendue comme une procédure phénoménologique organique qui est organisatrice de la relation à l'objet (2009, p. 90 à 100). Par ailleurs, le deuxième temps de l'acte réflexif repose sur l'évidence intuitive qui s'avère être le remplissement de la signification par la perception directe. Ainsi, ce remplissement intuitif de l'expérience menant à la signification dépend d'un jeu, qui pourrait aussi selon Simondon être une tension, entre ce qui est vécu et ce qui est vu. (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 86) Par contre, toujours selon ces mêmes auteurs, ce passage d'un vide à une donation en chair et en os, connaît des degrés. L'expression donation en chair et en os est typique de la phénoménologie Husserlienne et signifie

un remplissement intuitif donateur de sens à la mesure de ce qui se donne à moi en chair et en os, c'est-à-dire une auto-donation de la réalité effective. (Depraz, 1999b, p. 19 et 20) Dans ce sens, la donation est un processus par lequel un objet ou un vécu advient à ma conscience, qui lui donne alors sens. La donation conjugue passivité et activité : l'objet *m'est donné en lui-même*. (Depraz, 1999b, p. 90) Ainsi, le remplissement intuitif est la synthèse par laquelle on gagne une intuition qui procède à partir d'une intention passive et tend à se réaliser dans le processus même qui permet de connaître un objet. En d'autres mots, l'expérience du vide de remplissement résulte d'un côté de la constitution de la tension occasionnée par le geste *epochal*, et d'un autre côté de la pulsion portée en direction du plein de la donation incarnée. C'est-à-dire que la structure du remplissement est en elle-même habitée par un manque qui lui est intrinsèque, c'est pour cela qu'elle est un vide de remplissement et non l'inverse. Plus particulièrement, la méthode d'analyse en écriture phénoménologique se base sur les modalités du remplissement intuitif après le geste *epochal*. (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 86 et 87)

Dans ce sens, l'intuition est à comprendre comme un acte graduel, jamais totalement achevé, comme une dynamique tendue vers une plénitude qui ne se donne totalement que de façon rare et fugace. Cela dit, la temporalité de l'acte intuitif s'avère complexe et les auteurs en dégagent trois aspects. Soit, d'abord une échelle de l'ordre de la seconde, voire de la minute. Puis, une échelle qui couvre l'organisation d'une activité, par exemple le terrain que j'ai proposé aux participants. Cette échelle temporelle relève à la fois du renouvellement d'une suspension à vide et d'un remplissement non abouti, mais aussi d'essais de multiples variations de toutes sortes. Ici, les variations sont les différents cadres de collectes de données qui permettent de faire varier la qualité des remplissements intuitifs. Ainsi, les variations *eidétiques* (de *eidos*, essence qui signifie aussi intuition, et variation) en phénoménologie sont une forme de réduction qui consiste à faire défiler les traits d'un objet et à en dégager l'essence en éliminant le contingent et en retenant le nécessaire (Depraz, 1999b,

p. 90). Et pour finir, les auteurs proposent aussi une échelle de temps qui inclue la durée d'un projet de recherche. (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 85 à 87) C'est-à-dire celle que j'ai principalement explorée dans l'acte de l'écriture phénoménologique appliqué à la rédaction du mémoire. À cette étape, il s'agit d'un remplissement expressif, une qualité d'évidence intuitive propre à l'expression verbalisante (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 110). Ainsi, l'écriture phénoménologique que je propose est une méthode qui permettrait de produire une description épousant le mouvement où se forme l'objet, le concept, l'acte, le vécu. C'est-à-dire une description qui permet de capter le moment où il est là, de façon immanente et vécue, sans avoir encore été donné dans une apparition phénoménale. (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 43)

Pour résumer, cette section du texte visait à présenter et appuyer une méthode d'analyse qui se base sur la phénoménologie pratique principalement développée par Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011). J'ai donc montré que j'allais expliciter le phénomène de l'émergence de la pensée intuitive par une méthode d'écriture phénoménologique qui vise fondamentalement à décrire ce qu'on étudie. Et ce, en précisant que le remplissement intuitif de l'expérience connaît des degrés. L'intuition étant un acte graduel, sa temporalité comporte trois aspects principaux. Soit, une échelle de l'ordre de la seconde, voire de la minute. Puis, une échelle d'une organisation d'une activité, par exemple le terrain que j'ai proposé aux participants. Et pour finir, une échelle de temps qui inclue la durée d'un projet de recherche. C'est-à-dire qu'il y a d'abord le geste *epochal*, puis éventuellement un remplissement graduel de l'évidence intuitive. Et possiblement un remplissement expressif qui, comme on va le voir maintenant, est une des caractéristiques principales de cette méthode d'analyse phénoménologique en mode écriture.

3.2.2.2 Analyse en écriture phénoménologique

Ce sous-chapitre est consacré à préciser les modalités de l'analyse en écriture phénoménologique. Comme le précise Paillé et Mucchielli, les méthodes qualitatives reposent sur des compétences génériques de l'esprit cherchant à faire du sens. (2012, p. 16). Ils dégagent trois stratégies qui permettent de créer du sens, l'écriture, le questionnement, l'annotation. Les auteurs se réfèrent plus spécifiquement d'une part, à l'analyse en mode écriture qui est typique de l'analyse phénoménologique et, d'autre part, à l'analyse par questionnement analytique, c'est-à-dire une méthode qui de questions en réponses, en nouvelles questions et réponses, permet de tirer au clair une problématique strictement à l'intérieur du format questions-réponses. Et, pour finir, l'analyse à l'aide des catégories conceptualisantes, stratégie qui consiste à tenter de saisir le sens du texte à analyser par des annotations inscrites dans le texte ou dans la marge de celui-ci sous la forme de mots, de formules ou de courtes phrases. (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 17)

De son côté, Natalie Depraz a produit plusieurs ouvrages (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011) qui permettent de comprendre que « la phénoménologie, avant d'être la lecture et l'interprétation d'un texte, est d'abord une épreuve expérientielle puis un compte rendu descriptif par un sujet singulier » (2006, p. 1). Dans ce sens, elle se distancie d'une phénoménologie qui repose uniquement sur l'herméneutique comme méthodologie pertinente et propose plutôt une phénoménologie expérientielle. (Depraz, 2009 p. 150) En fait, elle explore cette expérience phénoménologique, autant dans l'écriture comme l'indique le titre de son livre *Écrire en phénoménologie* (1999a) que dans la lecture (Depraz, 2009). Plus particulièrement, elle propose l'attention comme opérateur de la pratique phénoménologique (Depraz, 2009, p. 36 à 40), c'est-à-dire qu'elle considère l'attention comme une pratique incarnée de l'intentionnalité (Depraz, 2009, p. 43 à 50).

L'acte attentionnel se définit alors comme une activité par lequel je m'aperçois de ce qui m'entoure : marquer, remarquer, faire remarquer, co-remarquer, ne pas remarquer sont les différents gestes qui portent cette activité selon Depraz (2009, p.48). Ainsi, l'attention est un « modulateur » concret inhérent à chaque acte intentionnel (Depraz, 2009, p. 51 à 58). L'attentionnalité comme modulation ouvre la voie à une dynamique d'altération interne inhérente à chaque acte. Tandis que l'intentionnalité est un modèle formel de la structure de la conscience dont la directionnalité répond à un modèle d'appréhension dirigée de façon linéaire vers l'objet. L'attentionnalité en tant qu'orientation indéterminée ouvre en chaque acte un espace de modulation interne qui lui confère une densité et une fluctuation liées à ses variations et à sa changeabilité. (Depraz, 2009, p. 52) Ainsi, on peut en déduire que cette méthode d'analyse phénoménologique par l'écriture se base sur la possibilité de prendre conscience de l'acte réflexif nous permettant de faire sens avec le monde qui se présente à nous dans l'instant puis de poser un acte pour en rendre compte. C'est-à-dire partager cette expérience avec autrui. La première partie concernant l'acte de la prise de conscience ayant été développé dans la section concept et résumée ci-dessus (cf. 2.2.2.2), je vais m'en tenir à présenter la méthode d'analyse phénoménologique. Cette dernière suppose selon Depraz, de prendre en considération le langage comme composante intrinsèque de l'expérience. Ainsi, elle propose entre autres, la variation *eidétique* en tant que procédure pouvant articuler précisément langage et expérience, cela dit, pour moi, le terme *eidétique* nécessite que cet acte langagier soit effectué sous *épochè*. Par ailleurs, pour elle, le langage n'est pas uniquement un langage linguistique, mais toute forme d'expression. (Depraz, 2009, p. 59 à 90)

Dans le cadre de cette recherche, les variations *eidétiques* ont été prévues dès la conception du terrain qui allait me servir pour cueillir des données, puisque j'ai proposé au départ plusieurs types d'expression aux participants. Chacun supposant une qualité différente du processus de l'attention. Dans ce sens, j'avance que l'analyse phénoménologique peut être très vaste, puisqu'elle pourrait en théorie,

inclure tous les moments où le chercheur, les individus, où le groupe ont des prises de conscience. Ces dernières étant autant de variations de ce que je cherche à appréhender au travers de cette recherche soit, comment s'organisent les fonctionnalités des processus organisés par la communication en lien avec l'immédiateté de notre expérience humaine. Pour Depraz, la procédure *eidétique* qui permet de relier expérience et langage repose sur trois gestes de réduction phénoménologique : la variation, l'extraction et l'identification. Ces derniers nous permettant d'« être-intime de l'objet » qu'on étudie. On verra dans le chapitre suivant (cf. 4.1) que la procédure *eidétique* aura été utile pour trouver les traits caractéristiques du phénomène que j'étudie. (Depraz, 2009, p. 59 à 90 ; 2006, p. 108 à 110) Mais pour l'heure, je vais montrer dans la prochaine portion du texte comment j'ai organisé les données après la cueillette.

Finalement, je viens de spécifier que la méthodologie de phénoménologie pratique s'opère à partir d'un acte attentionnel plutôt qu'intentionnel. L'acte attentionnel agit comme un modulateur, que je dirais *eidétique*, dans le processus de mise en commun de cette expérience. Par ailleurs, le triple geste de la variation, extraction et identification fonde la procédure *eidétique* qui permet de faire le lien entre l'expérience et le langage. Toutefois, il est indiscutable que l'acte attentionnel *eidétique* nécessite à priori que le geste *epochal* soit déjà mis en action. Maintenant, que j'ai expliqué les grandes lignes de l'analyse phénoménologique, je vais détailler comment j'ai abordé le travail de traitement de données.

3-2-2-3 Organisation des données²

Dans le contexte de la recherche effectuée à partir d'une stratégie qualitative, l'analyse se présente comme une articulation concrète et pratique entre les données du terrain et leur mise en contexte. Ici, cette articulation est un acte au travers duquel

² Voir appendice A, inventaire des données.

s'opère une « lecture » des traces laissées soit par un acteur ou un observateur, comme le préconisent Paillé et Mucchielli (2012), ou selon moi par l'émergence du phénomène que j'étudie. Ainsi, cet acte de lecture de l'analyse est le résultat d'un ensemble de processus intellectuels qui aboutissent à attribuer du sens à un « phénomène ». Pour qu'il y ait lecture, il faut un contexte de lecture, comme une mise en contexte d'où le sens peut émerger. (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 75) Dans ce sens, les auteurs proposent trois moments du processus d'analyse, d'abord un moment de retranscription, puis de transposition et pour finir de reconstitution. (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 78 à 80)

Ainsi, une fois le terrain terminé, j'ai commencé par retranscrire les données. La totalité de ce qui a été cueilli l'a été sous forme de données électroniques. J'ai d'abord tout transféré sur mon ordinateur ainsi que sur un disque dur auxiliaire pour que les données soient facilement accessibles. Tout en faisant cette étape, j'ai aussi pris quelques notes sur mon journal de bord, j'ai entre autres abordé quelques questionnements généraux en regard de ce que nous avons vécu. Puis, j'ai fait plusieurs versions de retranscription pour finalement imprimer la troisième version à laquelle j'ai ajouté toutes les photos qui ont été prises. Soit les miennes, issues de deux appareils photo et aussi celles qu'une des participantes m'a données. En fait, pour pouvoir me retrouver dans la transcription, j'ai divisé celles-ci selon les catégories qui s'imposaient par la chronologie de l'évènement. J'ai ainsi défini dix-sept catégories, que j'ai identifiées selon le type du moment, entre autres pour différencier les périodes d'introspection, de celles de dialogue et celles consacrées au travail créatif. J'ai aussi noté la nature de l'enregistrement, audio ou vidéo, les *times codes* et la durée. Plus tard, j'ai classé les photos en ordre chronologique, en retraçant la prise des photos avec la vidéo. (Les photos n'ont été prises que lors du travail créatif ou pendant les pauses). Bien sûr comme le dit Paillé et Mucchielli, on ne peut jamais tout noter d'une scène observée et, en ce sens, le travail de retranscription est

une partie prenante du processus qui mène à l'analyse d'un corpus de données (2012, p. 79).

Une fois cette étape terminée, j'ai entamé l'étape de la transposition-réarrangement. C'est-à-dire que j'ai fait un tableau que j'ai appelé « compilation des données »³. Je l'ai divisé en six colonnes soit: premièrement, le « numéro » de la donnée, deuxièmement, la « référence » que j'ai codée en fonction de la période dans laquelle s'insère la donnée et le *time code* qui détermine le début et la fin du moment sélectionné. Puis, troisièmement, le « type » de donnée soit à quel type d'exploration réfère cette donnée. Par exemple, est-ce pendant le repas, la période de dialogue ou l'exploration créative? Quatrièmement, j'ai émis un « énoncé » sur chaque section, pour moi il s'agissait de mettre un mot, une phrase, une classification en fonction de ce que je ressentais lorsque je visionnais ou j'écoutais le passage. Ensuite, cinquièmement, j'ai mis une colonne « note » pour ce qui me semblait important et qui ne pouvait pas être un énoncé. La sixième et dernière colonne : « phases » visait à noter des indices sur les changements de phases du processus de la fin de semaine dans sa globalité. En fait, au départ, je me sentais dépourvue devant tout le matériel brut, et je me suis inspirée de ce que je connaissais pour amorcer l'analyse. Comme je travaille en cinéma, j'ai décidé de faire un découpage de l'histoire que nous avons vécue, de la même manière que l'on découpe un scénario. Le découpage, lorsqu'on prépare et tourne un film, est un document de référence où tous les détails de la scène à tourner sont répertoriés. Par exemple, le lieu, les acteurs, la figuration, la nature de l'action, le temps de la journée, etc. Dans mon cas, j'ai fait l'inverse, j'ai tenté de découper une histoire finie pour être en mesure de repérer facilement les moments que je souhaitais travailler. Mais aussi, pour déterminer ce que j'appelle des « espaces-temps dramatiques », dans le sens d'une typologie de l'espace et du temps

³ Un extrait de ce document a été retravaillé pour étudier ce qui s'est passé durant le dialogue du dimanche matin. Voir appendice B.

qui caractérisent une action « dramatique » potentiellement constructive dans la chronologie du processus du groupe.

Ceci fait, j'ai fait une deuxième version de ce document. C'est-à-dire que j'ai extrait des données plus spécifiques qui pouvaient être reliées à la qualité du vocabulaire. En fait, j'ai établi un groupe de quatre catégories où j'ai tenté d'extraire un vocabulaire ayant pu me donner des indices quant au mouvement « énergétique » de la construction du groupe. Ainsi, je me suis inspirée de Michel Henry et de son travail sur Kandinsky pour proposer que le vocabulaire employé ait pu indiquer des informations implicites sur les phases de la construction du groupe, et ce en dehors du contenu qui était discuté. (Henry, 1988) C'est une idée que je n'ai pas poursuivie parce que trop ambitieuse dans le cadre d'un projet de mémoire qui l'est déjà beaucoup. Cela dit, mis à part, ces quatre catégories d'extraction de données à même les transcriptions, j'ai aussi sélectionné toutes les questions qui ont été posées pendant les temps de parole, les dialogues et les repas. Ultérieurement, ces questions ont été utilisées pour construire un des textes qui est présenté dans la section analyse (cf. 4.1.2.2).

Autrement, je me suis aussi attardée à trois moments spécifiques, où j'ai fait faire des transcriptions plus détaillées en vue de les analyser avec la méthode Giorgi (Deschamps, 1993 ; Giorgi, 1997). C'est-à-dire comme je l'avais proposé lors du projet de mémoire, j'avais l'intention d'analyser les moments où chacun relate son expérience du processus créateur en fonction de leurs spécificités respectives. J'ai aussi abandonné cette idée parce que j'avais l'impression que ce qui a été partagé était souvent plus de l'ordre, comme le dit Depraz : « de ce que le sujet croit de son expérience plutôt que ce qui s'opère dans l'acte réfléchissant » (Depraz, Varela, Vermersch, 2011, p. 137). Ici encore, je pense que c'est en partie dû au fait qu'il est nécessaire de revoir le cadre opérationnel de la recherche. Autrement, j'ai également choisi deux autres moments, d'une part, un espace-temps où un participant explique pourquoi il envisage que la construction d'une histoire collective est un moyen de

transcender la séparation. (Sujet qui est en partie développé dans le chapitre analyse, cf. 4.1.2.2) Et, d'autre part, le dernier moment de la rencontre, ou nous avons exploré une histoire commune que le groupe a décidé de considérer, à la fois, comme une étape de rétroaction sur l'œuvre que nous avons produite et aussi comme rétroaction de l'expérience en général. Ces deux options ont aussi été mises de côté, parce qu'il me semblait plus intéressant de préciser le cadre opérationnel d'une phénoménologie expérientielle.

Pour récapituler, je viens de montrer les différentes façons dont j'ai fait la première étape « pour créer du sens » en rapport avec l'expérience que nous avons vécue. J'ai fait plusieurs tentatives d'analyse, mais aucune ne semblait satisfaisante, entre autres parce que j'avais l'impression qu'elles ne me permettaient pas ni de saisir, ni de rendre compte de l'essence du processus d'individuation de la pensée du groupe. J'ai alors décidé d'approfondir le concept d'écriture phénoménologique proposé par Depraz, pour effectuer mes analyses proprement dites.

3.2.2.4 Reconstitution des données

Comme nous le verrons plus loin, le quatrième chapitre que je propose est entre autres constitué de plusieurs textes en guise d'« analyse » du phénomène des processus organisés par la communication, en lien avec l'immédiateté de notre expérience humaine en mode écriture selon trois points de vue personnels. Mais pour l'heure, je vais détailler la méthode qui permet de reconstituer les données en mode d'écriture phénoménologique.

Ainsi, l'écriture phénoménologique s'opère par la description du phénomène qu'on étudie. Selon Depraz, la description permet « de se livrer à l'observation de l'immanent de l'expérience du sujet » (2006, p. 10). Pour elle, l'expérience phénoménologique peut autant se vivre à la lecture d'un texte qu'à l'étape d'analyse (2009). L'analyse ici permettrait de faire un pont entre la lecture des données issues d'un terrain et l'écriture dans le but de produire un texte pour un lecteur. Dans ce

sens, je constate que les domaines de mes expertises personnelles et professionnelles que j'ai cités dans la problématique (cf. 1.2) ont en commun d'être une exploration plus ou moins consciente du geste *epochal*. Ce dernier, on l'a vu se déploie selon trois phases, la suspension, la redirection et un laisser venir (Depraz, Varela, Vermersch, 2011, p. 50 ; cf. 2.2.2.2). Ainsi, la totalité du travail de recherche que je fais actuellement propose différentes explorations de ce geste *epochal*. Entre autres, de l'étape de la lecture de textes à celle de l'écriture, étape que j'explore maintenant. En fait, je considère que l'acte d'écrire que j'effectue actuellement, parce qu'il est fait sous *epochè* est en soi une étape de l'analyse.

Concrètement parlant « me mettre sous *epochè* » implique que je prenne en compte la totalité de mon expérience au moment où je la vis. C'est-à-dire, que je sois attentive aux sensations de mon corps, aux images qui pourraient surgir pendant que je réfléchis, ainsi qu'aux mouvements entre différentes qualités de perception. Par exemple, je peux passer de la perception d'une émotion à la réalisation d'un concept intellectuel. J'ai aussi constaté que parfois, je changeais l'intentionnalité de la perception, d'une perception globale du corps, je me suis focalisée sur une perception de détails du corps. Ainsi, prendre en compte l'immédiateté de mon expérience me permet d'aborder le processus de création de sens dans des dimensions plus subtiles qu'à l'ordinaire. En d'autres mots, je constate que l'écriture que je fais pour la rédaction du mémoire me permet de prendre conscience de *ce que je vis* dans l'instant, de le partager verbalement, et aussi de laisser émerger des perspectives conceptuelles qui arrivent subitement. J'ai pu entre autres prendre conscience qu'en réécrivant le cadre conceptuel la compréhension que j'en avais avait radicalement changé, je dirais abruptement et intensément d'une part, et aussi suffisamment pour rediriger la perspective théorique.

Cela dit, en théorie la phénoménologie de Husserl vise à mettre à jour des « essences ». Selon Depraz, l'*eidétique* définit la théorie des essences, non pas abstraites et séparées du sensible, mais données elles-mêmes de façon intuitive depuis

une intuition sensible. (2009, p. 90) Ainsi la variation, au même titre que l'*epochè*, sont des réductions *eidétiques* qui permettent d'explicitier un phénomène par une description. L'explicitation diffère de l'explication parce que la première permet une intégration des différentes couches du vécu de l'expérience. Dans le même ordre d'idée, la description permet d'intégrer les dimensions aperceptives de l'acte réfléchissant et propose une étude qui situe le vécu *au-delà* du soubassement physiologique ou comportemental. Pour rappel, je définis l'aperception comme une prise de conscience de la dimension pré-individuelle, cette dernière permettant une actualisation des potentiels (Depraz, Varela, Vermersch, 2006, p. 124 ; cf. 2.2.2.2). Au fil du temps, de nombreuses façons de faire des descriptions phénoménologiques ont été envisagées. Depraz y consacre d'ailleurs la seconde partie de son livre *Comprendre la phénoménologie : une pratique concrète* (2006) et aussi plusieurs sections dans *Plus sur Husserl* (2009).

Plus spécifiquement dans ce dernier livre, elle propose quatre axes thématiques pour identifier des méthodes pratiques comme différentes voies procédurales d'accès à l'expérience. Dans cet ouvrage, elle y propose quatre sections qui présentent d'abord 1) la méthode d'extraction de l'essence (Depraz, 2009, p. 59 à 90), 2) la méthode de suspension des préconceptions ou *epochè* transcendantale (Depraz, 2009, p. 91), 3) la méthode d'ouverture et de visée focalisatrice de l'objet ou l'intentionnalité (Depraz, 2009, p. 91), et 4) la méthode d'identification sémantique et ontologique de ce dernier ou constitution (Depraz, 2009, p. 92). Depraz (2009, p. 35), j'ajoute à cela, deux autres méthodes pratiques que nous avons vues, l'attention (cf. 3.2.2) et l'intuition (cf. 3.2.2.1 et cf. 2.2.2.2). Elle précise que ces deux pratiques sont plutôt des repères internes que des procédures articulées. Hormis ces deux pratiques, elle propose deux triples gestes comme procédures phénoménologiques proprement dites. Premièrement la procédure *eidétique* comme tissage entre l'expérience et le langage. Tel un triple geste de variation, constitué des variations, de l'extraction et de l'identification idéatrice, qui permettrait l'articulation organique du langage et de l'expérience.

(Depraz, 2009, p. 59 à 90) Deuxièmement, la procédure phénoménologique comme organicité organisante de la relation à l'objet, entendue comme un mode de donation relationnelle du sujet à la réalité. Procédure qui s'opérationnalise à partir d'un triple geste de suspension, de visée et de donation, soit le geste de l'*epochè* transcendantale que j'ai déjà expliqué (cf. 2.2.2.2). (Depraz, 2009, p. 90 à 92) Ces deux propositions procédurales sont deux propositions de méthodologiques de phénoménologie pratique pertinentes pour envisager le travail avec les données.

Ainsi, concrètement parlant, pour effectuer l'analyse de mon terrain en mode écriture, j'ai exploré les trois catégories temporelles du remplissement intuitif que j'ai cité plus haut. Soit de l'ordre de la seconde, le temps de l'organisation d'une activité et aussi le temps du maintien d'un projet de recherche. (Depraz, Varela, Vermersch, 2006, p. 85 à 86 ; cf. 3.2.2.1) Puis, je me suis aussi inspirée d'une des perspectives de l'épistémologie pragmatique de la phénoménologie pratique de Natalie Depraz, pour mettre en pratique trois modes de discursivité phénoménologique que j'ai utilisés pour écrire les textes du chapitre analyse. Cette épistémologie est une réflexion sur plusieurs modes de lecture et d'écriture phénoménologique, dont une proposition pour opérationnaliser plusieurs formes discursives en première personne. Ici, une exploration qui vise une mise en forme de la présence de l'écrivain-phénoménologue à son lecteur (2009, p. 101 à 127). Par ailleurs, en parallèle à l'organisation des données, j'ai produit beaucoup de textes dans mon journal de bord où j'ai questionné mon terrain en rapport avec l'expérience immédiate que je vivais. Puis, lorsque je me suis attelée à écrire l'« analyse » proprement dite, je suis restée proche de la question préliminaire que j'avais posée, et j'ai tenté de rendre compte des trois points de vue subjectifs, première, deuxième et troisième personne (cf. 1.5). Dans ce sens, j'ai catégorisé le texte d'analyse en trois points de vue. Le premier étant mon propre témoignage en tant que facilitatrice du groupe. Le deuxième est un « faire voir » selon la définition Husserlienne de l'intuition proposée par Depraz, un « faire voir »

qui est aussi une ostentation d'un moment fort du groupe. Le dernier texte étant une expression plus poétique sur la genèse de l'œuvre. (2009, p. 111 à 121)

Plus spécifiquement, selon les trois modes discursifs présentés par Depraz (2009, p. 111 à 121), le témoignage est un langage expérientiel en première personne que Husserl aurait continuellement mis en application lorsqu'il écrivait un texte pour un lecteur potentiel. En fait, elle voit ce langage expérientiel comme une façon d'alerter sur les difficultés qu'il rencontrait et ainsi, rendre possible le partage de ses doutes et aussi de ses découvertes. Dans le même ordre d'idée, j'ai trouvé pertinent de questionner mes choix et propositions en rapport au cadre opérationnel que j'ai proposé pour mon étude. Ainsi, le témoignage en première personne est le premier mode discursif que j'ai exploré pour produire une analyse en mode écriture. Ensuite, l'ostentation est le deuxième mode de description phénoménologique. Ici, il s'agit d'un mode discursif qui suppose une continuité entre le langage expressif et une expérience corporelle en vue de décrire des actes de conscience, entre autres, l'acte attentionnel. En fait, j'ai choisi de montrer une intuition expérientielle qui semblait avoir le potentiel de devenir collective. Dans ce sens, la monstration s'oppose à la démonstration puisque celle-ci repose spécifiquement sur une intuition expérientielle. En particulier, j'ai choisi une période de dialogue où j'avais l'intuition que le groupe était sur le bord d'expérimenter une intuition commune, mais n'a pas réussi à passer au travers du processus qui aurait permis une expression incarnée et collective de cette intuition. Intuition qui pour moi était fortement en lien avec l'émotion de peur qui était discutée à ce moment-là. Le troisième mode discursif se veut être une pratique langagière « interexpressive » de l'affect, il s'agit de l'expression. Comme on va le voir plus loin, j'ai détaillé les modalités de cette expression en rapport avec le travail esthétique de Kandinsky, relaté en phénoménologie par Michel Henry (1988). Ici, il s'agissait de produire une description des actes de conscience qui s'articulent par le moyen de la dynamique noético-noématique, que je pourrais nommer plus simplement selon Michel Henry comme étant un moyen de voir (et de

rendre compte) de l'invisible (1988, p. 24). Noèse et noème sont des termes issus du grec *neosis*, qui signifie « connaissance ». (Depraz, 1999b, p. 92) Ces mots, sont corollaires l'un de l'autre et représentent respectivement la part du vécu conscient et la part de l'objet comme unité de sens. Ils désignent le processus de connaissance de l'objet dont ils forment les pôles articulés. (Depraz, 2009, p. 151) Dans ce sens, j'ai utilisé ce mode discursif pour rendre compte des dimensions « énergétiques » du processus de la connaissance de l'objet au moment où elle avait lieu. L'objet étant ici, la construction de la dynamique de groupe, plus spécifiquement un « esprit communautaire » (cf. 1.2.2). (Depraz, 2009, p. 111 à 121)

Par ailleurs, j'ai aussi fait précéder chaque texte, d'un récit que j'ai écrit spécifiquement en explorant la logique transductive de Simondon, telle que définie plus haut, comme un processus réflexif qui consiste à suivre l'être dans sa genèse, à accomplir la genèse de la pensée en même temps que s'accomplit la genèse de l'objet (Simondon, 1964, p. 21). Ici, l'objet étant le mémoire et la genèse de la pensée étant l'acte réflexif qui me permet de produire une écriture phénoménologique. La seconde partie du chapitre analyse est constituée de deux textes poétiques qui ont été lus l'un à la fin du second cercle, le samedi après-midi et l'autre à la toute fin de la rencontre. Plus précisément, une participante a créé une transcription poétique en temps réel à partir de ce qui se disait au moment où chaque participant a fait un retour sur son expérience. Pour moi, ce texte est une variante du mode discursif expressif dans le sens d'un langage « interexpressif » d'un affect personnel sur un événement qui se vit collectivement. Ce geste est significatif comme compte rendu expressif d'une personne à partir d'un vécu collectif. Et dans ce sens, il est une description aboutie de l'émergence d'une pensée commune. Le prochain pas aurait été que l'on réussisse à trouver une description verbale qui soit commune au groupe. J'ai aussi ajouté à ces deux poèmes, quelques images montrant des détails de l'œuvre que nous avons réalisée lors de l'expérimentation. Pour sa part, l'œuvre est aussi une variante du mode discursif expressif dans le sens d'un langage « interexpressif », mais dans ce

contexte, je la considère comme l'expression d'un affect collectif. (Depraz, 2009, p. 114 à 116)

Pour résumer, cette partie du chapitre a été consacrée au traitement des données. J'ai d'abord mentionné trois cadres me permettant de collecter des données ayant différentes caractéristiques, soit des données personnelles, artistiques et électroniques. (cf. 3.2.1) Ensuite, j'ai précisé les modalités d'une analyse phénoménologique en mode écriture (cf. 3.2.2). Plus précisément, j'ai d'abord montré les deux triples gestes de réduction nécessaires à une écriture phénoménologique, d'une part, la procédure phénoménologique comme organicité organisatrice de la relation à l'objet, soit la gestuelle de l'*epochè* transcendantale. Et, d'autre part, la procédure *eidétique* comme tissage entre le langage et l'expérience. Puis, j'ai présenté trois modes discursifs, comme proposition d'une épistémologie pragmatique de la phénoménologie pratique que j'ai explorée pour constituer les récits qui m'ont permis de créer du sens en regard de mon objet de recherche.

3.3 Synthèse du cadre opérationnel

En introduction, nous avons vu que ce chapitre servait à spécifier la stratégie de recherche que je comptais employer pour être à même d'explorer les dimensions organisatrices de la pensée, autant individuellement que collectivement. Plus spécifiquement, il s'agissait de considérer un cadre méthodologique permettant de rendre compte d'une pensée « transductive », pour explorer une posture « transsubjective » (cf. 1.8). Ainsi, ce chapitre m'a permis de présenter la stratégie de recherche qualitative que j'ai choisie, c'est-à-dire principalement la phénoménologie pratique de Natalie Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011). Ensuite, j'ai expliqué comment je traite les données en lien avec cette méthodologie.

Premièrement, j'ai justifié l'exploration d'une stratégie de recherche qualitative comme démarche méthodologique pour tenter de rendre compte des dimensions organisantes de la communication (cf. 3.1). En fait, j'ai commencé par expliquer la

démarche qualitative pour la mettre en lien avec les méthodes que j'avais prévu lors du projet de mémoire (cf. 3.1.1). J'ai ensuite spécifié que la phénoménologie pratique proposée par Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011 ; cf. 3.1.1) pouvait être intéressante pour rendre compte d'un phénomène à partir d'une logique transductive. Entre autres, parce qu'elle est la seule à ma connaissance qui permette de rendre compte du processus de la pensée en tant qu'ontogenèse simultanée de la pensée et l'objet qui est étudié. Dans un second temps, j'ai détaillé la mise en place du terrain de recherche (cf. 3.1.2). Pour ce faire je me suis basée sur les trois points de vue subjectifs que j'ai proposés lors du projet de mémoire pour concevoir trois espaces d'exploration. Et finalement, j'ai décrit le type d'échantillonnage que j'ai choisi et exposé les critères qui sont à la base de mes choix (cf. 3.1.3).

Deuxièmement, j'ai expliqué et justifié comment je m'y suis prise pour créer du sens à partir du terrain que nous avons exploré (cf. 3.2). D'une part, je détaille trois cadres de collecte qui m'ont permis d'amasser des données différentes natures, soit les données verbales, « artistiques » et en première personne (cf. 3.2.1). Ainsi, je spécifie le cadre qui m'a permis de collecter des données verbales. Ici, j'explique que j'ai utilisé l'enregistrement électronique pour effectuer l'analyse à posteriori (cf. 3.2.1.1). Par ailleurs, j'ai aussi collecté des données à caractère artistique. Dans ce sens, je précise que je me suis inspirée du travail de Michel Henry pour tenter de rendre compte des dimensions invisibles du phénomène (cf. 3.2.1.2). De plus, je montre que les données personnelles en première personne, singulier ou pluriel ont été une source importante de l'exploration. Entre autres, parce qu'elles ont permis à chaque participant d'amener une touche personnelle à l'expérience. Comme on l'a vu, l'élaboration des différentes caractéristiques de données est une première étape méthodologique utile pour rendre compte de la dynamique structurelle de la prise de conscience (cf. 2.2.2.2). Et ainsi envisager un principe d'individuation du système de la pensée globale comme entrée dans la dimension transsubjective (cf. 2.2.1 et 2.2.3).

Dans cette section je précise aussi l'importance et la pertinence du journal de bord (cf. 3.2.1.3).

D'autre part, je détaille comment j'ai fait sens des données que j'ai récoltées. D'abord, je commence par poser les fondements d'une méthode d'analyse en phénoménologie pratique vue comme une méthode qui repose sur la nécessité de l'acte de prise de conscience dans ces deux dimensions, de l'*epochè* et de l'évidence intuitive. (cf. 3.2.2.1) Puis, j'aborde plus spécifiquement l'analyse phénoménologique, entre autres en définissant l'acte attentionnel en rapport avec l'acte intentionnel et ensuite, je précise ce que sont les variations *eidétiques*. (cf. 3.2.2.2) Concrètement, j'explore quatre méthodes de phénoménologie pratique. Soit premièrement, l'attention comme modulateur de l'intentionnalité. Puis deuxièmement, le geste *epochal* comme procédure phénoménologique en tant qu'organicité organisatrice de la relation à l'objet. C'est-à-dire le triple geste de la suspension, de redirection et de lâcher-prise ou d'accueil. Troisièmement, la procédure *eidétique* comme tissage de l'expérience et du langage. Autrement dit, le triple geste de variation, d'extraction et d'identification de l'essence. Et quatrièmement, l'évidence intuitive comme intrication entre la parole et le vécu (Depraz, 2009, p. 35 à 100 ; cf. 3.2.2.4). Puis, je relate de quelle manière j'ai organisé mes données. D'abord en décrivant les catégories selon lesquelles j'ai cartographié mon terrain. Ensuite, en extrayant le vocabulaire pouvant me donner des indices sur le mouvement subtil du groupe. Ainsi, j'ai classé les données en rapport avec le vocabulaire selon quatre catégories. La quatrième catégorie inventorie toutes les questions qui ont été posées. (cf. 3.2.2.3) Et pour finir, je mentionne comment j'ai reconstitué les données afin de produire différentes descriptions phénoménologiques à partir de trois modes discursifs distincts. Ces derniers sont issus d'une proposition d'épistémologie pragmatique de la phénoménologie pratique et sont utilisés comme plusieurs mises en jeu des rôles du lecteur et de l'écrivain phénoménologue. Ainsi, le

témoignage, l'ostentation et l'expression sont des propositions pour opérationnaliser plusieurs formes discursives en première personne (cf. 3.2.2.4).

3.3.1 Caractéristiques du cadre opérationnel

En regard de mon objectif principal qui vise à tenter de mieux comprendre et explorer les possibilités de rendre compte comment la communication organise et structure le monde que nous appréhendons en lien avec l'immédiateté de notre expérience, je réponds ici à mon deuxième sous-objectif : celui d'explorer l'organisation de la pensée par la communication à partir du cadre opérationnel. Par conséquent, l'exploration de la phénoménologie pratique de Natalie Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011) m'aura permis d'explorer un cadre méthodologie qui autorise l'opérationnalisation d'une pensée « transductive » selon la logique de Simondon.

- D'abord en spécifiant que l'élaboration de différentes caractéristiques de données propose une structuration de catégories à même la planification du terrain. Celle-ci permet de proposer différents cadres d'organisation de la pensée où pourront s'expérimenter différentes perceptions de la subjectivité.

- Puis, en précisant que le remplissement intuitif de l'expérience connaît trois degrés principaux de temporalité. Soit, l'échelle de l'ordre de la seconde, voire de la minute, qui est caractérisée par la mise en jeu du geste *epochal*. Ensuite l'échelle d'une organisation d'une activité, par exemple le terrain que j'ai proposé aux participants, caractérisée par un remplissement graduel de l'évidence intuitive. Et pour finir, une échelle de temps qui inclut la durée d'un projet de recherche, caractérisée par un remplissement expressif. Ces trois échelles temporelles représentent le fondement de la méthode d'analyse phénoménologique en mode écriture qui sous-tend cette recherche.

- Et en dernier lieu, en explorant plusieurs pistes de méthodologie de phénoménologie concrètes permettant de rendre compte d'une opérationnalisation de la logique

transductive explicitée au travers du cadre théorique : soit l'opérateur attentionnel, la procédure *eidétique*, le geste *epochal* et l'évidence intuitive qui ont permis de produire une analyse phénoménologique en mode écriture selon les propositions d'analyse phénoménologique pratique de Natalie Depraz (2009).

Alors, je propose qu'une posture de recherche « transsubjective » puisse effectivement s'opérationnaliser à partir de la proposition de phénoménologie pratique de Natalie Depraz. Entre autres, parce que la dynamique structurelle de prise de conscience (*epochè* et évidence intuitive ; cf. 2.2.2.2) permet une opérationnalisation de l'individuation progressive du système de la pensée capable d'actualiser des potentiels tout en créant une relation individu-milieu (cf. 2.3). Plus spécifiquement, la phénoménologie pratique de Natalie Depraz rend possible l'acte de prise de conscience de cette individuation, selon différents degrés. Ces degrés étant principalement déterminés par la temporalité et la spatialité, mais aussi selon deux procédures phénoménologiques, le geste *epochal* et l'*eidétique*. Ainsi, le cadre méthodologique permet de mettre en jeu les structures opérationnelles de la recherche afin de prendre conscience des fonctionnalités de l'organisation de l'esprit.

Finalement dans ce chapitre, j'ai développé un cadre méthodologique permettant d'opérationnaliser une logique transductive pour tenter d'explorer une mise en application d'une posture « transsubjective ». Dans le prochain chapitre, nous allons découvrir les textes reconstitués en écriture phénoménologique et les images de l'œuvre créées collectivement, en tant que résultats possibles d'une analyse phénoménologique en mode écriture. Et ainsi tenter de définir quelques caractéristiques essentielles de l'entrée dans une dimension « transsubjective ». Pour finir, je précise que les modalités de validation de la méthodologie seront abordées en même temps que les modalités de validation de la recherche. Et ce, dans le cinquième chapitre intitulé discussion.

CHAPITRE IV

CADRE EXPÉRIENTIEL

Ce chapitre tente de délimiter ce que j'ai nommé le cadre expérientiel de la recherche, il est une élaboration de comptes-rendus phénoménologiques. Ces derniers balisent le domaine de l'expérience par le biais combiné de la procédure *eidétique* : en tant que tissage entre expérience et langage et de l'*epochè* : en tant que procédure organisatrice de la relation à l'objet. Plus spécifiquement, les résultats proposés sont une mise en pratique à la fois du triple geste de variation, d'extraction et d'identification de l'essence d'un phénomène, et du triple geste *epochal*, la suspension, redirection et donation (ou laisser venir). Ici, le phénomène étudié étant *l'émergence de la pensée intuitive individuelle et collective par le geste créateur*. Ainsi, le chapitre consacré à la présentation des résultats prend la forme de textes produits à partir de la méthodologie de phénoménologie pratique de Natalie Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011). Ces écrits se veulent être des descriptions plutôt que des interprétations du phénomène que je tente de mieux comprendre. En fait, elles agissent comme traces de l'expérience vécue individuellement et collectivement lors de l'expérimentation communicationnelle que j'ai proposée en guise de terrain. Spécifiquement, cette section du mémoire est divisée en trois parties. Premièrement, trois écrits sous *epochè* explorent trois modes discursifs différents. Chaque texte étant précédé d'une mise en contexte par une écriture phénoménologique qui rend compte de l'expérience de l'acte de rédaction au moment où il se vit. Le premier mode discursif exploré étant le témoignage, puis, l'ostentation et pour finir l'expression. La deuxième partie du chapitre est constituée de deux poèmes écrits en temps réel par une participante. S'insère au travers de ces poèmes, des détails de l'exploration visuelle co-crée par tous les participants de l'expérimentation. Ces deux résultats sont des comptes rendus collectifs de l'expérience du groupe. La troisième partie est la synthèse de ce que j'ai nommé le cadre expérientiel.

4.1 TROIS MODES DISCURSIFS

Cette première section du chapitre explore trois modes discursifs selon la proposition de Natalie Depraz (2009) détaillée au point 3.2.2.4. Concrètement parlant, ces textes sont une proposition d'analyse phénoménologique des processus organisés par la communication, en lien avec l'immédiateté de notre expérience humaine. C'est-à-dire que la description propre à l'analyse phénoménologique est envisagée à partir d'une proposition d'épistémologie pragmatique de la phénoménologie pratique. Plus spécifiquement, expérimentée comme plusieurs mises en jeu des rôles du lecteur et de l'écrivain phénoménologue sous trois modes discursifs distincts. Soit premièrement, le témoignage de mon expérience personnelle en tant que facilitatrice du groupe. Deuxièmement, l'ostentation comme un « laisser voir », ou autrement dit, une « monstration » autour d'une intuition expérientielle collective. Ici, j'ai mis en question une section du dialogue où j'avais l'intuition que le groupe avait atteint un seuil qui lui aurait permis d'expérimenter une intuition commune, sans toutefois être capable de franchir ce seuil. Et troisièmement, l'expression de l'œuvre. Selon Depraz, l'expression étant une pratique langagière « interexpressive » de l'affect. En d'autres mots, ce mode discursif est envisagé comme un mode d'incarnation d'expressions corporelles, émotionnelles et interpersonnelles. (Depraz, 2009, p. 102 à 131)

4.1.1 Témoignage en première personne

Ainsi, le témoignage en première personne que je propose est une mise en question de mes choix et propositions, en rapport au cadre opérationnel que j'ai envisagé pour mon étude. Il s'agit entre autres de questionner mes interventions et d'en observer à posteriori les effets. Interventions que j'ai nommées « cadrages » et qui tentaient de proposer des points de repère concrets en rapport avec le processus de création du groupe que nous étions en train d'explorer. Didier Anzieu et les cinq phases du travail créateur (1981), ainsi que Scott Peck et les quatre étapes de la formation de la communauté (1993) sont les processus auxquels je me réfère habituellement pour

faciliter un groupe. (Ces deux processus sont détaillés au point 1.2.2). Par ailleurs, ce témoignage est précédé de ce que j'ai nommé un commentaire en écriture phénoménologique qui permet de suivre la genèse de la pensée du chercheur en même temps que se produit la genèse du texte.

4.1.1.1 Écriture phénoménologique autour d'un témoignage⁴

Bien que ce premier texte ne se réfère pas à un mode discursif spécifique, il répond aux critères de la production de texte phénoménologique. Tout comme je l'ai expliqué au point 3.2.2.2, ce texte vise à extraire du sens du phénomène que nous avons vécu lors de l'expérimentation. D'abord en utilisant une stratégie d'analyse par l'écriture phénoménologique, ainsi que par questionnement analytique comme le proposent Paillé et Mucchielli. (2012, p. 183 à 207 et p. 207 à 231 ; cf. 3.2.2.2) Ce texte s'intitule : *À la recherche de l'intuition qui peut donner corps à l'œuvre qui se fait dans l'instant.*

J'ai devant moi un beau chaos. C'est du moins le ressenti que j'ai devant les données à analyser. Il y a des sensations, quelque part dans le corps que j'habite actuellement. Quelque chose tire vers le bas et qui, on pourrait le dire, est le contraire d'une inspiration. J'ai organisé mes données, ce qui veut dire, d'une certaine manière que je les ai incorporées, elles logent dans ce corps qui me permet de sentir la vie. Durant la fin de semaine, le groupe a aussi mentionné le corps que nous avons créé ensemble (D-110) et la question qui en fait état fait encore sens maintenant : « *Comment est-ce que le corps que nous avons créé ensemble peut redonner un peu de lui-même?* » (D-110). En d'autres mots et pour ce qui me concerne, de quelle manière puis-je rendre compte phénoménologiquement de cette recherche ? Il s'agit maintenant de donner un corps à ce mémoire, par l'acte d'écriture.

⁴ Les trois textes en écriture phénoménologique sont marqués d'une barre verticale à gauche.

D'une certaine manière, il s'agit de rassembler des morceaux épars et leur insuffler une nouvelle vie, une cohérence à partir d'un nouveau regard. Celui qui ouvre, donne à voir ce qui *est* actuellement et qui ne s'est pas encore donné jusqu'à maintenant. Après avoir disséqué les traces de la fin de semaine, le défi est de laisser émerger une forme qui soit compréhensible et assimilable pour le lecteur. Dans le fond, j'avais une attente que peut-être, durant le parcours qui m'a menée jusqu'à l'étape de l'analyse de mes données, je sois récipiendaire d'une intuition globale, offrant des qualités de beauté, d'harmonie, de cohérence, d'élégance avec en prime une unification au tout (Bohm, 2010a, p. 42, ma traduction). Comme le dit Bohm lui-même, j'aurais aimé ouvrir suffisamment mon esprit pour apprendre quelque chose de totalement nouveau (2010a, p. 6, ma traduction). Ou bien, autrement dit, j'aurais aimé un renversement non pathologique de mon fonctionnement psychique pour développer des potentialités de mon moi-préconscient. C'est-à-dire que je m'attendais à ce que ma psyché ne fonctionne plus uniquement en faisant des liens associatifs, mais laisse émerger un nouveau schème directeur (Anzieu, 1981, p. 108).

Je me rabats donc sur Natalie Depraz, Francisco Varela et Pierre Vermersch pour dire que l'intuition se comprend aussi comme un acte graduel et jamais totalement achevé. Elle est plutôt comme une dynamique tendue vers une plénitude qui ne se donne totalement sur un mode saturé, que de façon rare et fugace. (Depraz, Varela, Vermersch, 2011, p. 87 ; cf. 2.2.2.2). D'un autre côté, Simondon précise bien que la transduction n'est pas seulement une démarche de l'esprit, mais elle est aussi « intuition » que je nommerais incarnée, puisqu'elle est ce par quoi une structure apparaît dans un domaine de problématique comme apportant la résolution des problèmes posés (Simondon, 1964, p. 21 ; cf. 2.2.1.1). Ce qui veut dire que pour l'instant, même si je ne vois pas la globalité de ce que je fais, je continue de me référer intuitivement à l'hypothèse de Simondon qui veut qu'une information soit un ordre en état de disparition, c'est-à-dire une tension entre-deux réels disparates qui devient signification (Simondon, 1964, p. 15 ; cf. 2.2.1.2).

Cette définition est importante parce que, suite à l'expérimentation sur le terrain, j'envisage que c'est l'acte de prise de conscience ainsi que l'expression des tensions dans le groupe qui permettent de créer ce système « esprit communautaire ». (Mes références pour le processus menant à l'esprit communautaire sont à la fois le livre de Scott Peck (1993), *La route de*

l'espoir et sa mise en pratique au travers des activités du Mouvement vers l'esprit communautaire (en ligne) à Montréal ; cf. 1.2.2) Ce que Simondon pour sa part nomme « collectif » (2007, p. 173 à 247) et qui pourrait probablement s'opérationnaliser comme une transduction. À priori, cet « esprit communautaire » (Peck, 1993 ; cf. 1.2.2) ne se manifeste pas toujours de façon évidente et de même, l'opération de transduction ne se complète pas systématiquement. Il semble que la difficulté majeure soit d'être en mesure simultanément, de prendre conscience, de nommer et de vivre le malaise qui émerge lorsqu'on entre dans les dimensions transindividuelles.

Par contre, l'analyse en première personne soit ici, mon propre témoignage en tant que facilitatrice, m'aiguillonne quant aux possibilités d'opérationnaliser la transduction. Même si les résultats ne sont pas toujours très visibles, j'estime que le témoignage qui suit montre des pistes concrètes pour passer au travers du processus menant à la création d'un « esprit communautaire » (Peck, 1993 ; cf. 1.2.2). Et, ce faisant, opérationnaliser des ancrages conceptuels, méthodologiques pour mieux comprendre comment un groupe expérimente l'émergence d'une pensée individuelle et collective par le geste créateur. Autrement dit, comment les ancrages conceptuels, méthodologiques et expérientiels d'une communication organisante peuvent donner corps au monde dont nous faisons l'expérience individuellement et collectivement.

4.1.1.2 Cadrages servant à donner corps au groupe

Dans le contexte que j'explore, les cadrages représentent les moments où des intentions sont proposées au groupe pour tenter de lui donner des points de repère. Dans ce qui suit, je regarde quelles actions j'ai posées pour baliser la formation de l'esprit communautaire. Bien sûr, en tant que facilitatrice j'ai été amenée à nommer la plupart des cadrages mais au fur et à mesure de l'exploration, les participants ont aussi recadré le groupe. Dans l'élaboration de mon témoignage, je tente de mettre en comparaison trois processus afin d'être en mesure d'en dégager des points de repère qui permettent de baliser l'exploration du phénomène que j'étudie. Soit premièrement, le processus de la construction d'un groupe (Peck, 1993 ; cf. 1.2.2). Deuxièmement, le processus menant à la création d'une œuvre artistique (Anzieu,

1981 ; cf. 1.2.2). Troisièmement, le processus menant à la création du mémoire par l'acte d'écriture. Ici, c'est aussi un acte créateur qui s'élabore dans une procédure *eidétique*, c'est-à-dire me permettant de rédiger mon mémoire en reliant expérience et langage (Depraz, 2009 ; cf. 3.2.2.4). Ce texte se divise en trois sections qui explorent trois points de repère que je considère communs à tous les processus que je viens de mentionner. Soit, prendre conscience du principe organisateur, puis nommer les choses qui doivent être nommées et enfin, explorer un territoire inconnu.

Prendre conscience du principe organisateur

(Cette partie de l'analyse s'élabore à partir de la donnée D-19, qui appartient à la période du samedi matin, 8- Période de cercle : un)

Le premier cadrage verbal que j'ai proposé au groupe visait à faire prendre conscience aux membres du groupe que les choix que nous effectuons individuellement sont constructeurs de la dynamique du groupe. L'enjeu à ce moment-là, concernait la gestion du temps comme un bien collectif. En tant que facilitatrice, j'avais pris conscience que je sentais des tensions et j'avais aussi l'impression que l'énergie s'éparpillait.

a) En regard du processus de la construction du groupe

J'ai donc choisi de faire un cadrage au groupe (D-19) à partir du fait que, dans le contexte que nous explorons, ce n'est pas le facilitateur qui organise le groupe, mais bien les actions de chaque individu formant le groupe. Bref, j'ai spécifié que l'organisation est un fait qui appartient au groupe et dépend des actions de chacun. Le terme exact était un principe organisateur, que je définis en fonction de la troisième phase du travail créateur d'Anzieu. C'est-à-dire comme une dynamique psychique, individuelle ou collective qui institue un code pour donner corps à une œuvre ou à un collectif. (Anzieu, 1981, p. 116 à 125)

Du point de vue du groupe, P.5 a posé la question : « *Qu'est-ce qu'on met au centre ?* » (D-20, 06.34) « *Je suis curieux de savoir ce que chacun de nous met dans son centre* » (D-20, 07.55), et ce, en résonnance à la discussion que nous avons eue la veille, sur une citation de Marguerite Yourcenar nommée par P.3 : « *Là où je suis, je suis au centre du monde* » (D-15). À postériori, je peux constater que j'en ai conclu que le groupe pouvait éventuellement s'organiser autour d'un centre et j'ai plus ou moins directement déposé cette interrogation dans le cercle.

b) En regard du processus menant à la création

Au premier jet de cette analyse, et par rapport à l'acte d'écriture qui me permet de donner corps à la rédaction du mémoire, je suis encore à la recherche de ce principe organisateur. Et j'explore actuellement une posture « transductive » qui se caractérise par le fait que l'action prend corps dans un entre-deux de deux systèmes cognitifs (cf. 2.2.2.1). En fait, je constate que le groupe a peu développé cette notion de centre, pourtant elle semble importante pour comprendre la théorie de l'individuation de Simondon. En effet, comme on l'a vu au chapitre concept au point 2.2.1.1, c'est lorsque l'individu peut se déphaser par rapport à lui-même que s'opère la résolution des tensions premières, ce qui permet l'entrée dans les dimensions transductives. « Il y a transduction lorsqu'il y a activité partant d'un centre de l'être, structural et fonctionnel, et s'étendant en diverses directions à partir de ce centre, comme si de multiples dimensions de l'être apparaissaient autour de ce centre » (Simondon, 1964, p. 18 ; cf. 2.2.1.2).

Ainsi, j'envisage que le principe organisateur proposé par Didier Anzieu par rapport au travail créateur soit considéré comme une dynamique psychique d'un individu ou d'un groupe et qu'il s'organise autour d'un centre (1981, p. 116 à 125). Toutefois, il semble que l'un et l'autre doivent se déphaser autour d'un centre (qui leur est peut-être commun ou non) pour actualiser des potentiels restés en suspend dans les

individuations précédentes. (Simondon, 1964, p. 20 ; cf. 2.2.1.1). Actualiser des potentiels est l'objectif du deuxième cadrage.

Nommer les choses qui doivent être nommées (*en particulier les inconforts*)

(Cette partie de l'analyse s'élabore à partir de la donnée D-48, qui appartient à la période du samedi après-midi, 11- Période de cercle : deux)

Le deuxième cadrage que j'ai offert proposait la mise en pratique de l'*époque* dans le but de nommer ce qui se ressent. J'y voyais un moyen de créer un espace où il est permis de nommer les tensions. Mon intention était d'explorer la limite entre être poli et avoir la possibilité de communiquer ce que l'on ressent vraiment pour avoir une chance de rencontrer l'autre dans un échange authentique.

a) En regard du processus de la construction du groupe

Du point de vue du groupe, je constate que je me suis servie du *cinq minutes créatif*⁵ effectué par P.5 pour cadrer l'exploration. P.5 a lu une citation de Confucius et a suivi sa proposition d'une suggestion : *Est-ce nécessaire ? Est-ce honnête ? Is it kind ?* (D-47). Il s'est aussi demandé si courtoisie et *kindness* pouvaient être des synonymes. Selon moi, son intervention a permis à P.4 et P.3 d'exprimer des inconforts que le processus du groupe leur faisait vivre. Je considère que prendre conscience, nommer ces désagréments ont permis d'atteindre un seuil de l'évolution du groupe lors de la période qui a suivie. Soit la période consacrée à l'exploration créative numéro trois, le samedi après-midi.

⁵ Le *cinq minutes créatif* désigne une proposition que j'avais faite à chacun des participants. Il s'agissait de préparer une intervention créative de son choix à partager au groupe. Certains ont amené des poèmes, d'autres ont chanté ou joué de la musique, et d'autres encore ont mentionné des citations.

b) En regard du processus menant à la création

Du point de vue de la rédaction du mémoire, je me rends compte que je me réfère souvent aux phases du processus créateur d'Anzieu. Principalement la phase trois : instituer un code et lui faire prendre corps. Elle suit l'étape deux : l'émergence d'un représentant psychique et propose d'utiliser ce représentant psychique comme noyau générateur d'une pensée. Cela dit, je ne suis pas certaine de pouvoir rendre compte de l'émergence du noyau générateur d'une pensée ou d'une œuvre originale (Anzieu, 1981, p. 116 ; cf. 1.2.2). Mais j'avoue que c'est devenu presque une seconde nature pour moi, d'explorer la création à partir de ce qui m'habite dans l'instant. En d'autres mots, de prendre conscience d'un représentant psychique inconscient et de l'utiliser comme matériel de création.

Explorer ce territoire inconnu (*et mal évaluer le continent qu'on découvre*)

(Cette partie de l'analyse s'élabore à partir de la donnée D-78, qui appartient à la période du dimanche matin, 15- Période de cercle : trois)

Bien que je pense encore que le troisième cadrage sous la forme de la question : « *qu'est-ce que je peux laisser aller ?* » est pertinent, je m'interroge sur l'efficacité de mon intervention. En particulier sur la proposition de raconter des vécus, principalement sous forme d'histoires (cette section est développée dans la seconde partie de l'analyse au point 4.1.2.2).

a) En regard du processus de la construction du groupe

Du point de vue du groupe, P.3 a tout de suite mentionné son inconfort par rapport aux histoires. « *Mais comment on peut faire pour ne pas entrer dans les autoroutes ?* (de la cognition), *si je parle de mon vécu, je rentre dans mon autoroute. Je vais transmettre une information de mon vécu, mais ça n'amène pas...* (l'émergence est le mot que P.3 a utilisé juste avant) ».

b) En regard du processus menant à la création

Du point de vue de l'acte créateur, dont celui de rédiger un mémoire, je me demande concrètement comment utiliser ce qui émerge pour instituer un code qui donnera un corps à l'œuvre, au groupe ou même au processus de la pensée ? Pour l'instant je ne peux que me référer aux auteurs que j'ai étudiés pour anticiper quelques pistes de réponse. Depraz, Varela et Vermersch proposent la pratique de l'*epochè*, comme une méthodologie de la prise de conscience (2011 ; cf. 2.2.2.2). De son côté, Simondon avance que la résolution de la tension par l'individuation (ici du groupe) permet la création d'une signification nouvelle (Simondon, 1964, p. 15 ; cf. 2.2.1.2). Scharmer, quant à lui, suggère de se mettre en état de présence pour, entre autres, prendre conscience de notre point aveugle (2009, p. 6 à 8, ma traduction; cf. 1.5) et finalement, pour Bohm, il s'agit de prendre conscience du système de la pensée (1992; cf. 2.2.3.1). On voit que plusieurs perspectives sont envisageables, ce qui permettrait de donner corps aux dimensions organisatrices de la pensée par la communication. En fait, elles ne semblent pas s'exclure les unes des autres, disons qu'elles peuvent être différentes façons de regarder le même objet.

En guise de conclusion, cette première exploration du mode discursif visait à explorer mon témoignage en première personne. Bien que je n'y relate pas spécifiquement des données perceptives, comme celles que je décris au début de l'écriture phénoménologique de cette section (cf. 4.1.1.1), je considère que ce texte répond aux critères de phénoménologie pratique de Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011) à partir du moment où mon attention est toujours redirigée de l'extérieur vers l'intérieur pour laisser venir ce qui doit. Cette disposition attentionnelle effectuée à partir du geste *epochal*, en lien avec l'acte de l'écriture m'a permis d'apercevoir ce que j'ai vécu et de l'exprimer en mots. Percevoir ce que je ne pouvais voir jusqu'à alors. (cf. 2.2.2.2) Ainsi, ce témoignage en tant que compte-rendu en première personne, m'a permis de partager un événement à partir de mon expérience subjective, situé dans l'ordre de la justesse intérieure (Depraz, 2006, p. 139).

Cela dit, j'ai extrait trois idées principales de cet acte d'écrire en regardant les cadrages que j'ai proposés au groupe. Premièrement, qu'il me semble important d'insister sur le fait que l'organisation du groupe dépend des actions de chacun. Comme résultat de ce cadrage, j'envisage que l'engagement des participants devienne plus concret. Deuxièmement, cadrer le groupe en donnant la possibilité de nommer les choses qui doivent être nommées, en particulier les inconforts, permettrait de franchir un seuil dans le processus menant à l'« esprit communautaire ». Entre autres parce que je conçois ce cadrage comme une entrée dans les dimensions de l'affect. Et troisièmement, je suggère que si on veut laisser aller quelque chose, il faut pouvoir voir ce qu'on laisse aller. Dans ce sens, est-il possible de « faire voir » une intuition individuelle ou collective? C'est le point que je vais maintenant développer.

4.1.2 UN « LAISSER VOIR » D'UNE SECTION DU DIALOGUE

Le deuxième mode de description phénoménologique que je me propose d'explorer est l'ostentation. C'est un mode discursif qui suppose une continuité entre le langage expressif et une expérience corporelle en vue d'en décrire des actes de conscience. Ici, j'ai choisi d'explorer la « monstration » d'une intuition expérientielle qui semblait avoir le potentiel de devenir collective. Et ce, en faisant une description de type phénoménologique qui privilégie le mode discursif de l'ostentation. Selon Depraz, la monstration s'oppose à la démonstration puisque celle-ci repose spécifiquement sur une intuition expérientielle. (2009, p. 116 à 118 ; cf. 3.2.2.4) Ici, celle que le groupe aurait pu vivre.

4.1.2.1 Écriture phénoménologique autour d'un « laisser voir »

Il arrive parfois d'avoir l'impression de se trouver devant un mur et que nous sachions bien que ce que nous pensions maîtriser ne nous sera d'aucune utilité (Scharmer, 2009, p. 115, ma traduction). Nous pouvons éprouver cette sensation individuellement ou collectivement, mais les résultats seront toujours les mêmes, il nous sera impossible de résoudre ce problème avec le même niveau de conscience que celui qui l'a créé (Scharmer, 2009, p. 168, ma traduction).

Alors, je constate que cette place de non-savoir, bien qu'elle soit très inconfortable, est peut-être le début d'une exploration vers quelque chose que je ne connais pas, un inconnu, un non créé.

Pour faire face à cet aléa de la vie, Scharmer recommande de laisser tomber nos anciens outils et de rediriger notre attention sur ce qui se déroule en nous et autour de nous. Il laisse entendre que nous avons le choix d'éliminer ou d'ignorer cette sensation inconfortable ou bien de s'arrêter et d'agir à partir de ce qui émerge. (Scharmer, 2009, p. 115, ma traduction) Cette partie de l'analyse me pose problème, intuitivement je sais, mais j'ai de la difficulté à montrer cette intuition. Pour l'instant, le geste *épochal* ne m'a pas encore été d'une grande utilité (cf. 2.2.2.2). Entre autres parce que je me vois faire exactement ce qui semble ne pas avoir fonctionné durant la portion du terrain que j'analyse. Je parle de ce qui me dérange, mais je n'agis pas encore à partir de ce qui me dérange.

Toujours selon Scharmer, la voix de la peur est le troisième ennemi que rencontre le facilitateur des groupes qui traverse des processus créateurs. Cette voix selon lui, restreint la capacité de volonté, mais dépassée, elle permet une ouverture vers l'inconnu. Au moment où j'écris ces lignes, je constate que cette émotion « peur » qui a été nommée dans le groupe et que j'essaie d'analyser n'est probablement que le miroir de ma propre limite. Je croyais que cette peur était la réverbération de l'émotion du groupe dans son ensemble ou de certains individus particuliers, mais elle reflète aussi sûrement mon propre état d'esprit. (Scharmer, 2009, p. 43, ma traduction)

Et si tout dépendait de la posture épistémologique qu'on utilise, différentes options seraient alors possibles. Premièrement, tenter de voir le processus d'individuation d'un groupe comme un système linéaire et simple. Deuxièmement, voir le processus d'individuation d'un groupe comme un système dynamique non linéaire ou, troisièmement, voir le processus d'individuation d'un groupe comme un système autotranscendant. (Scharmer, 2009, p. 107, ma traduction) Puisque mes sous objectifs questionnent et mettent en jeu la logique transductive et, conséquemment, l'opérationnalité de la transduction, je constate que faciliter des groupes dans ces dimensions nécessiterait d'être au clair avec soi-même. Pas nécessairement de savoir où on se situe, mais être à même de travailler avec ses propres limites. Plus spécifiquement, il s'agit d'être assez sensible pour reconnaître que la limite du

groupe sera, la plupart du temps le reflet de la limite du facilitateur. Et ces limites seraient entre autres notre capacité à percevoir le processus d'individuation d'un groupe selon différentes représentations des systèmes qui régissent ce processus. Pour ma part, j'ai la sensation que ce jour-là, j'ai atteint un point que je n'ai pas su dépasser. En d'autres mots, je n'ai pas réussi à prendre conscience de mon angle mort (traduction de *blind spot*), je n'ai pas réussi à prendre conscience du système qui régissait mes actions (Scharmer, 2009, p. 6, ma traduction). Bien sûr, je peux constater que j'avais dépassé plusieurs seuils par rapport à mes explorations antérieures, mais quand même, je pense avoir atteint une limite. Cela dit, ces expériences sur les groupes étant nouvelles pour tout le monde, je ne me sens pas diminuée par cette prise de conscience.

Et malgré tout, en tenant compte des expertises que j'ai citées dans la problématique (cf. 1.2), je continue de penser que ce passage pour atteindre l'« esprit communautaire » (Peck, 1993) est à la fois primordial et difficile à franchir. Autant dans les processus de dialogue que dans les processus visant à créer une œuvre originale ou même ceux qui mettent en question les automatismes de la vie quotidienne, comme ceux explorés par la pratique des arts traditionnels. À l'heure actuelle, j'entrevois quelques pistes pouvant faciliter la traversée de ces seuils vers un « esprit communautaire », seuils qui délimitent entre autre une pensée individuelle et une pensée collective. Par exemple, comme je l'ai cité plus haut, tenter de donner des points de repère en rapport avec le déroulement du processus qui émerge au fur et à mesure (cf. 4.1.1.2). Ou encore comme on va le voir maintenant, donner une attention particulière à l'émotion.

4.1.2.2 Analyse en terrain inconnu

(Voir le tableau intitulé *Dimanche matin* en appendice B et *Récapitulatif dimanche matin*, en appendice C pour une cartographie de la période visée).

Cette section du texte présente deux descriptions phénoménologiques à partir du mode discursif de l'ostentation. Je tente d'une part de « montrer » si les histoires, les contes sont utiles ou non pour la construction du groupe. Et d'autre part, de « faire

voir » que tous les membres du groupe (moi y compris), cherchaient à proposer une pratique de l'écoute sans la mettre à l'épreuve de l'expérience.

Se croire aux Indes et être en Amériques

Pour Peck, l'étape du vide, la quatrième dans le processus du développement de l'« esprit communautaire » (cf. 1.2.2) est sacrificielle et fait le pont entre le chaos et la communauté. Elle nécessite une phase permettant de faire tomber les barrières qui représentent un obstacle à une communication authentique (Peck, 1993, p. 113 ; cf. 4.1.1.1). Et c'est principalement pour cette raison que j'ai cadré cette section de l'expérimentation autour de la question : D-78 : « *Qu'est-ce que je lâche, qu'est-ce que j'ai besoin de lâcher ?* ». Je me souviens aussi que ma posture intérieure en tant que facilitatrice s'était déplacée par rapport à la veille. Étant donné que selon mes critères perceptifs qui se basent sur le fait que je sentais et observais que le groupe était détendu, plus à l'écoute, j'en ai conclu, sans me sentir obligée de le montrer, que le groupe avait atteint l'« esprit communautaire » pendant l'exploration créative du jour précédent, le samedi après-midi. C'est pourquoi je me suis aventurée à relâcher la façon dont je me positionnais dans le rôle de facilitatrice que j'avais joué jusque-là. Ce faisant, je souhaitais donner plus d'autonomie au groupe et être en mesure d'observer de quelle façon le groupe pouvait s'organiser par le biais des pratiques communicationnelles que nous pratiquions.

Spécifiquement, j'ai dit : D-78 : « *Qu'est-ce qui doit émerger ? Je ne le sais pas, il y a des gens qui m'ont dit, je ne sais pas où en s'en va. Quelque part, je ne le sais pas non plus. Pas complètement, c'est sûr, je peux avoir une idée, je peux espérer, je peux faire comme Christophe Colomb et me dire, ok, je m'en vais en Inde, c'est en Inde que je m'en vais et j'arrive ici et je suis en Amériques... Donc, on est des explorateurs, en un certain sens, je le ressens vraiment comme ça. Explorateur d'un terrain inconnu qui est aussi pour moi, tout le rapport au cognitif, au mental* ».

Ensuite, j'ai suggéré que nous pourrions travailler à partir des histoires, des contes: *« Il y a tout l'aspect intérieur et aussi la vie collective et aussi la vie collective intérieure. On est à un point où les normes de communication ont changé et je considère qu'on est un groupe, ce qu'on n'était pas au début qu'on a commencé. Où est-ce qu'on veut aller, qu'est-ce qu'on va faire, c'est ouvert... Explorer des choses pour voir qu'est-ce qui sort. Ce qui a rapport avec l'intuition, le ressenti, l'énergie, prendre conscience, exprimer, nommer sont des pistes à suivre. P.4 a mentionné les histoires, comme ça a été fait dans le groupe quand P.3 a parlé des feuilles d'or. Ça peut aussi être intéressant de parler de nos expériences que l'on a vécues. »*

À cela P.3 répond : D-78 (P.3 : 07.56) : *« Mais comment on peut faire pour ne pas entrer dans les autoroutes ? (de la pensée). Parce que, si je parle de mon vécu, je rentre dans mon autoroute. J'ai... je suis dans un état... euh ?... Je, enfin, je vais transmettre une information de mon vécu, mais ça n'amène pas forcément une... (émergence est le mot qu'il a utilisé précédemment) peut-être que je me trompe »*. Et je constate que, bien que le temps soit passé, et que j'y ai beaucoup réfléchi, je n'ai toujours pas de réponse. J'ai bien l'impression que l'intuition est plus puissante lorsqu'elle ne se réfère pas à un mot ou une image (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 80), mais en même temps, comme l'a dit P.5 plus tard pendant la période (16, D-repas trois, dimanche midi) : *« Les histoires sont une manière d'écouter et de parler, on réussit à combiner les histoires de chacun pour créer une histoire commune... Donc chaque être humain, dans son histoire personnelle a vécu des expériences, et ces expériences-là ont donné lieu à des apprentissages, à des blocages, à des blessures, à des limites. À un tas de choses, mais la source de toutes ces choses là, c'est l'expérience, ce qu'on fait ici. Dans le concret, du latin = concretus, croître avec. Si on partage des apprentissages et si on partage des blessures, et des blocages, on arrive toujours à un sens commun. »*

Je pourrais avancer que tout dépend du paradigme dans lequel on se situe. La référence aux contes ou aux images trouve certainement une place dans un paradigme

d'intersubjectivité, qui se base sur un système autopoïétique, dynamique et non linéaire, mais je ne sais pas si ce n'est pas un frein pour travailler avec un système autotranscendant qui se constitue à partir des sources de l'émergence (en référence au tableau de Scharmer sur les postures épistémologiques, 2009, p.107, ma traduction). Depraz, Varela et Vermersch mentionnent que pour Husserl, les actes intuitifs se donnent de deux façons, premièrement la perception et puis le souvenir et l'imagination, Husserl soutient que le premier est le plus élémentaire des deux (2011, p. 80). Pour ma part, j'expérimente qu'une intuition est beaucoup plus forte lorsqu'elle se donne sous une forme perceptible, comme un ressenti corporel, plutôt que juste comme une image. Et j'envisage que si nous souhaitons entrer, en tant que groupe, dans la dimension transindividuelle, les histoires vécues sont un moyen assez limité. Ici, encore, j'assume que ce cadrage en rapport avec les histoires n'était pas des plus pertinent pour atteindre l'esprit communautaire dans l'exploration du dialogue, mais cela n'a pas empêché la richesse de l'expérience.

Chercher une pratique de l'écoute

À priori tout le monde semblait d'accord pour dire que le groupe devait s'écouter, par contre je ne considère pas que nous ayons pu écouter suffisamment l'émotion « peur » pour qu'elle nous permette d'entrer dans la dimension transindividuelle.

Une fois le cadrage fini, nous avons partagé un long silence (12 min) qui a été rompu avec : D-81 de P.3 « *De quoi avons nous peur ?* ». Durant cette section du terrain nous avons abordé deux sujets, la peur : savoir ce que nous allions faire avec et la métaphore de la calèche : à savoir si nous avançons ou pas, qui avait les rênes, est-ce que quelqu'un détenait les rênes, qui dirigeait le groupe. D-82 de P.4 : « *Moi je pense que c'est un peu... un peu étrange. Je réagis un peu à ta question P.3. Et le fait de sentir. Tout à coup, j'ai eu l'impression, qu'on, je me disais qu'il y avait une calèche, en pensant que quelqu'un avait les rênes, mais quand finalement non, donc on est immobile, pis Ok! J'attendais que la calèche se mette en mouvement, mais non. Et, je*

pense que c'est peut-être un peu ça que (inaudible, mais pointe P.3). Et évidemment on fait quoi ? (rire).

Suit une intervention de P.7 (D-83 : 00.26.19 Vidéo) : « *Je trouve intéressant qu'on ait opté pour un moment de silence parce que la question de savoir où on a envie d'aller, on a largement débattu intellectuellement hier et on a fait du sur place. Mais je ne suis pas sûre que ce soit le modus operandi le plus apte à nous faire avancer... le plus rapidement possible. En même temps que je dis ça, je ne sais pas si c'est nécessaire. Je constate juste que ce n'est peut-être pas juste le moyen le plus efficace...* »

J'ai personnellement réagi à cette intervention-là et du coup je n'ai pas vraiment vu la pertinence de ce qui a suivi (toujours P.7 D-83) : « *Et de rendre l'exercice qu'on est appelé à faire cette fin de semaine... il me semble justement, le cœur, c'est de... se permettre de devenir conscient de ce qui veut émerger. Et hum... vu qu'on est pas mal novice en la matière, ... en tout cas sur le plan collectif... c'est une exploration intéressante... Je serais très curieuse de la regarder avec attention... l'explorer* ».

Plus tard P.7 (D-95) : « *En fait, je pour moi, ce qui est en train de se produire en ce moment c'est... justement, il y a différentes personnes, au fil, enfin, au gré de leurs personnalités respectives qui essayent de suggérer un leadership. Et il y a un peu, un... une tension qui est en train de se faire sentir, sur l'acceptation ou la non-acceptation de ce leadership, en fait... Moi, je ne vois pas ça du tout comme dualiste, mais... (rire)* ». En effectuant l'analyse, j'ai questionné cette tension et j'en suis venue à la conclusion qu'effectivement chacun tentait de diriger le groupe selon son rapport au monde. D'une part, certains souhaitaient que notre échange se fasse au niveau des idées, d'autres souhaitaient se mettre dans l'action alors qu'au final, ça c'est concrétisé au travers d'une expérimentation du thème de la famille. Thème qui déclenche souvent des émotions fortes dans les groupes et permet de partager une position de vulnérabilité. Au premier jet de ce texte, j'envisageais que ni le contenu,

ni l'émotion, ni l'action ne pouvaient vraiment être des postures satisfaisantes pour entrer dans la dimension transductive individuelle ou collective.

Actuellement, après la redéfinition de mes objectifs de recherche, je me réfère à la courbe en U de Scharmer et propose que pour qu'un groupe puisse agir à partir d'un organe de perception commun, il doit franchir plusieurs seuils d'acte perceptif (Scharmer, 2009 ; cf. 2.2.3.2). C'est-à-dire passer d'une perception individuelle et se diriger vers des perceptions collectives. Pour ma part, je comprends le modèle de la *Theory U* (Scharmer, 2009), comme étant une représentation de plusieurs seuils que je dirais psychiques, qui modélise aussi les trois mouvements de la dynamique de la prise de conscience. Soit, comme on l'a vu, la suspension, la redirection et le laisser-aller (Scharmer, 2009, p. 34 à p. 37, ma traduction). Pour Scharmer ces seuils peuvent être franchis par l'utilisation de trois instruments, ou capacités, soit un mental ouvert, un cœur ouvert et une intentionnalité ouverte. (2009, p. 40 à p. 43, ma traduction) En rapport, à ce que je viens de décrire ci-dessus, j'envisage que les membres du groupe n'avaient pas tous la même conception de ce qu'ils devaient laisser aller. Pour certains c'étaient les idées, d'autres les émotions et pour d'autres les actions. De mon côté, je considère maintenant que pour que l'action soit une *énaction*, c'est-à-dire une action en lien avec les sources profondes de notre être, il est nécessaire de franchir plusieurs degrés de fonctionnement cognitif. Ces derniers pouvant être entendus comme des espaces psychiques qui incluent tout en les dépassant : premièrement les fonctionnements purement intellectuels de mise en relation de la pensée; puis, deuxièmement, les fonctionnements émotifs c'est-à-dire comment nous sommes affectés par ce que nous vivons; et, troisièmement, les fonctionnements qui régissent les réactions automatiques entendues comme les *habitus* de la pensée quotidienne en tant que systèmes rigides de la pensée que j'ai décrits au point 2.2.3.1.

Finalement, j'envisage que cette section de l'analyse me permet de percevoir l'idée que le franchissement de seuils psychiques donne accès à des phases menant à l'espace cognitif du *Presencing*. Phase à l'extrémité du U qui selon Scharmer (2009,

p. 163, ma traduction) intègre la capacité de présence avec celle de sentir, c'est-à-dire comme on l'a vu précédemment, qui permet de partir d'un organe de perception commun. Au moment où j'écris ces lignes, j'entrevois une piste de réponse pour résoudre la tension issue de la prise de conscience de l'émotion « peur » dans le groupe. À cet effet, j'aurais aimé suggérer aux participants de décrire en termes d'affect corporel individuels, comment se ressentait cette émotion « peur » dans l'instant que nous vivions collectivement. Il me semble que cette action de la part de la facilitatrice aurait permis au groupe de partager leurs perceptions. Ce qui nous aurait éventuellement aidé à prendre conscience de cet organe de perception commun qui permet de voir à l'intérieur du phénomène (cf. 2.2.3.2). C'est une piste qu'il me faudrait vérifier dans mes prochaines explorations de groupe. Mais pour l'instant dans ce contexte d'analyse en mode écriture phénoménologie, je considère que cette prise de conscience sur le passage de seuils cognitifs est importante. En effet, elle s'inscrit comme l'étape de l'identification idéatrice de la procédure *eidétique* qui vise à tisser le langage et l'expérience. C'est-à-dire que concrètement, j'ai extrait une idée au travers du processus de variation du phénomène. Processus qui est une réduction phénoménologique qui vise à faire défiler toutes sortes de traits caractéristiques du phénomène que j'étudie. L'étape de l'identification créatrice permet de mettre en forme, l'extraction de la ou des caractéristiques qui spécifie le phénomène que j'étudie. (Depraz, 2009, p. 59 à 63) Ici, celui de l'émergence d'une pensée intuitive et collective me permettant de mieux comprendre comment la communication structure et organise le monde dans lequel nous vivons. Ce dernier point est élaboré en lien avec les postures subjectives dans le chapitre discussion (cf. 5.2.2). Mais pour l'instant, voici la prochaine exploration qui est faite autour du mode discursif de l'expression.

4.1.3 UNE EXPRESSION SUR L'ŒUVRE

Le troisième mode de description phénoménologique que je me propose d'explorer est l'expression. Comme on l'a vu, l'expression est une pratique langagière

« interexpressive » de l'affect. Autrement dit, selon Depraz, la pratique de description phénoménologique s'exprime ici au travers d'une qualité de présence attentionnelle et permet de vivre la relation à autrui sur le mode de l'expressivité. L'acte de l'expression se trouve ainsi mobilisé au terme d'une description des actes de conscience qui s'articulent par le moyen de la dynamique noético-noématique. Noèse et noème sont issus du grec *noesis* est signifie : connaissance. (Depraz, 2009, p. 115) En m'inspirant du travail de Kandinsky, relaté par le phénoménologue Michel Henry, j'ai fait le pari qu'il était possible de décrire le mouvement de la création de sens collective (1988). C'est-à-dire de rendre compte d'une pratique langagière « interexpressive » collective d'une part, et aussi artistique et visuelle d'autre part. (cf. 3.2.2.4)

4.1.3.1 Écriture phénoménologique autour d'une expression

Cette partie troisième partie de l'analyse porte sur l'œuvre qui a été explorée lors de la fin de semaine. En fait, par cette mise en acte de l'écriture, je souhaite investiguer la dimension préindividuelle citée par Simondon (point 2.2.1.1). C'est aussi ici que je débute une investigation plus systématique de l'écriture phénoménologique telle que l'entend Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011 ; cf. 3.2.2). En fait, étant donné que l'exploration de groupe n'a pas donné les résultats auxquels j'espérais, je remets en jeu des éléments plus personnels pour explorer de nouveau le processus de la création de sens. Spécifiquement, il s'agit cette fois d'expérimenter une écriture dite phénoménologique qui se base sur l'expression d'un « vivre » et qui se déploie selon deux gestes corrélés soit : le geste *epochal* et l'activité de remplissement intuitif (Depraz, 1999a, p. 172).

En ce qui concerne l'œuvre, elle a été préparée en pensant que cette exploration pourrait donner une « forme » qui informe sur la dynamique du groupe. D'une certaine manière, j'espérais que cette forme puisse nous en apprendre davantage sur la structure de la conscience de l'entité groupe. Pour ce faire, je me suis inspirée du travail de Michel Henry sur Kandinsky. En effet, j'ai pensé qu'une exploration créative abstraite pouvait rendre

compte du *pathos* du groupe, c'est-à-dire que l'œuvre pourrait être l'expression des mouvements affectifs du groupe. (Henry, 1988, p. 18)

Pour Henry, la peinture de Kandinsky exprime la vie invisible de ce que nous sommes, c'est-à-dire un *pathos*, étymologiquement parlant, ce mot grec signifie : « ce qu'on éprouve; tout ce qui affecte le corps ou l'âme, en bien et en mal ». (CNRTL : étymologie de « *pathos* », en ligne). Et pour l'auteur, peindre en général est un « faire voir ». Concernant la peinture de Kandinsky en particulier, il laisse entendre que peindre devient un « faire voir de l'invisible », un faire voir qui a pour but de nous montrer ce qu'on ne voit pas et qui ne peut être vu. (Henry, 1988, p. 24) Dans ce sens, le terme [« Abstrait » ne désigne plus ce qui provient du monde au terme d'un procès de simplification ou de complication, au terme d'une histoire qui serait celle de la peinture moderne – mais Cela qui était avant lui et qui n'a pas besoin de lui pour être : la vie qui s'éteint dans la nuit de sa subjectivité radicale où il n'y a ni lumière ni monde] (Henry, 1988, p. 33).

Bref, mon intuition initiale repose sur cette idée que cette période du terrain nous permettrait d'entrer en contact avec la dimension préindividuelle de la construction de l'esprit commun du groupe. C'est-à-dire une dimension de l'incrée qui se crée par un acte de mise en forme. En fait, je m'avance à proposer que ce soit exactement ce que nous avons fait. Dit dans un langage Simondonien, je crois que le travail avec l'œuvre a permis une exploration de l'opération de la transduction qui, comme le dit Aspe, se reconnaît parce qu'elle permet de décrire la manière dont un *champ potentiel* (caractérisé par la métastabilité) est converti en *réseau structuré* (Aspe, 2011, p. 3).

Pour ma part, je pense que ce *réseau structuré* est un changement de structure de la conscience (pour reprendre les termes de Merleau-Ponty cité par Varela; Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 28). Et je crois également que ce *réseau structuré* est aussi une *énaction*. La création de l'œuvre s'étant déroulée en silence, l'accès aux mots et aux images était limité à leur strict minimum, ce qui a eu pour conséquence, de ne pas de tomber dans le piège de la représentation et d'explorer une « modélisation de l'intuition » (j'emprunte le terme à Varela, 1996, p. 117).

Plus spécifiquement, je suppose que ce dispositif permet de mieux comprendre l'émergence d'un esprit commun, mais aussi de mettre en place des éléments qui autorisent l'opération de transduction. Dans ce sens, je me réfère à Aspe et à ses réflexions sur la définition d'un collectif par rapport à la transduction de Simondon, pour avancer que la toile blanche sur laquelle nous avons déposé les lentilles, pierres et papiers, est devenue un objet autour duquel nous nous sommes rassemblés et a agi comme un obstacle redéfinissant constamment le champ potentiel. Dans cette perspective, chaque geste posé détient le potentiel de laisser émerger des lignes d'intensité qui, de toute manière visibles ou invisibles, parcourent ce champ. (Aspe, 2011, p. 11)

Dans le cas du terrain que j'étudie, la toile blanche, en tant qu'espace chargé de potentialité, est un objet qui a servi de support pour accorder des gestes. Non pas sur un mode de sujets qui passent des contrats entre eux ou qui décident de convention commune, mais plutôt sur un mode qui met au premier plan la conscience (Aspe, 2011, p. 11). Cette idée rejoint encore une fois celle de l'*énaction* dans le sens, où la dimension préindividuelle joue le rôle d'une dimension d'un incréé qui se crée par un acte perceptif de mise en forme (cf. 2.2.2). Et j'en conclus que ce qui a pris forme est une expression phénoménologique de la vie invisible du groupe que je vais maintenant tenter d'analyser par une autre exploration de mise en forme phénoménologique, cette fois par le biais de l'écriture.

4.1.3.2 Analyse des dimensions invisibles

Analyse des dimensions invisibles de la première période d'exploration créative.

(Voir le *Tableau œuvre* en appendice E)

Le texte qui suit est une mise en forme du document intitulé : *Tableau œuvre* (en appendice E). Il se veut une expression du point de vue de l'œuvre. En tant que chercheur, je joue le jeu de décrire ma propre genèse si j'étais l'œuvre. Le langage choisi est plus poétique parce que j'envisage qu'il est plus à même de rendre compte des modes d'incarnation d'une communication qui donne place aux expressions corporelles, émotionnelles et interpersonnelles (Depraz, 2009, p. 114), ici celle de l'œuvre.

« Not knowing exactly where it comes from, where it goes »

Ici (D-1, photo IMG 1712), le début n'est ni un verbe, ni une vibration, mais l'espace qui réside entre les choses. Au début, il y a eu une flamme, des masques qui étaient appelés à tomber, quelques pierres comme des gouttes d'eau et des vases pleins de graines. Au début, nous nous sommes assis à côté, pas très loin, et cette image que j'avais préparée qui n'avait d'autres fonctions que d'être là. Juste commencer à créer un espace entre des objets non visibles.

Puis, il y a eu. Il y a eu ce que je nomme un non-lieu (D-17, photo Sol 229, 10.22). Un espace différent de celui de la veille, mais qui là encore n'est habité que par un mouvement à peine perceptible, presque statique. Là encore, le groupe était à côté, dans un à-côté, un autre côté, mais pas encore là. Cette fois, les objets à peine perceptibles étaient là. Je pourrais dire aussi, que l'espace se chargeait de tensions plus ou moins visibles, mais pas là où on s'attendait à les percevoir.

Ensuite, l'espace est devenu un lieu plus visible (D-18, Sol 236, 10.59). Chacun l'a délimité par la pose d'un objet. Dans ce qui se sent maintenant, certaines tensions devenaient de plus en plus évidentes et manifestes, mais tout cela, plutôt en potentiel. Le cœur s'emballant par une menace, celle que le centre se remplisse trop vite, d'une manière non appropriée pour l'expérience. Mais n'oublions pas, tout est parfait et la présence de tensions ne doit pas miner la confiance dans le processus.

C'est après la progression de ces trois phases que le travail matériel a réellement commencé. C'est indéniable, de non-lieu, de petits gestes, il y a eu un jaillissement. Le vase qui contenait les lentilles a été retourné puis propulsé dans l'espace. Fsiouu, le son était aussi très joli et c'était parti.

« What do I see, sense, perceive ? »

Avant de voir une image finie, qu'est-ce que je perçois ? Qu'est-ce que je sens maintenant ? (D-32, photo IMG 1715, 8.20). Hormis le chaos, il y a une élégance, une

finesse, un geste léger, sans but. Un geste plein. En ce moment, j'y vois une beauté extraordinaire, un entre-deux. Un pas commencé et simultanément pas fini. Une délicatesse qui pourrait rejoindre l'infini.

On aurait pu en rester là, mais personne n'aurait pris cette décision si tôt dans le processus. Donc, nous avons continué à remplir, remplir, ici une forme en évidée, ici une volonté de mettre de la hauteur, ici un équilibre sur une zone circonscrite. Sensiblement, il pointe déjà un trop-plein, quelques zones se distinguent par la justesse, mais l'ensemble se dirige indéniablement vers un chaos. C'est le parcours de cette œuvre, ce qui émerge n'est pas une harmonie naissante. Est-ce un ordre qui se cherche ? (D-35, Photo IMG 1716, 16.28).

De chaos en stagnation, je trouvais que nous n'arrêtons pas de remplir, j'ai donc décidé de poser un geste ce qui sera perçu comme une destruction. Ma main voulait anéantir le centre existant, mais je n'ai pas pu me rendre jusqu'à lui. En fait, je pense même que je l'ai esthétiquement renforcé puisque c'est comme si je l'avais consolidé en rassemblant toutes les lentilles qui se sont ramassées ensemble pour former un contrefort. Le fait est que ce moment plus ou moins gracieux de ma part a mis en évidence une onde de désorganisation (D-37, pas de photo).

Une contre force est apparue, elle n'est pas restée longtemps, mais elle est sur l'image. Une ligne claire s'est dessinée et est venue additionner un nouveau contrefort au centre. Contrefort qui lui aussi est supporté par une ligne claire, pas très large, mais marquée. De l'autre côté, la ligne est moins déterminée, mais je note que tout de suite après cette rupture, il y a une série d'interventions rapides sur celle-ci, comme un processus de saturation. Je perçois maintenant mon geste comme une coupure violente qui a rapidement été manipulée par le groupe, pour le meilleur et comme pour le pire (D-42, photo IMG 1721, 30.37).

Puis l'œuvre se restructure encore. Un cercle évidé devient plein, se resserre et se joint à d'autres, laissant derrière un grand espace vide. À ce moment, j'y vois une

diagonale qui marque deux territoires, un haut et un bas. Il y a une plaie et des organisations concentriques qui s'en rapprochent. En opposition, il y a un espace moins dense, chargé d'élégance et de structure naissante. Bien sûr, il y a des cercles, beaucoup, certains en formations d'autres plus vague et un vraiment affirmé (D-43, photo Sol 264, 32.29).

« The not moon. How to give shape to the invisible »

Après la tension, il vient un geste d'effacement (D-44, photo Sol 270), une courbe sinueuse ressemblant à un grand cours d'eau a permis de diluer cette zone de tension. C'est un bol qui s'est promené en faisant une grande masse de riz en mouvement, un cours de riz. Un fleuve comme un barrage qui change complètement le paysage.

Et puis. Il y a une pause. Un lunch un peu tendu, une période de dialogue où il a été proposé de nommer les inconforts. Ce qui a été consommé. Peut-être pas tous les inconforts, mais du moins l'expérience a été explorée.

La seconde section de l'exploration créatrice ne fait pas partie de cette analyse et cette période a été très différente de la première. Il y a quelque chose qui s'est fait naturellement, les tensions ont continué à se transformer et le résultat de cette période-là montre un acte mieux accompli et plus cohérent. C'est un peu comme si chacun s'était approprié un territoire physique ou autre et s'autorisait à exprimer une individualité.

Individualité, certes, mais l'expression semble être passée par l'élaboration invisible, non nommée, d'un esprit commun. Pas de heurt, ni tension dans ce laps de temps, plutôt de la douceur et de la fluidité (D-63, IMG 1744). Sans qu'il n'y ait de structure préétablie, on voit que les lignes qui ont émergé sont plus claires. Il y a eu des nettoyages, de la réorganisation. On cache aussi des choses. Déphasage et coopération.

Bref, ici, sous une certaine mesure incommensurable, ce qui se cherchait a été trouvé et vécu. La dynamique de la pensée du collectif en acte est montrable.

4.2 EXPRESSION POÉTIQUE DE L'ENTITÉ GROUPE

Cette seconde partie du chapitre propose deux textes qui ont été écrits en temps réel par une participante. À ceux-ci j'ai ajouté quelques photos montrant certains détails l'œuvre que nous avons réalisée ensemble. Comme je l'ai noté au point 3.2.2.4, je considère que ces deux textes sont des variantes du mode discursif expressif en tant que langage « interexpressif ». Ici, il s'agit d'un compte rendu poétique par un acte de description d'un affect collectif. Dans ce sens, je considère qu'il représente une description aboutie de l'émergence d'une pensée commune. Dans le même ordre d'idée, je considère que les images de l'œuvre que je présente ici sont un exemple de *Presencing* collectif (Scharmer, 2009, p. 163 à 190). C'est-à-dire, un lieu psychique où les perceptions sont communes. Et aussi un lieu psychique d'où peuvent se poser des actions en conscience, entendu comme un acte attentionnel qui se définit au travers d'une activité par laquelle je m'aperçois et je tiens compte de ce qui m'entoure. Marquer, remarquer, faire remarquer, co-remarquer, ne pas remarquer, etc. (cf. 3.2.2.2)

4-2-1 GESTE CRÉATEUR



(D-60) Texte de P.4.

*Le processus créateur contient la vie, ma vie,
Connexion ressentie, vertige assuré par la peur de se perdre.*

*La vie est en-dessous, à chaque instant,
chaque moment de vie.*

*Une image surgit, intuition impromptue,
matinale ou nocturne.*

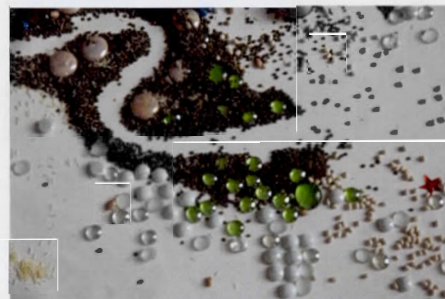
*Des neurones amoureux donnent vie à une idée,
Cristallisation d'un moment de vie.*

*L'Art de toucher l'Autre, l'alliance,
La connexion se tisse au fil des pas, que je suis.*

*Une parole est dite, elle percute, elle révèle,
Quelque chose émerge, potentiel essentiel qui se
manifeste.*

*J'entends, mot à mot, le canal se forme, sans
effort.*

*Une image apparue dans un songe,
Rêve éveillé qui m'entraîne dans une grotte.
Obscurité, tolérance à l'ambiguïté.*



*Avancer en éclairant juste le prochain pas à pas.
Le meilleur de moi-même est là, présent, reconnu.*

En moi s'allume un monde intérieur.

*Dialogue créateur, sens commun imagé baigné d'énergie,
Cet enthousiasme nous propulse, sans effort.*

Aller-retour créateur de l'idée à la matière.

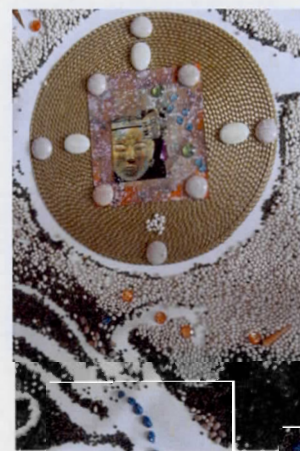
Bouts de chemin qui donnent forme, où est l'idée ?

Je me laisse porter par cet entendement commun,

Les résultats eux aussi portent le sens, au-delà de mon imagination.

4.2.2 ADIEU, A DIEU (D-134) Texte de P.4.

*Confiance, me voilà fiancée,
Connectée à la beauté du chaos de la vie.
Pierres précieuses, petits soins qui tracent
Et laissent leur trace, en ouvrant les possibles.
Je réponds à l'appel de l'inconnu, l'appel du groupe.
Merci à chaque branche,
De cette étoile qui fait la différence.
La vie est généreuse,
Mon regard s'ouvre sur le monde
Et évolue avec lui.
Intime conviction qui ravive la confiance,
Un jour, chaque lieu, chaque instant,*



Bercera nos connexions, de cœur à cœur.

Et si on était là l'un pour l'autre?

Un jour, on le sera, je le sens!

Voilà ce qui est important!

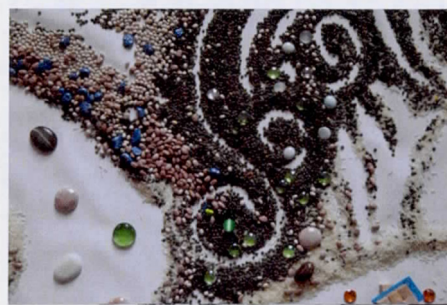
Le moment est venu, je repars et je sais,

WOW!



*Que je n'ai plus besoin de mots.
La voilà qui monte, cette vision de l'œuvre
intemporelle.
Une émotion sur la toile de notre œuvre
collective.
Le chemin se crée, se dessine, le ciel est encore
bleu.
Renouveau ou préexistant? La richesse est là,
profonde.
Le jeu est riche de chacun de ses joueurs, qui, ensemble,
Tissent le processus créateur.
Je suis là et c'est parfait.*

*L'écoute est une œuvre,
À travers l'œuvre, nous créons l'écoute.
C'est le calme après la tempête, et après le
calme ?
La joie est en moi, comme un grand sourire,
Moment de vie privilégié.
Moi, les autres, les uns et les autres,
J'ai appris, explorateur du processus créateur.
Je pratique, professionnel, spirituel,*



*Je pratique en mon for intérieur.
Tolérance à l'ambiguïté, l'image floue a le droit d'exister!
Dépasser la peur, limites et inconforts qui tapissent nos égos.
Comment? Comment les dépasser?
Un oui suffit, un oui au non, un oui à la vie!
- "But how?"
- "Yes!", oui au ressenti.
Émotions qui fissurent les remparts du mental,
Je suis touché, je m'incarne, de fil en aiguille,
de cœur en cœur,*

*La vague d'authenticité a su nous pénétrer.
La peur nous a contactés, nous l'avons dépassée.
J'ai compris, je suis re-connaissante,
Je connais à nouveau ce que je savais déjà.
La flèche est là, qui pointe vers le centre,
Ce lieu qui nous accueille, cet espace intime.*



*Une belle aventure, dans un lieu fait pour ça.
Ma vie a un sens, mon intimité c'est le partage.
Celui qui n'a pas eu de cercle peut s'en créer
un!*

*Un monde sans guide part en fumée, mais les
oiseaux peuvent voler,*

Il y a tout un monde à explorer.

Tu cherches le Roi? Le Roi c'est toi!

*Il n'y a rien à chercher, car il n'y a pas de centre,
Mais "là où je me trouve, je suis au centre du monde"!*

4-3 Synthèse du cadre expérientiel

L'objectif initial de ce chapitre visait à délimiter ce que j'ai nommé le cadre expérientiel de la recherche. C'est-à-dire, à explorer concrètement la mise en œuvre de la phénoménologie pratique proposée par Natalie Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011). À la fois, expérimenter et rendre compte d'une posture de recherche « transsubjective ». C'est-à-dire mettre à l'épreuve de l'expérience la procédure *eidétique* permettant un tissage entre le langage et l'expérience, tout en y intégrant la procédure du triple geste *l'épochal* (Depraz, 2009, p. 59 à 63 ; cf. 3.2.2.4). Plus spécifiquement, ce chapitre présente l'élaboration de comptes-rendus phénoménologique permettant de mieux comprendre comment la communication organise et structure le monde en lien avec l'immédiateté de notre expérience. (cf. 1.7 ; 1.8 ; 1.9)

Ainsi, j'ai présenté en guise de résultat de l'analyse, deux séries de textes rédigés en tentant d'appliquer ma compréhension des principes de *l'épochè* et de ceux de la procédure *eidétique*, tel que les propose Depraz (2009 ; cf. 3.2.2). C'est-à-dire d'explorer des descriptions propres à l'analyse phénoménologique à partir d'une proposition d'épistémologie pragmatique de la phénoménologie. Soit comme plusieurs mises en jeu des rôles du lecteur et de l'écrivain phénoménologue. Ici, celle

de l'écrivain phénoménologue avec son lecteur selon différents modes discursifs. D'abord, un premier groupe d'investigation a été élaboré autour de trois modes discursifs distincts. 1- Mon *témoignage* en tant que facilitatrice, 2- un « *laisser-voir* » d'une section de dialogue et 3- une *expression* de l'œuvre. (Depraz, 2009, p. 59 à 63 ; cf. 3.2.2.4) Chaque texte ayant été précédé d'un commentaire réalisé à partir de deux procédures phénoménologiques, soit la triple gestuelle de l'*epochè* (cf. 2.2.2.2), ainsi que le triple geste de variation, d'extraction et d'identification de l'essence qui caractérise la procédure *eidétique* (cf. 3.2.2.4). Comme on l'a vu, la procédure *eidétique* suppose une variation des traits du phénomène qu'on étudie, pour ensuite en extraire et en identifier des idées principales. Ces dernières permettront de déterminer les traits caractéristiques essentiels des traits accidentels. Ceux-ci sont alors les invariants utiles pour dégager l'essence du phénomène qu'on étudie. De mon côté, les variations ont été proposées à plusieurs étapes de la recherche. D'abord lors de la planification du terrain, entre autres en dégageant trois catégories de données à collecter. Puis au moment de l'écriture phénoménologique, dont entre autres en explorant plusieurs modes discursifs. La production de ces textes me permet d'extraire des traits caractéristiques essentiels de mon travail, c'est-à-dire ce que je considère comme étant des invariants. L'étape de l'identification idéatrice que je suis en train de compléter permet de mettre en forme cette idée et de la partager avec vous le lecteur. Ainsi, le cadre expérientiel se construit aussi par la mise en pratique de l'élaboration de ma propre pensée en appliquant les concepts de la procédure *eidétique* proposée par Depraz. (2009, p. 59 à 90) Plus spécifiquement, voici les invariants.

Premier invariant

De mon témoignage en tant que facilitatrice (cf. 4.1.1), j'identifie que l'invariant serait les trois cadrages servant de points de repère pour des processus menant à la construction d'un groupe ou à la création d'une oeuvre. Le premier cadrage étant : qu'il me semble important d'insister sur le fait que l'organisation du groupe dépend

des actions de chacun. Deuxième cadrage : donner au groupe la possibilité de nommer les choses qui doivent être nommées, en particulier les inconforts permettraient de franchir un seuil dans le processus menant à l'« esprit communautaire ». Et troisième cadrage : je suggère que si on veut laisser aller quelque chose, il faut pouvoir voir ce qu'on laisse aller.

Deuxième invariant

De l'exploration du mode discursif ostentatif, un « laisser voir » (cf. 4.1.2), je considère comme un invariant l'idée que pour atteindre le lieu psychique permettant un fonctionnement cognitif collectif du *presencing*, il faut être à même de percevoir, de transcender tout en les incluant, les fonctionnements cognitifs suivants. Soit, d'abord les fonctionnements purement intellectuels de mise en relation de la pensée. Puis les fonctionnements émotifs c'est-à-dire comment nous sommes affectés par ce que nous vivons. Et finalement les fonctionnements qui régissent les réactions automatiques entendues comme les *habitus* de la pensée quotidienne en tant que systèmes rigides de la pensée que j'ai décrits au point 2.2.3.1. Ayant extrait cette caractéristique invariante, je lui donne forme en proposant l'idée que le franchissement de seuils psychiques, individuels et collectifs est une caractéristique importante qui aide à mieux comprendre comment la communication organise et structure le monde que nous appréhendons en lien avec l'immédiateté de notre expérience. C'est-à-dire comprendre que l'organisation de la pensée par la communication se structurerait notamment à partir de la prise de conscience du fonctionnement psychique. Cette caractéristique est développée dans le chapitre discussion (cf. 5.2.2). (Depraz, 2009)

Troisième invariant

De la troisième exploration du mode discursif, l'expression (cf. 4.1.3 et 4.2), j'en extrais l'idée qu'il est possible de rendre compte du mouvement de l'organisation de la pensée au moment où elle se forme. C'est-à-dire que, suite à l'expérimentation que

j'ai proposée, je conçois comme possible de suivre la genèse de la pensée en même temps que la genèse de l'objet. Autrement dit, je propose qu'observer et suivre les mouvements et tensions de la genèse de l'œuvre, permet de suivre l'émergence d'une pensée collective au travers d'un acte créateur. La caractéristique que je considère comme invariante propose que l'œuvre soit une description expressive de la formation de la pensée collective. Les deux poèmes suivants (cf. 4.2), étant eux aussi, des descriptions qui mettent en action des actes réflexifs de remplissement intuitif et illustrent la mise en forme de cette caractéristique. (Depraz, 2009)

4.3.1 Caractéristiques du cadre expérientiel

En regard de mon objectif principal qui vise à tenter de mieux comprendre et explorer les possibilités de rendre compte comment la communication organise et structure le monde que nous appréhendons en lien avec l'immédiateté de notre expérience, je réponds ici à mon troisième sous-objectif. Celui d'explorer l'organisation de la pensée par la communication à partir du cadre expérientiel. En fait, je propose que l'expérimentation de la procédure *eidétique* que j'ai faite par l'acte de l'écriture phénoménologique permette de délimiter un cadre d'exploration d'une posture de recherche « transsubjective ». Entre autres selon les trois caractéristiques d'invariants que j'ai extraits des textes phénoménologiques que j'ai produits. Soit :

- Les caractéristiques qui font partie de l'élaboration du terrain : 1- la planification de trois catégories de données à collecter. 2- L'élaboration des cadrages de la facilitatrice, pour amener les participants à prendre conscience des phases d'organisation du groupe.
- Le processus communicationnel que nous avons exploré montre que le groupe doit franchir des seuils de fonctionnements psychiques; intellectuels, émotionnels et ceux qui régissent les *habitus* des fonctionnements non consciatisés.

- L'idée qu'il est possible de rendre compte du mouvement de l'organisation de la pensée au moment où elle se forme. Ainsi, je fais la proposition que l'œuvre puisse être une description expressive de la formation de la pensée collective.

Alors, j'avance qu'une posture de recherche « transsubjective » puisse s'opérationnaliser à partir de la proposition de logique transductive selon Simondon (cf. 2.1 et 2.2.1) et d'une mise en action à partir de la méthodologie de phénoménologie pratique de Depraz (cf. 3.2). Spécifiquement, la posture de recherche « transductive » peut s'opérationnaliser au travers d'un laboratoire communicationnel inspiré du dialogue de Bohm (1992, 2010a, 2010b) et de la *Theory U* de Scharmer (2009, 2013). Autrement dit, il semblerait possible de montrer que l'organisation de la pensée puisse se structurer à partir de franchissement de seuils de fonctionnement cognitif et ce, en mettant en place un laboratoire communicationnel qui permet de faire émerger et rendre compte des dimensions organisantes de la communication. Ainsi, le cadre expérientiel est utile puisqu'il permet de rendre compte de l'organisation des structures de l'esprit.

En guise de conclusion du chapitre, j'ai montré que le cadre expérientiel permet de rendre compte de plusieurs dimensions de la recherche. D'abord l'élaboration du terrain en tant que cadre, permet à la fois de suivre la genèse de l'objet mémoire, mais aussi la genèse de la pensée. La mienne ainsi que le système de la pensée globale. Puis que la rédaction de textes en écriture phénoménologique permet de rendre compte de l'organisation et des structures du système de la pensée. Le prochain chapitre vise à expliquer plus spécifiquement en quoi le laboratoire communicationnel inspiré du dialogue de Bohm (1992, 2010a, 2010b) et de la *Theory U* (Scharmer, 2009) que j'ai mis en place, permet de mieux comprendre comment la communication organise et structure le monde que nous appréhendons en lien avec l'immédiateté de notre expérience.

CHAPITRE V

DISCUSSION

Ce chapitre vise principalement à mettre en cohérence les divers aspects que j'ai abordés pour répondre à mes objectifs de départ. Toutefois, plutôt que de discuter les résultats obtenus par l'analyse, je reste fidèle à mon intention d'expérimenter cette recherche et soumetts encore une fois à l'épreuve de l'expérience les points saillants de cette étude. Ainsi, je propose dans cette section du texte de « remettre en jeu » les principaux résultats du chapitre précédent. Dans ce sens, plutôt que de mettre en lien ou en relation les principaux « invariants » que j'ai extraits des textes phénoménologiques de l'analyse, je vais tenter de les mettre en résonance les uns avec les autres. Concrètement, j'ai l'intention d'utiliser ce cadre comme un « terrain de jeu » qui me permettra d'observer les effets de la procédure *eidétique* en tant que procédure pouvant tisser l'expérience et le langage (Depraz, 2009). Ainsi, ce texte se divise en deux. D'une part, une section où je mets en jeu trois invariants de cette recherche soit le cadrage, l'acte *allagmatique* en tant que principe d'individuation du système de la pensée et les trois postures subjectives. D'autre part, j'élabore les critères de validation, les limites et l'éthique de cette recherche. Je conclus ce chapitre par une synthèse des résultats.

5.1 LES PRINCIPAUX CONSTATS

Mon objectif de départ proposait d'explorer deux intentions, d'abord mieux comprendre et ensuite rendre compte comment la communication organise et structure le monde que nous appréhendons. Le chapitre méthodologique et celui de l'analyse répondent plus spécifiquement à l'intention de rendre compte du phénomène que j'explore. Cette partie du texte vise à mettre en cohérence les invariants qui ont été extraits du chapitre précédent, d'abord pour mieux comprendre,

mais aussi entrevoir des pistes qui permettent de rendre compte de la dynamique entre les différentes dimensions du phénomène que j'étudie. Concrètement, lorsque je propose de mettre en cohérence les invariants, j'entends les « remettre en jeu » dans une nouvelle procédure *eidétique* (Depraz, 2009, cf. p. 59 à 62). Ainsi, cette section est divisée en trois, le cadrage, l'acte *allagmatique* et les trois postures subjectives.

5.1.1 Vers un cadrage transductif

L'application de la procédure *eidétique* dans le chapitre analyse m'a permis de montrer qu'il est possible de rendre compte d'un phénomène subtil tel que l'émergence de la pensée intuitive selon plusieurs dimensions. Dans ce sens, les chapitres théorique (cadre conceptuel), méthodologique (cadre opératoire) et d'analyse (cadre expérientiel) ont été rédigés en appliquant systématiquement le geste *epochal*, ce qui a produit comme résultat une délimitation des cadres de l'exploration. Ainsi, le cadrage est un trait essentiel de ma recherche. Plus spécifiquement, cadrer l'expérience est une action qui a été systématisée selon plusieurs variations et a permis une délimitation de plusieurs espaces rendant ainsi possible la perception du phénomène que j'étudie selon différentes perspectives (cf. 4.1.1).

Toutefois, une autre action a aussi été proposée pour « animer » ces cadres d'exploration (les chapitres). À cet effet, je propose que la question de recherche ne soit pas juste un outil permettant d'observer un phénomène, mais aussi de l'expérimenter. Dans le même ordre d'idée, j'ai utilisé la question posée par un participant, « *comment est-ce que le corps que nous avons créé ensemble peut redonner un peu de lui-même ?* », en tant qu'intention pour mettre en route des comptes-rendus phénoménologiques en mode écriture (cf. 4.1.1.1). Pour moi, la question ou l'intention est un instrument pertinent pour mieux comprendre comment nous appréhendons le monde en lien avec l'immédiateté de notre expérience. En particulier, parce qu'elle permet d'instaurer une mise en dynamique dans un domaine qu'on désire mieux connaître. Dans ce sens, je définis le domaine selon la perspective

Simondonienne qui voit l'opération transductive comme un théâtre d'individuation, c'est-à-dire à la fois comme le résultat de ce qui est individué, mais aussi comme l'acte qui permet l'individuation. Autrement dit, le domaine est entendu en tant qu'être polyphasé qui dispose de potentiel qu'il peut actualiser au travers de plusieurs individuations, et ce à partir de la dimension préindividuelle. (Simondon, 1964, cf. 2.2.1) En fait, pour répondre à la question citée ci-dessus, je pense qu'autant le corps mentionné par le participant que celui de l'œuvre que je produis maintenant sont à même de redonner un peu d'eux-mêmes par le biais de certaines structures et de certaines organisations.

Ainsi, Scharmer (2009) propose lui aussi une mise en dynamique d'un cadrage par une question ou une intention, mais il la présente autrement. En effet, pour lui la première phase permettant la descente du U suppose d'abord 1- de clarifier une question ou une intention, 2- de se déplacer vers des contextes qui comptent et 3- de suspendre nos jugements et de se connecter à ce qui veut émerger (2009, p. 131, ma traduction). Pour ma part, je pense que ces trois phases permettent de définir un domaine dans lequel le geste *epochal* peut s'incarner. Selon Scharmer, le premier élément à prendre en considération pour le processus en U est la clarification d'une question ou d'une intention dans un domaine précis et d'en observer les effets. Concrètement, cette première phase est nécessaire pour passer de l'étape du *Downloading* à celle du *Seeing*, c'est-à-dire une étape qui permet de prendre conscience du fonctionnement du mental. (Scharmer, 2009, p. 132, ma traduction) De mon côté, j'ai proposé le « cadrage » en tant que caractéristique essentielle du phénomène que j'étudie. Toutefois, pour mieux comprendre le fonctionnement de cet invariant, il me semble important de le replacer dans une nouvelle procédure *eidétique*. C'est pourquoi, pendant l'hiver 2014, j'ai tenté d'expérimenter d'autres approches qui explorent la mise en pratique du geste *epochal*, et que cela soit clairement nommé ou non. Ce faisant, je fais de nouveau varier ma conception à la fois du geste *epochal* et de la procédure *eidétique*, pour mieux comprendre les

modalités de l'acte réflexif et conséquemment, mieux comprendre comment la communication organise et structure le monde que nous appréhendons. Concrètement, du 5 au 9 mars 2014 j'ai fait un stage qui s'intitule : *S'approcher de son corps sensible* animé par Danis Bois et Jeanne Marie Rugira. Danis Bois est docteur en sciences de l'éducation et agrégé en Psychopédagogie Perceptive, il est aussi professeur en Sciences Sociales à l'Université Fernando Pessoa de Porto au Portugal, où il dirige le Centre d'Étude et de Recherche Appliquée en Psychopédagogie perceptive. Pour sa part, Jeanne Marie Rugira est psychopédagogue, docteure en sciences de l'éducation et professeure en psychosociologie à l'Université du Québec à Rimouski (UQAR). Par ailleurs, j'ai eu l'occasion d'expérimenter le processus en U de Scharmer lorsque je suis allée au *Massachusetts Institut of Technology* (MIT) à Cambridge MA, pour le forum global proposé par le *Presencing Institut*, les 11 et 12 février 2014 (*Presencing Institut*, page « Forum Global », en ligne). J'ai aussi fait un apprentissage Écho, pendant les mois de janvier et février 2014. Je n'expliciterais pas toutes ces expériences, je vais m'en tenir à explorer l'approche Écho en lien avec le fonctionnement du cadrage comme domaine d'individuation.

La méthode Écho a été conçue par le Dr Jean-Charles Crombez, psychanalyste, psychiatre, psychosomaticien à l'hôpital Notre-Dame du CHUM de Montréal et professeur titulaire de psychiatrie à l'Université de Montréal. Ce médecin a mis au point un apprentissage pour : « redonner aux gens une place centrale dans leur propre vie et leur faire découvrir des attitudes propices au changement ». En fait, cette approche se caractérise par le fait de redonner au « je » (sujet, je rajoute) sa capacité d'être au centre de son propre univers, être au centre des choses et des événements qui circulent autour de lui (Écho, page « en savoir plus », en ligne). Et je constate que puisque cette méthode commence par l'action de devenir « témoin », elle est un exemple concret d'une mise en application du geste *epochal*, puisqu'il s'agit de suspendre son mode habituel de fonctionnement pour rediriger l'attention de

l'extérieur vers l'intérieur et laisser venir ce qui doit. Toutefois, il est aussi mentionné que cette méthode est transformationnelle puisqu'elle « permet de se décoller des problèmes pour pouvoir les changer » (Écho, page « en bref », en ligne). Dans mes mots, les « expérimentiels » de la méthode Écho, sont une distanciation des perceptions du « sujet » et d'un « objet » (soit le monde perçu), par un acte de connaissance. Pour moi, il s'agit d'une « mise en jeu » du geste *epochal*. Pour Crombez, cette mise en jeu permet :

de créer un espace intérieur qui sera le lieu de tous les possibles, un lieu d'espoir dans lequel on maniera des « objets ». Ces « objets » (perceptions externes ou impressions internes, sensations corporelles ou idées), seront un peu comme des jouets et l'espace intérieur un peu comme un carré de sable. Au cours de ce jeu, l'usage qu'on fera des objets va engendrer des effets de résonance, d'où, entre autres, le nom de la méthode. (Écho, page « en bref », en ligne).

Dans ce sens, l'approche Écho illustre l'importance du cadrage en tant que caractéristique essentielle du phénomène de l'émergence de la pensée intuitive. En tant qu'invariant, le « cadrage » est un espace d'exploration qui rend possible la procédure *eidétique*, d'une part de pouvoir percevoir le phénomène étudié et d'autre part être à même d'en rendre compte dans une relation intersubjective. Pour moi, le cadrage définit une dynamique de mise en action d'une question dans le domaine qu'on tente de mieux comprendre.

De la sorte, je considère que le « cadrage » est un invariant important de cette recherche, parce qu'il est utile pour délimiter un espace de jeu où les différents objets du monde pourront être « mis en résonance » les uns par rapport aux autres, et conséquemment d'en percevoir les effets dans le monde que nous appréhendons en lien avec l'immédiateté de notre expérience. Présentée de cette manière, la méthode Écho est similaire au dialogue de Bohm puisque ce dernier vise à percevoir les effets du système de la pensée (cf. 2.2.3.1). Cette méthode est aussi similaire à la procédure *eidétique*, étant donné que cette « mise en résonance » peut être comprise comme une

articulation organique du langage et de l'expérience en utilisant les trois processus que sont la variation, l'extraction et l'identification idéatrice. Dans ce sens, je vais maintenant « mettre en jeu » d'autres invariants qui vont permettre de mettre en résonance et conséquemment en cohérence, mon objectif principal. Plus spécifiquement, dans la prochaine section je détaille l'acte réflexif selon le principe d'individuation de Simondon.

5.1.2 L'acte *allagmatique*

Comme on l'a vu précédemment je considère l'idée d'un principe d'individuation du système de la pensée comme une caractéristique essentielle que j'ai extraite du cadre conceptuel (cf. 2.3.1). Ainsi, j'avance que le principe logique transductif permettrait de prendre conscience de l'individuation progressive du système de la pensée, lui-même capable d'actualiser des potentiels tout en réactualisant la relation individu-milieu. Cela dit, pour que cette caractéristique puisse devenir un invariant, il faudrait la retrouver dans plusieurs des processus que j'ai expérimentés lors de la rédaction du cadre conceptuel.

Dans la section précédente, j'ai montré, dans le sens phénoménologique de « laisser voir » (Depraz, 2009, p.117), que le cadrage était un invariant qui permet à la fois de mieux comprendre et de rendre compte du phénomène que j'étudie. Comme on vient de le voir, je considère que l'élaboration d'un cadrage est le premier niveau de structuration. Concrètement dans mon travail, j'ai élaboré des cadrages selon diverses étapes qui représentent aussi plusieurs niveaux d'appréhension de notre rapport au monde. Par ailleurs, j'observe aussi que plusieurs concepts que j'ai explicités dans le cadre théorique peuvent être vus comme une superposition de niveaux de fonctionnalités. Par exemple, Simondon s'est proposé d'étudier le principe de l'individuation dans l'être selon trois strates soit, le physique, le vital et le psychosocial (1964, p.16). Pour David Bohm, l'humain dispose de trois dimensions : individuelle, collective et cosmique (2010b, p. 103 à 104, ma traduction). De son

côté, Scharmer propose l'utilisation de trois instruments personnels pour franchir sept seuils d'espaces cognitifs : ces instruments étant un mental ouvert, un cœur ouvert et une intentionnalité ouverte. (2009, p. 38 à 41, ma traduction) Toutefois, je considère que ces instruments sont plutôt le résultat du franchissement des différents seuils que des outils nous permettant de les franchir. Par contre, je constate moi aussi que je tente de structurer mon travail selon trois niveaux de fonctionnalité (explicités dans la prochaine section, cf. 5.2.2). Pour l'instant, je m'en tiens à essayer de déterminer les caractéristiques d'un principe d'individuation du système de la pensée capable d'actualiser des potentiels tout en actualisant la relation individu-milieu.

À cet effet, on a vu que Karl E. Weick (2005) est un chercheur reconnu pour le développement des approches constitutives de la communication. Plus particulièrement, dans l'étude du désastre du Mann Gulch (Weick, 1993), il tente de réexaminer certains présupposés que nous avons par rapport à notre compréhension du fonctionnement des organisations. Et ce, à partir de ce qu'il nomme une « structure cosmologique de l'évènement ». Pour lui, la cosmologie réfère à une branche de la philosophie qui est souvent incluse dans le domaine de la métaphysique et combine à la fois la spéculation rationnelle et l'évidence scientifique pour être à même de comprendre l'univers à partir de la totalité du phénomène. Ainsi, la cosmologie est une macro perspective du fonctionnement de l'univers établie en fonction de sa structure et de son origine. (Weick, 1993, p. 633, ma traduction) Selon ma compréhension, Weick spécifie la création de sens des organisations selon deux pôles de fonctionnalité. Premièrement, une structure de l'organisation qui se définirait entre autres, comme une proposition d'action établie à partir d'un système hiérarchique (Weick, 1993, p. 632 à 633, ma traduction). Et deuxièmement un système d'établissement de structuration des rôles identitaires qui établit un système où chaque individu adapte ses comportements à ce qu'il considère être son rôle dans cette organisation (Weick, 1993, p. 636 à 638, ma traduction). Dans l'exemple du Mann Gulch, les circonstances ont fait que les individus impliqués dans la

catastrophe n'ont pas eu suffisamment de temps pour ajuster le processus de création de sens. Et ce, en fonction, d'une part, des informations venant de la hiérarchie (la structure de l'organisation) et, d'autre part, du système d'établissement des rôles identitaires qu'ils pensaient devoir tenir⁶ (Weick, 1993). Ainsi, je vois dans le texte de Weick, une mise en évidence du fonctionnement d'un épisode cosmologique (1993, p. 632 à 638, ma traduction) qui serait, selon mon interprétation, un fonctionnement entre une structure et une organisation cognitive.

D'un autre côté, Simondon propose une théorie des opérations qu'il nomme *allagmatique* (2013, p. 527 à 536). Selon lui, l'épistémologie *allagmatique* consiste à déterminer la relation véritable entre la structure et l'opération dans l'être. Dans ce sens, il propose d'organiser un rapport rigoureux et valable entre la connaissance structurale et la connaissance opératoire d'un être. Comme il le nomme, entre la science analytique et la science analogique (2013, p. 535). Pour lui, la méthode analogique suppose que l'on peut « connaître » en définissant des structures par les opérations qui les dynamisent, au lieu de « connaître » en définissant les opérations par les structures entre lesquelles elles s'exercent (Simondon, 2013, p. 532). Dans cette perspective, l'analogie véritable est une identité de rapport et non un rapport d'identité. Ces identités de rapport ne s'établissant pas sur des ressemblances, mais sur des différences, et ont pour but de les expliquer. (Simondon, 2013, p. 108) Ainsi, notre rapport au monde pourrait se définir par l'établissement d'une fonctionnalité entre une structure et une opération dans l'être. Par conséquent, suite aux différentes expérimentations que j'ai menées au travers de ma recherche, j'envisage que le principe d'individuation de l'être proposé par Simondon est avant tout une mise en jeu des limites de l'individualité. Plus spécifiquement que le rapport au monde de l'être pourrait être exploré dans un cadrage qui lui-même baliserait les limites créées

⁶ Cette notion de la définition du rôle identitaire a déjà été abordée lors de la problématique (cf. 1.2.3).

par les phases de sa propre individuation. Ou encore, pour le dire différemment, que l'opérationnalisation de la dynamique structurelle de la prise de conscience permettrait non seulement de percevoir et d'expérimenter les subtilités de la posture « transsubjective », mais aussi de rendre compte des processus d'individuation selon plusieurs niveaux.

Dans ce sens, la proposition d'une épistémologie *allagmatique* selon Simondon, pourrait aider à déterminer la relation véritable entre la structure et l'opération dans l'être. Et, ainsi organiser un rapport rigoureux et valable entre la connaissance structurelle et la connaissance opératoire d'un être à savoir, entre la science analytique et la science analogique. Pour Simondon, se demander ce qu'est l'être, c'est se demander comment s'articule le fonctionnement : c'est-à-dire le schématisme holique d'un être, et la structure : c'est-à-dire la systématique analytique du même être. Autrement dit, comment le schématisme chronologique et la systématique spatiale sont organisés ensemble dans l'être. Dans ce sens, je considère qu'organisation et structure sont deux fonctionnalités de notre rapport au monde qui sont à la fois différentes et corollaires l'une et l'autre. En m'inspirant de Simondon, je propose que la communication puisse se définir à la fois, par les échanges que font les individus dans un système et aussi par les limites des processus d'individuation occasionnées par le fonctionnement de ce système. Selon moi, être à même de prendre conscience des processus d'individuation permettrait deux choses. Non seulement de mieux comprendre la communication en tant que fonctionnement organisant et structurant le monde, mais aussi conséquemment offrirait de rendre compte des dimensions transindividuelles puisque la phénoménologie nous permet d'y avoir accès autant par le geste *epochal* que par la procédure *eidétique*. Je définis alors les dimensions transindividuelles comme ce qui pourrait être perceptible au-delà des limites de l'individualité. Par ailleurs, j'aimerais aussi considérer l'acte *allagmatique* comme un trait caractéristique du phénomène que j'étudie. Ce dernier définirait le processus d'individuation comme une fonctionnalité entre une opération (une organisation) et

une structure. C'est-à-dire, comme une fonctionnalité des limites d'un individu. Ainsi, la prise de conscience de cet acte *allagmatique* autoriserait conséquemment la prise de conscience des processus d'individuation.

Dans cette section, j'ai tenté de montrer que la théorie *allagmatique* proposée par Simondon permettait d'envisager un acte *allagmatique* comme un invariant du phénomène que j'étudie soit celui de *l'émergence de la pensée intuitive et collective par le geste créateur*. Concrètement parlant, cet acte *allagmatique* pourrait être un acte qui délimite le fonctionnement d'un individu par une opération entre une structure et une organisation. L'idée d'être à même de prendre conscience des processus d'individuation permettrait d'opérationnaliser une logique transductive. C'est-à-dire, opérationnaliser une individuation progressive du système de pensée capable d'actualiser à la fois des potentiels de l'être et de la relation individu-milieu (cf. 2.3.1). Après avoir explicité le principe d'individuation en fonction de l'ensemble du travail que j'ai fait jusqu'à maintenant, je vais maintenant tenter d'explicitier le concept de la pensée comme système.

5.1.3 Trois postures subjectives

La troisième caractéristique essentielle que j'ai extraite du terrain est ce que je nommerais maintenant, un principe de subjectivation. Celui-ci s'opérationnaliserait à partir de la prise de conscience du processus d'individuation du système de la pensée globale (cf. 4.1.2.2). Dans cette section du texte, j'entends expliciter ce principe à partir des fonctionnements cognitifs susceptibles de régir les trois postures subjectives énoncées dans la problématique (cf. 1.5).

Dans cet ordre d'idée, la subjectivation telle que je la conçois est un nouveau cadrage qui permet un autre niveau de structuration du phénomène que j'étudie. Ce nouveau cadrage désigne les limites de la subjectivité. Comme on l'a vu lors de l'analyse (cf. 4.1.2.2), je me réfère à la courbe en U pour proposer que, pour qu'un groupe puisse agir à partir d'un « organe de perception » partagé, il doit d'abord franchir

plusieurs seuils d'actes perceptifs (Scharmer, 2009, p. 157 à 159, ma traduction ; cf. 2.2.3.2). C'est-à-dire comme le nomme Scharmer, passer d'une perception individuelle et se diriger vers des perceptions collectives (2009, p. 29, ma traduction). Pour ma part, je comprends la courbe en U de la *Theory U* (*Presencing Institut*, en ligne), comme étant une représentation de plusieurs espaces cognitifs, franchis à l'aide de seuils (*thresholds* en anglais). Ces seuils sont en fait, les gestes de réduction phénoménologique de l'*epochè*; la suspension, la redirection et le laisser venir. Ainsi, Scharmer proposerait l'utilisation de trois instruments personnels pour franchir ces seuils (les trois gestes de l'*epochè*) nous permettant d'atteindre sept espaces cognitifs. Les instruments étant un mental ouvert, un cœur ouvert et une intentionnalité ouverte; les espaces cognitifs étant le *Downloading*, *Seeing*, *Sensing*, *Presencing*, *Crystallizing*, *Prototyping*, *Performing*. (2009, p. 40 à p. 43, ma traduction) De mon côté, je considère que ce que Scharmer désigne par des instruments est plutôt des émergences d'espaces résultant du franchissement de ces différents seuils. C'est-à-dire que pour moi, les instruments de Scharmer réfèrent plutôt à des modes de fonctionnement psychique qui s'atteignent en amorçant une dynamique de cadrage (cf. 5.1.1) de différents espaces cognitifs cités ci-dessus (cf. 5.1.2). Ainsi, je conçois que cette différence est utile pour expliciter le fonctionnement des différentes postures subjectives. Plus précisément, j'envisage que le franchissement de ces seuils donnerait des accès successifs à différents fonctionnements psychiques, d'abord intellectuels, puis émotionnels et enfin ceux qui s'explorent par le biais de l'expérience, c'est-à-dire les *habitus* des fonctionnements que ceux-ci soient conscientisés ou non.

De son côté, Didier Anzieu propose une idée similaire lorsqu'il avance que la première phase du travail créateur : le saisissement repose sur l'établissement d'un nouveau lieu psychique où le Moi fonctionne à partir d'une double capacité, d'une part tolérer l'angoisse face à un moment qui peut être de nature non psychotique. Et d'autre part, de préserver, pendant et aussitôt après la dissociation-régression, un

dédoublément vigilant et auto-observateur. Selon ma compréhension et mon expérimentation, pour que les différents espaces cognitifs puissent être atteints, il s'agit de tolérer des désorganisations mentales sans que celles-ci deviennent pathologiques. (Anzieu, 1981, p. 95 à 107) Dans ce sens, cette première phase crée un espace cognitif indispensable pour la deuxième phase, l'émergence d'un représentant psychique. Lieu psychique autour duquel s'organisera un code qui servira de principe organisateur permettant la création d'un corps de l'œuvre à naître. Instituer un code et lui faire prendre forme, représente la troisième phase du travail créateur. (Anzieu, 1981, p. 116 à 125) L'enjeu de la deuxième phase réside dans le fait d'être à même de laisser émerger une nouvelle organisation psychique et non pas seulement une organisation associative dans des réseaux déjà existants. (Anzieu, 1981, p.108) Ce qui par ailleurs, rejoint aussi le concept de Bohm qui voit la créativité comme une possibilité de créer une nouvelle organisation des structures (2010b, p. 12 ; cf. 2.2.3.1).

Concrètement parlant et en regard de l'expérimentation que j'ai menée sur le terrain, je constate que l'entité « peur » en tant que représentant psychique a été nommée. Toutefois, cela semble insuffisant pour permettre l'émergence d'une nouvelle organisation de structures psychiques qui, comme on l'a vu, permettrait d'accéder à un « organe de perception » (cf. 2.2.3.2). En fait, selon mon expertise vis-à-vis des groupes, je constate qu'il est assez rare que les groupes atteignent l'étape où il est possible de prendre conscience de l'émergence d'un noyau organisateur. Étape où la dynamique psychique de l'organisation de l'œuvre subit un retournement épistémologique à partir de l'émergence d'un représentant psychique. Cette phase semble difficile à passer dans le contexte des pratiques communicationnelles. Entre autres parce que de mon point de vue, cette transition psychique met au défi la perception que nous avons de notre subjectivité.

Dès lors, ce que je nomme le principe de subjectivation se définirait selon une dynamique de cadrage comme explicité ci-dessus (cf. 5.1.1) de ce que nous percevons

comme étant les limites de notre subjectivité. C'est-à-dire, « qui » nous pensons être en fonction du monde que nous appréhendons. Plus spécifiquement, je considère que l'émergence d'un représentant psychique met au défi notre définition identitaire telle que l'ai présenté selon les travaux de Goffman (cf. 1.2.3) et de Marc et Picard (cf. 1.4). Ainsi, j'envisage que le principe de « subjectivation » soit une mise en jeu des limites perceptives entre un sujet et un monde perçu, c'est-à-dire un objet. Autrement dit, je conçois l'exploration des limites de la subjectivité, la subjectivation, comme un fonctionnement entre une structure et une organisation selon différents niveaux. Dans ce sens, le principe de « subjectivation » pourrait se définir comme le fonctionnement de l'acte *allagmatique* selon une superposition de niveaux de fonctionnalités. Le tableau présenté en appendice D spécifie les principales caractéristiques des différentes postures subjectives qui résulteraient de la mise en pratique du principe de « subjectivation ».

Par ailleurs, je considère que la *Theory U* ne représente pas une seule descente, mais plusieurs. Ici, j'avance que si les seuils (*thresholds*) ne sont pas franchis, il n'est pas possible d'accéder aux différents espaces cognitifs. Ainsi, j'envisage que ces espaces cognitifs représentent des domaines de fonctionnements psychiques qui permettent alors l'utilisation des instruments personnels. Dans cette perspective, chaque espace cognitif proposé par Scharmer résulterait de plusieurs variations du geste *epochal*. J'amène cette précision parce qu'il semble que l'aspect expérientiel de la descente du U soit parfois mal compris. Par exemple, Catherine Barnabé (Mahy et Carle, 2012, p. 203) présente, soit disant, une simplification du modèle de Scharmer. Elle supprime les espaces cognitifs dans la descente du U, puis dans la remontée, elle supprime les ponts qui permettent l'accès à ces espaces. C'est comme si elle considérait que le triple geste *epochal* : (la suspension, redirection, lâcher-prise), donnait directement accès à l'« organe de perception ». Elle ne semble pas faire de différence entre les espaces cognitifs et les seuils à franchir pour accéder à ces derniers. Pour ma part, si je me réfère à mes expériences et expertises personnelles,

accéder à un « organe de perception » n'est facile, ni pour l'individu, ni pour le groupe. En particulier, comme je l'ai précisé précédemment, parce que les pratiques communicationnelles qui tendent de « voir à l'intérieur du phénomène » provoquent de grandes résistances (Scharmer, 2009, p. 159, ma traduction; cf. 2.2.3.2). Aussi, parce que je considère que pour qu'une action collective puisse être posée à partir d'un « organe de perception », il est utile de mieux comprendre le passage entre les différents fonctionnements psychiques.

C'est pourquoi, plutôt qu'une seule courbe en U, j'en propose trois, chacune de ces courbes représentant l'entrée dans un domaine de fonctionnement psychique différent. Dans cet ordre d'idée, l'utilisation des instruments devient un indicateur que les individus peuvent percevoir des zones plus subtiles de leur être. Ainsi les trois postures se caractérisent comme suit. Premièrement, la posture « objectiviste » résulterait de la création d'un espace psychique régi par la suspension des fonctionnements habituels. Cet espace psychique est rendu possible lorsque l'individu est susceptible d'appréhender le monde avec un regard nouveau. Comme résultat, l'individu accède à un esprit ouvert, c'est en fait, ce que sont sensés faire tous les chercheurs (voir schéma du fonctionnement de la posture objectiviste dans l'appendice E). Deuxièmement, la posture « intersubjective » résulte de la création d'un espace psychique régi par la redirection de l'attention de l'extérieur vers l'intérieur. Cet espace psychique est possible lorsque l'individu commence à sentir les perceptions subtiles de l'interaction entre lui et le monde. Comme résultat, l'individu est à même de prendre conscience de ce qui l'affecte, émotions, sensations, etc., le cœur ouvert. Ainsi, l'individu accède à une dimension plus sensible qui lui permet de prendre conscience des affects des échanges interpersonnels en tant qu'effet de sa relation au monde. La posture « intersubjective » est le domaine de l'émotion et du collectif, et potentiellement, elle ouvre vers la possibilité de percevoir ce qui n'est pas encore perçu (voir schéma du fonctionnement de la posture

intersubjective dans l'appendice E). Dans ce sens, elle est un seuil vers le prochain domaine, le « transsubjectif ».

Troisièmement, la posture « transsubjective » résulte de la création d'un espace psychique régi par le laisser-aller des *habitus* des structurations de l'expérience. Cet espace psychique est possible lorsque l'individu est susceptible de poser des actions à partir de l'« organe de perception » global tel que je l'ai présenté au point 2.2.3.2. Comme résultat, l'individu accède à une intentionnalité ouverte. Selon l'exploration de la perspective de Varela, l'individu accéderait à une dimension cognitive qui ne se référerait ni aux structures du cerveau, ni au comportement ou au vécu, mais à un entre-deux de deux systèmes cognitifs (Varela, 1996; Varela, Thompson et Rosch, 1993 ; cf. 2.2.2.1). Du point de vue de Simondon, l'intentionnalité ouverte donnerait accès à un système cognitif où l'action s'imposerait comme une dimension organisatrice de la résolution de tension entre deux réels disparates. Dans ce sens, l'action serait une information en tant que signification qui surgirait lorsque l'opération d'individuation découvrirait la dimension selon laquelle deux réels disparates peuvent devenir un système. (Simondon, 1964, p. 15 ; cf. 2.2.1.1). Par ailleurs, selon la perspective de phénoménologie pratique de Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011), puisque cette action s'impose comme une évidence intuitive, elle n'est pas issue d'un processus réflexif ordinaire, mais résulte d'une procédure de réduction *eidétique* en tant que système cognitif permettant de percevoir l'essence d'un phénomène (cf. 3.2.2). Autrement dit, je conçois qu'une intentionnalité ouverte se définisse par la possibilité de poser une action qui intègre simultanément plusieurs niveaux ou dimensions du réel. Dans ce sens, cette action représenterait la dimension de l'opérationnalisation de la transduction selon la définition de Simondon (cf. 2.2.1.2) (voir schéma du fonctionnement de la posture « transsubjective » dans l'appendice E). Donc, lorsque Scharmer suggère de prendre conscience du point d'origine de nos actions (2009, p. 6 à 8), je propose de nous référer à ces postures

« subjectives », en tant que lieux psychiques où peuvent s'expérimenter, comme cadre d'exploration, différentes limites de la subjectivité.

En résumé, je conçois que le principe de « subjectivation » permet de mieux comprendre comment la communication organise et structure le monde que nous appréhendons. Entre autres, en étant à même de rendre compte du phénomène de *l'émergence de la pensée intuitive individuelle et collective à partir d'une action créatrice*. Ainsi, il semble possible de mieux comprendre et rendre compte du phénomène que j'étudie d'une part, en considérant comme essentielle la mise en dynamique d'un domaine par une question ou une intention, ce que j'ai défini plus haut comme étant un cadrage. D'autre part, en explicitant l'acte *allagmatique* en tant que fonctionnement cognitif entre une organisation et une structure. Et pour finir, en montrant que les postures subjectives se caractérisent par différents fonctionnements psychiques. Concrètement parlant, ces spécifications proposent quelques repères pour ceux qui souhaitent s'aventurer dans des domaines d'exploration de ce qui se situe au-delà de la subjectivité ou même de l'individualité. La dernière section de ce chapitre vise à aborder les moyens de valider, de cerner les limites et d'explorer l'éthique de cette étude.

5.2 VALIDATION, LIMITES, ÉTHIQUE

Cette dernière partie du chapitre discussion vise à proposer différents critères pour valider, établir les limites et préciser l'éthique de cette recherche. Ce texte se divise en trois parties distinctes. Premièrement, la validation où je précise les spécificités qui permettent de valider une recherche qui rend compte de l'expérience. Deuxièmement, je tente d'établir quelques limites de cette étude. Et troisièmement, j'aborde quelques caractéristiques sur la mise en œuvre des dimensions éthiques de ce travail.

5.2.1 Validation

Traditionnellement, la validation est une étape de la recherche qui permet entre autres d'attester de la scientificité d'une recherche. Dans une perspective hypothético-déductive, il s'agit de vérifier d'une part, l'objectivité du chercheur en regard de son objet de recherche puis, d'autre part, la fidélité c'est-à-dire la constance des résultats à un test. (Dolbec, 1993, p. 6 et 7) À cela s'ajoute la validité interne et externe, toutes deux étant autant requises pour les démarches quantitatives que qualitatives. Par ailleurs, selon la perspective de phénoménologie pratique que j'ai explorée (cf. chap. III), la validation s'établit nécessairement dans une médiation relationnelle.

Pour Alex Mucchielli la recherche qualitative se valide selon des critères internes et externes. Dans ce sens, les premiers cherchent la correspondance entre une observation et la réalité empirique visée par cette observation. Les seconds concernent la possibilité de conserver cette observation pour la comparaison avec d'autres groupes que ceux étudiés. (Mucchielli, 2009, p. 290) Par ailleurs, pour Colette Baribeau (2005), la validation externe d'une recherche qualitative permet la transférabilité du processus de recherche, c'est-à-dire d'établir des liens explicites entre la problématique et les résultats obtenus. C'est pour ma part, ce que je fais dans la synthèse qui clôt ce chapitre (cf. 5.3) puisque j'y récapitule les moyens que j'ai mis en œuvre pour répondre aux différents objectifs posés dans la problématique. Ensuite, Baribeau avance que la validité interne permet d'établir un lien explicite entre les données et les analyses. C'est ce que j'ai fait en détaillant et explicitant la cueillette, l'organisation et la reconstitution des données pour produire des textes phénoménologiques. Ainsi, je considère que cette étape permet d'une part, de donner de la crédibilité à la recherche que j'ai effectuée et d'autre part, d'en permettre la transférabilité. (Baribeau, 2005, p. 110)

Toutefois, je vais aussi me référer aux travaux de Depraz, Varela et Vermersch (2011) pour explorer la validation selon les critères propres à la phénoménologie

expérientielle. En fait, pour ces auteurs, la validation du cycle de l'acte réfléchissant est optionnelle. De même, ils considèrent que la verbalisation de la dynamique menant à la prise de conscience est elle aussi optionnelle. Pour ces auteurs autant l'expression que la validation ne peuvent se passer de ce qu'ils nomment une médiation intersubjective, c'est-à-dire l'établissement d'une relation entre différents sujets percevant le monde. Ils précisent aussi que la philosophie phénoménologique ne peut pas être évaluée selon la même perspective que les sciences empiriques. Par contre, ils mentionnent ici, une limite de leur propre méthodologie puisqu'ils sont eux-mêmes dans un processus qu'ils tentent de préciser. Autrement dit, les critères qu'ils proposent ne peuvent être que provisoires. Malgré tout, il me semble nécessaire de présenter des critères de validation qui sont en adéquation avec les méthodes que j'ai mises en oeuvre. (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 119 à 125)

Ainsi, les auteurs s'inspirent à la fois de la science empirique et de la philosophie phénoménologique pour élaborer des critères de validation. Dans ce sens, ils proposent des structures de médiation entre première, deuxième et troisième personne pour valider une recherche. À cet effet, ils précisent que la posture d'objectivité en troisième personne, relève toujours d'un fait scientifique qui draine avec lui l'édifice entier de l'entreprise scientifique. Ce dernier étant entendu comme son réseau d'acteurs sociaux, d'idiosyncrasies esthétique, politique et géographique. Les auteurs précisent aussi que, bien que l'objectivité scientifique soit un point de vue dominant, il n'en demeure pas moins qu'une médiation sociale soit toujours à l'œuvre. Par exemple, le protocole d'évaluation de cette recherche se fait dans un rapport intersubjectif entre un chercheur (moi) et des lecteurs (le directeur de la recherche et les membres du jury) et prend place dans un contexte universitaire régi par des normes spécifiques. Conséquemment, l'évaluation de cette recherche par le corps professoral est un critère de validation en soi. Pour y répondre, j'ai élaboré cette recherche selon le guide proposé par la faculté de communication de l'UQÀM (Rédaction du mémoire, en ligne). (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 122 à 123)

À l'opposé, les auteurs stipulent que la validation de la posture en première personne nécessite aussi une relation intersubjective. Ils distinguent ce qui est du ressort de l'expérience subjective et ce qui relève du privé ou de l'inaccessible. En fait, ils considèrent que ce dont nous faisons l'expérience, c'est-à-dire ce qui est mis en contact intime avec la subjectivité individuelle, peut être examiné, exprimé et ouvert à une validation intersubjective. Toutefois, Depraz, Varela et Vermersch précisent aussi que l'accès aux modalités de l'acte réfléchissant requiert un apprentissage. Pour ma part, cet apprentissage s'est effectué en parallèle avec les explorations des arts traditionnels que j'ai spécifiées dans la problématique. (cf. 1.2.3) Tout comme ils le précisent, ces démarches impliquant un travail sur soi doivent à un moment ou un autre être validées. Concrètement, je considère que j'ai graduellement validé cette recherche au travers de relations intersubjectives, et ce, tout au long du processus. Spécifiquement, avec une amie et collègue de l'UQÀM qui vient tout juste de déposer son mémoire, elle aussi en communication. Nos très, très, nombreuses conversations ont été utiles pour valider entre autres ma compréhension, mais aussi mes expérimentations et les façons d'en rendre compte. Inévitablement, le fait d'être infirmée ou confirmée en rapport avec ce que j'expérimentais en lien avec l'élaboration de cette recherche me permettait d'authentifier des contenus expérientiels spécifiques. De la même manière, j'ai eu, surtout au début de la recherche, de nombreuses conversations avec mon directeur de recherche. Et évidemment, j'ai aussi eu l'occasion de verbaliser ce que je faisais avec plusieurs personnes de mon entourage. Il est indéniable que je me sentais validée lorsque j'expliquais ce que je faisais à des gens de mon environnement qui sont peu familier avec les protocoles que j'utilise et que ceux-ci me confirmaient qu'ils comprenaient ce que je tentais de leur partager. Ainsi, Depraz, Varela et Vermersch nomment cette médiation intersubjective comme étant une position en deuxième personne permettant de valider des processus expérientiels de l'acte réfléchissant, autant dans ses dimensions expressives que comme critère pour valider une recherche. (2011, p.123 à 125).

Finalement, plusieurs critères permettent de valider une recherche. Pour la recherche qualitative en général, nous avons vu la validité interne et externe. Puis, pour une validation propre à une démarche de phénoménologie expérientielle selon une structuration en première, deuxième et troisième personne, la médiation intersubjective semble être le critère primordial. Voyons maintenant quelles sont les limites de cette recherche.

5-2-2 Limites

Cette partie du texte servira à répertorier quelques limites de cette étude. Soit, premièrement qu'une étude qui explore l'expérience est nécessairement plus longue et plus complexe qu'une étude qui ne l'inclue pas. Ensuite, que le rapport final, n'est pas rédigé dans un langage permettant une vulgarisation du sujet que j'aborde. Et pour finir, que je n'ai pu rendre compte comme je l'aurais souhaité des deux malaises que j'ai cités dans la problématique (cf. 1.3).

Ainsi, la première limite dont je voudrais faire état concerne le fait qu'une étude qui a pour objectif d'expérimenter l'acte réfléchissant individuellement ou collectivement est d'une part plus longue, mais aussi plus complexe qu'une recherche traditionnelle. Même si, comme je l'ai mentionné plus tôt je ne suis pas une novice dans l'acte menant à la prise de conscience, il n'en reste pas moins que sa mise en œuvre dans un contexte de recherche demande du temps. Tout comme le dit Depraz : c'est tout le pari, créer une disposition d'esprit qui permette de vivre la théorie pour mieux la comprendre de l'intérieur plutôt que de seulement la comprendre intellectuellement (2009, p. 125). Pour moi, « comprendre de l'intérieur » relève comme le précise Bohm, d'un besoin fondamental qu'a l'être humain d'assimiler son expérience, d'abord de son environnement extérieur, mais aussi de son propre processus psychologique interne. Dans ce sens, intégrer un travail comme je viens de le faire est nécessairement long. Il ne m'est pas concevable d'être à même d'explicitier des concepts complexes si je n'ai pas un ressenti corporel me permettant d'expérimenter

la compréhension de ce que je tente d'expliquer. Comme Bohm le précise, la question de l'assimilation concerne aussi l'établissement d'une relation organisée et structurée harmonieusement (2010b, p. 34 à 35, ma traduction), qui, comme on l'a vu plus haut, est aussi un critère de validation (cf. 5.2.1). Ainsi, ce que je nomme l'expérimentation des concepts est nécessaire pour ensuite être susceptible de les mettre en cohérence et de les partager dans une relation intersubjective du chercheur au lecteur.

Par ailleurs, la deuxième limite de ce travail serait qu'il ne s'exprime pas dans un langage accessible à un grand nombre. Comme le précise Denis Jeffrey, dû au décloisonnement des savoirs, la communication des résultats d'une recherche devrait pouvoir se faire dans une langue accessible. Pour lui, un texte trop hermétique ne s'adresse qu'à un nombre restreint d'élus. (Jeffrey, 2005, p. 125) De mon côté, ce n'est pas que j'ignorais ce fait, mais comme je viens de le préciser, la compréhension, l'expérimentation et la mise en cohérence des différentes composantes de ma recherche ne m'ont pas permis de vulgariser le sujet que j'étudie. Il n'en demeure pas moins que la prochaine étape de mon travail va être de continuer à partager les fruits de ce travail dans ma vie et je vais nécessairement être obligée de le rendre plus accessible. Dans le même ordre d'idée, étant donné que l'acte réfléchissant requiert un apprentissage (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 144 à 149), la lecture d'un compte rendu de recherche qui expérimente le phénomène peut être ardue pour ceux qui n'ont pas encore côtoyé les subtilités de l'acte réfléchissant. De plus, cette étude relève d'un thème de recherche peu connu et de ce fait réduit d'autant le nombre de lecteurs que je pourrais avoir.

D'un autre côté, je n'ai pas suffisamment de traces que je considérerais comme « valide », pour préciser les deux malaises abordés dans la problématique (cf. 1.3). Ceci étant la troisième limite que je perçois à cette étude. En fait, je pense qu'il est très délicat d'aborder les relations de pouvoir, peu importe les milieux dans lesquels la recherche prend place. Suite à mon terrain et aux diverses explorations dans les groupes, je continue de croire que les relations de pouvoir sont un enjeu à prendre en

compte, mais je constate aussi que le sujet est très délicat à aborder. Sensiblement de la même manière, le thème de la mystification des concepts représente un autre enjeu. À cet effet, Depraz précise que l'« expérience transcendantale » est également une dimension essentielle de la phénoménologie pratique. Pour elle, le terme « transcendantal » se définit comme ce qui « structure l'expérience spatio-temporelle en termes de catégories et d'intuitions sans jamais se donner comme phénomène spatio-temporel » (2004, p. 153). Dans ce sens, l'« expérience transcendantale » est un geste actif, contrairement à l'expérience mystique qui elle est passive. Elle serait une connaissance de soi qui naît d'une relation attentive au monde et aux autres, une réflexivité critique et concrète du sujet sur lui-même. Autrement dit, une expérience qui met en réflexion la portée ontologique de l'expérience subjective soit, le mode d'inscription du sujet dans le monde. (Depraz, 2004, p. 154) Comme je l'ai dit, je ne pourrais pas élaborer plus sur les malaises que soulèvent les pratiques conversationnelles qui visent le changement transformationnel. Toutefois, je précise encore une fois que la phénoménologie pratique de Depraz donne des points de repère valables à qui souhaite s'aventurer dans l'exploration de l'acte réflexif.

En guise de conclusion, j'ai présenté trois limites de l'étude que je viens de faire. Il y en a probablement d'autres que je ne peux pas aborder pour l'instant parce que je ne les perçois pas. Je vais maintenant détailler quelques réflexions éthiques sous-jacentes à cette recherche.

5.2.3 Éthique

L'éthique est un vaste sujet que plusieurs des auteurs que j'ai approfondis ont abordé. En effet, autant Simondon (1964, 2007) que Depraz (2004, 2006) proposent des prises de position éthique en lien avec leurs travaux. Dans ce sens, j'explore aussi le travail de Denis Jeffrey qui propose une réflexion sur l'éthique de la rencontre en recherche qualitative.

Alors, comme le précise Denis Jeffrey (2004), la dimension éthique de la recherche traverse tout le champ de la recherche qualitative entre autres, parce que le chercheur rencontre des humains. En conséquence, on doit en distinguer deux aspects, celle du chercheur et de la recherche. Selon l'auteur, l'éthique du chercheur est un sujet qui a été passablement discuté, et a abouti à la création des comités d'éthique de la recherche dans les universités canadiennes. Cet aspect de l'éthique concerne notamment le respect de tout individu rencontré dans la recherche. Jeffrey précise aussi qu'elle concerne l'honnêteté du chercheur, les règles de confidentialité, le consentement des sujets, etc. Par ailleurs, l'auteur soulève aussi les enjeux éthiques du domaine de la recherche. De son point de vue, l'éthique en recherche doit questionner le champ des possibles, entre autres lorsque le savoir scientifique peut susciter la transformation des individus. Ainsi, il avance que « ne doit pas être fait tout ce qui peut être fait ». Effectivement, le questionnement est pertinent, mais ici, encore je n'aurais pas le loisir d'y répondre comme il se doit. (Jeffrey, 2004, p. 126)

Par ailleurs, Simondon, considère que l'éthique se partage dans les systèmes philosophiques selon deux voies, d'une part, une éthique pure et d'autre part, une éthique appliquée. Pour lui, l'éthique du devenir et de l'action dans le présent a besoin de l'éthique de la sagesse selon l'éternité (que je comprends comme étant sans dimension temporelle), pour être consciente d'elle-même en tant qu'éthique de l'action. (Simondon, 1964, p. 291 à 301) Dans le même ordre d'idée, Depraz (2006, p. 183 à 186) propose une éthique du sensible et de la corporéité engagée dans des relations de sociabilité avec les autres. Ainsi, pour elle, les modalités de l'*epochè*, impliquent une action fondamentalement éthique à partir du moment où c'est l'attitude vis-à-vis du monde qui devient éthique. Ici, l'éthique est vue comme une action qui se pose et non comme une réflexion à faire.

D'ailleurs, toujours selon Depraz (2006, p. 183 à 186), l'individu est éminemment actif lorsqu'il pose un geste *epochal*. Ainsi, l'éthique est bien plus qu'une exigence morale, elle est une modalité d'être qui nous confronte chaque instant à cette

dimension de nous-mêmes qui le plus souvent se dérobe à nous-mêmes. Cette façon d'être nous permet de n'être plus dupe de nous-mêmes. Nous ne pouvons ainsi qu'être au plus près de nous-mêmes, conscients de ce qui nous advient. Dans le même ordre d'idée, elle spécifie qu'à partir de là, on sort d'une relation de sujet à sujet de type impersonnel, pour entrer dans l'ouverture même de l'attitude du sujet. Ainsi, la mise en expérience du geste *epochal* suppose un changement de qualité de relation au « monde », comme le nomme Husserl. Cette relation pourrait aussi être désignée d'« objet des objets ». Dans ce sens, on aurait affaire à un super objet, comme le dit Depraz, plus précisément, à une qualité d'expérience différente qui convertit notre façon d'appréhender le monde en tant qu'ensemble de l'espace. (Depraz, 2006, p. 183 à 186) Pour ma part, cette expérience est très concrète et je peux témoigner que son exploration permet une mise en pratique de l'éthique. J'y vois effectivement un potentiel de privilégier un échange relationnel avec le monde plutôt qu'une objectivation du monde qui a pour conséquence de me le fait subir.

Dans le même ordre d'idée, Christiane Gohier avance qu'« au-delà des règles prescrites par la communauté scientifique qui deviennent en quelque sorte des règles déontologiques prescrites dans la pratique de recherche, chaque chercheur doit poursuivre une réflexion d'ordre éthique qui interroge les valeurs sous-jacentes aux règles prescrites et les siennes propres » (Gohier, 2004, p.13). Elle mentionne, entre autres, que les politiques principalement mises en place par les gouvernements, ne font pas état de la question du contrôle exercé par le chercheur dans sa posture d'expert sur les acteurs, ni non plus, celle de la prise en compte de la voix des différents acteurs. Et ce, en particulier parce que l'éthique proposée par le gouvernement s'adresse sans différenciation à tous les types de recherche. Dans ce sens, l'auteur suggère de questionner les autres dimensions qui appellent une réflexion éthique de la part du chercheur. À cet effet, Gohier insiste sur les relations qui s'établissent pendant la recherche. Elle cite entre autres, le rapport aux sujets ou aux participants, mais aussi aux co-chercheurs, aux assistants. Comment se partage

les responsabilités, les ressources financières et matérielles, la reconnaissance de la participation à la production scientifique sont des questions qui devraient être clarifiées de façon explicite (Gohier, 2004, p.12). Pour ma part, j'envisage que produire une recherche éthique ne se limite pas à obtenir un certificat éthique, d'autres critères sont à prendre en compte.

Finalement, je pense que la dimension de l'éthique est primordiale, mais malheureusement je ne pourrais pas développer le sujet. Concrètement parlant, je considère comme très prometteuse la vision de Depraz à partir du moment où individu accède aux dimensions subtiles de son être et qu'il peut prendre conscience du lieu d'où émergent ses actions. Mais ici, encore, je pense que les enjeux de pouvoir sont la plus grande limite à la mise en œuvre de cette éthique. Afin de clore le chapitre, la prochaine section du texte propose une synthèse des résultats du mémoire.

5.3 Synthèse des résultats

L'objectif de cette recherche visait à *tenter de mieux comprendre et explorer les possibilités de rendre compte comment la communication organise et structure le monde que nous appréhendons en lien avec l'immédiateté de notre expérience, à partir des différentes postures de recherche que Scharmer propose*. Pour répondre à cet objectif principal, j'ai entre autres, expérimenté l'organisation de la pensée par la communication à partir des trois cadres normalement utilisés pour rendre compte d'une recherche. Concrètement, j'ai mis à l'épreuve de l'expérience la logique transductive de Simondon au travers du cadre théorique (conceptuel), puis du cadre méthodologique (opératoire), et à cela j'ajoute le cadre de l'analyse (expérientiel). Ainsi, pour répondre à mes sous-objectifs, j'ai posé la question de recherche au début de chaque chapitre : *comment favoriser et documenter l'émergence d'une pensée intuitive individuelle et collective issue d'un geste créateur ?* En guise de résultat, j'ai

extrait de chacun de ces chapitres des caractéristiques essentielles qui permettent de mieux comprendre le phénomène que j'étudie.

Dans ce sens, j'ai premièrement posé ma question de recherche en rapport avec le cadre théorique, c'est-à-dire principalement en rapport avec le principe d'individuation proposé par Simondon (cf. 2.2). De ce cadrage d'exploration, j'ai extrait un invariant qui se caractérise par le fait que la posture « transsubjective » puisse se révéler au travers d'un processus de subjectivation, qui lui-même s'opérationnaliserait à partir de la prise de conscience de l'« organe de perception » mentionné par Scharmer (2009, p. 158 à 159 ; cf. 2.2.3.2). Et puisque cette prise de conscience rend possible l'accès à des perceptions plus subtiles, elle autoriserait conséquemment une mise en expérience de la logique transductive. Dès lors, la logique transductive se caractériserait par l'idée invariante qu'une individuation progressive du système de la pensée permettrait d'actualiser des potentiels de l'être tout en créant une relation individu-milieu.

Deuxièmement, j'ai posé cette question de recherche en lien avec la phénoménologie pratique principalement développée par Natalie Depraz. De ce cadre méthodologique j'ai extrait l'idée essentielle, l'invariant que la dynamique structurelle de prise de conscience (*epochè* et évidence intuitive ; cf. 2.2.2.2) est un outil permettant d'expérimenter la logique transductive. Plus spécifiquement que cette instrumentalisation de la prise de conscience permet d'accéder à l'« organe de perception » mentionné par Scharmer (2009, p. 157 à 159 ; cf. 2.2.3.2). Dans ce sens, les travaux de Natalie Depraz rendent possible l'exploration d'une posture « transsubjective » entre autres, parce que cette exploration autorise une prise de conscience du système de la pensée globale et corollairement, de l'individuation de ce système. Exploration qui permet aussi une structuration du phénomène d'abord, selon plusieurs degrés de temporalité (cf. 3.2.2.1), puis selon des variations perceptives des limites subjectives mises en contexte à partir du triple geste *epochal* et qui peuvent ensuite être partagées selon les trois modalités de la procédure *eidétique* (cf. 3.2.2.4).

Conséquemment, cette prise de conscience du système de la pensée globale peut donner lieu à une expérimentation des limites subjectives en tant que principe de subjectivation. Concrètement, je propose ce principe comme une mise en expérience des limites de notre individualité, c'est-à-dire comme une mise en expérience de ce qui nous sépare du monde que nous appréhendons en lien avec l'immédiateté de ce que nous vivons.

Et troisièmement, la question de recherche a été posée pour produire des analyses phénoménologiques en mode écriture. Ici, il s'agit d'une expérimentation de l'individuation du système de la pensée à partir du concept de la dynamique structurelle de la prise de conscience (cf. 2.2.2.2). De ce cadre expérientiel, j'ai extrait plusieurs idées caractéristiques du phénomène que j'étudie. Soit, comme je l'ai noté plus haut, l'importance de cadrer la facilitation de l'activité que j'ai organisée pour collecter mes données par une dynamisation du domaine qu'on tente d'étudier. Puis, que l'organisation de la communication dans des contextes de laboratoire humain visant le changement transformationnel dépend du franchissement de seuils d'espace cognitif. Ce dernier point m'a aussi été utile pour préciser les fonctionnalités des différentes postures subjectives (cf. 5.2.2). Et finalement, j'ai aussi dégagé l'idée qu'il est possible de rendre compte du mouvement de l'organisation de la pensée collective au moment où elle se forme, entre autres, en explorant plusieurs modes d'expression.

Ainsi, les invariants que j'ai extraits de chaque chapitre répondent à mes objectifs secondaires. Plus spécifiquement, l'invariant conceptuel proposerait une expérimentation de la logique transductive comme une individuation progressive du système de la pensée. L'invariant méthodologique repose quant à lui, sur une structuration du phénomène que j'étudie. Pour sa part, l'invariant expérientiel permet de rendre compte du mouvement de l'organisation de la pensée collective au moment où elle se forme. En fait, je considère que ces trois invariants permettent de rendre compte et de mieux comprendre l'application d'une logique transductive selon la

définition de Simondon. Entre autres, ces invariants précisent la mise en application de la logique transductive à partir d'un système de pensée qui consiste à suivre le phénomène que j'étudie dans sa genèse, c'est-à-dire à accomplir la genèse de la pensée en même temps que s'accomplit la genèse du phénomène (Simondon, 1964, p. 20). De la sorte, l'exploration de ces sous-objectifs a été rendue possible par la mise à l'épreuve de la dynamique structurelle de la prise de conscience et de la procédure *eidétique*.

Par ailleurs, les travaux de Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011) me sont aussi utiles pour répondre à mon objectif principal, c'est-à-dire *mieux comprendre et rendre compte comment la communication organise et structure le monde que nous appréhendons*. En fait, pour que ces invariants aident à mieux comprendre le phénomène que j'étudie, il est nécessaire de les mettre en cohérence, autant avec le triple geste de la procédure *eidétique*, qu'avec le triple geste *epochal*. Ainsi, les trois gestes de suspension, redirection et laisser venir qui caractérisent l'*epoché*, peuvent se déployer selon une échelle temporelle de la dynamique structurelle de la prise de conscience proposée par Depraz, Varela et Vermersch (2011), et offrent en conséquence une structure d'exploration pour l'acte réflexif (cf. 3.2.2.1). Dans ce sens, le geste *epochal* s'applique à une dimension temporelle de la seconde ou de la minute en tant qu'une exploration simple du triple geste *epochal*. Mais aussi au niveau du remplissement intuitif qui suppose une échelle temporelle de l'organisation d'une activité. Et enfin, au niveau du remplissement expressif, qui suppose une échelle temporelle plus longue et qui repose sur les modalités d'un partage expressif utile pour un échange avec autrui sous la forme d'une œuvre (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 75 à 117 ; cf. 3.2.2.1). De son côté, le triple geste de la procédure *eidétique* rend possible l'exploration de l'objectif principal au travers une relation de l'écrivain à son lecteur, et ce, à partir d'une structuration du phénomène comme celle que je viens de citer. Pour rappel, le triple geste de la procédure *eidétique* permet de tisser expérience et langage par les gestes 1- de variations des

traits de l'objet qu'on étudie, 2- d'extraction des caractéristiques essentielles du phénomène et 3- d'identification idéatrice qui donne une forme à l'idée qui elle-même donne corps à l'objet qu'on investigue (dans le sens phénoménologique de donation ; cf. 3.2.2.1 ; Depraz, 2009, p. 60 à 62 ; cf. 3.2.2) De la sorte, la mise en application de la dynamique structurelle de la prise de conscience est utile pour rendre compte des mouvements du système de la pensée. Et conséquemment pour décrire l'organisation de nos perceptions du monde au travers une analyse phénoménologique en mode écriture, c'est-à-dire par un acte langagier. (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p. 33 à 117 ; cf. 3.2.2). Plus spécifiquement, les axes thématiques proposés par Natalie Depraz détaillent des procédures méthodologiques de phénoménologie expérientielle qui permettent à leur tour de rendre compte d'un phénomène à partir des différents niveaux de temporalités du geste *epochal* que j'ai cités ci-dessus. Pour être plus précise, que l'attention en tant modulateur de l'acte intentionnel; le triple geste de l'*epochè*; la procédure *eidétique* et l'évidence intuitive sont des outils qui m'ont permis de structurer mon expérience selon plusieurs perspectives. (Depraz, 2009, p. 36 à 102 ; cf. 3-2-2-4)

Finalement, la phénoménologie pratique de Depraz (1999a, 1999b, 2006, 2009, 2011) rend possible la délimitation de plusieurs cadres d'exploration et l'extraction des invariants qui ont été utilisés pour présenter les principaux constats de cette recherche. En bref, du chapitre analyse j'ai extrait les trois invariants suivants : le cadrage, le franchissement des seuils psychiques, et l'œuvre comme description expressive de la pensée collective. Des chapitres du mémoire, j'ai extrait les invariants suivants : le potentiel de la prise de conscience de l'individuation du système de la pensée, la phénoménologie pratique pour structurer un phénomène et les trois invariants que je viens de citer. Dans le chapitre discussion j'ai détaillé trois caractéristiques essentielles de l'étude que je viens de mener soit : 1) que l'expérimentation permet des cadrages du phénomène selon plusieurs espaces d'investigation et rend ainsi possible la perception du phénomène étudié selon

différentes perspectives, soit selon plusieurs variations des traits caractéristiques de l'objet (cf. 4.1.1). 2) que l'acte *allagmatique* pourrait délimiter le fonctionnement réflexif d'un individu par une opération entre une structure et une organisation. 3) et pour finir que les postures subjectives citées dans la problématique (cf. 1.5) caractérisent différents fonctionnements psychiques.

Conséquemment, *mieux comprendre et rendre compte de comment la communication organise et structure le monde en lien avec l'immédiateté de notre expérience*, signifie : d'abord d'être à même de percevoir le phénomène de l'émergence de la pensée intuitive qu'elle soit individuelle ou collective en tant qu'acte réflexif ; puis que le principe de subjectivation permet entre autres de structurer cet acte réflexif selon les limites perceptibles de notre subjectivation ; et, pour finir, que le principe de subjectivation serait une dynamique de cadrage de ce que nous percevons comme étant les limites de notre subjectivité pour pouvoir rendre compte du fonctionnement entre une structure (tantôt objet monde puis sujet) et une organisation (tantôt sujet puis objet monde) selon différents niveaux. Pour conclure ce travail, je propose le principe de subjectivation comme trait essentiel de cette recherche, dans la mesure où celui-ci permet de préciser un acte réflexif comme une démarche de l'esprit qui suit l'être dans sa genèse, c'est-à-dire qui accomplit la genèse de la pensée (du sujet) en même temps que s'accomplit la genèse de l'objet (monde) (Simondon, 1964, p.20).

CONCLUSION

Tout comme je le proposais en introduction, nous venons de cheminer ensemble, vous et moi, lecteur et écrivain, dans le domaine de l'acte réflexif. De cette exploration se dégagent quelques points de repère comme balise d'un territoire peu exploré.

Ainsi, j'ai commencé par situer cette recherche autour d'une contextualisation de la communication en tant que processus organisant. Ce concept est entre autres, mis en application dans des pratiques communicationnelles qui visent le changement transformationnel. Selon cette perspective, c'est la conscience humaine qui est à même de se transformer et parallèlement il existe des propositions méthodologiques qui « permettent de voir dans nos activités les effets d'une structure de la cognition sans perdre de vue l'immédiateté de notre expérience » (Varela, Thompson et Rosch, 1993, p. 38). Puis, j'ai exposé plusieurs explorations de ma vie personnelle et professionnelle qui m'ont permis d'acquérir une expertise utile pour appréhender les modalités des pratiques communicationnelles citées ci-dessus. Nous avons aussi vu que la mystification des concepts et les paramètres organisationnels régis par des relations de pouvoir sont deux préoccupations à prendre en compte dans les contextes qui explorent la communication comme principe organisant en rapport avec notre expérience immédiate. Conséquemment, il semblait pertinent de situer cette étude en se basant sur une approche psychosociologique de la communication. Ainsi, l'établissement du problème général met en évidence l'importance des stratégies identitaires dans la communication. Ces stratégies étant entendues comme l'effort fourni par un individu pour organiser une représentation de soi par la communication. Finalement, les objectifs de cette recherche s'axent autour d'une exploration de trois postures subjectives; d'abord objective, puis intersubjective, et pour finir

« transsubjective ». L'objectif principal visait à mieux comprendre et explorer les possibilités de rendre compte comment la communication organise et structure le monde que nous appréhendons. Les objectifs secondaires proposent une mise à l'épreuve de l'expérience de chacun des cadres qui constituent cette étude, soit le cadre théorique, méthodologique et expérientiel. Concrètement la question de recherche a été utile pour explorer une logique de recherche « transductive » principalement proposée par Gilbert Simondon (1964).

Ensuite, j'ai exploré trois concepts en tant que mise en dynamique de la posture « transsubjective ». Ces derniers donnent un regard conceptuel sur les opérations à mettre en œuvre pour prendre conscience d'un système de la pensée vu comme une globalité. Dans ce sens, le premier concept présente la transduction selon Simondon (1964, 2007). Ainsi, le principe d'individuation est d'abord envisagé comme un théâtre d'individuation qui permet d'actualiser à la fois l'individu et la relation individu-milieu. Pour que cela puisse se faire, il a été nécessaire de mieux comprendre l'opération de transduction de même que la notion d'information. En outre, ces concepts nous renseignent sur les possibilités d'actualiser à la fois l'individuation du système de la pensée vu comme une globalité, mais aussi le milieu dans lequel cette individuation peut prendre corps. Par ailleurs, le second concept élabore une posture en action. Dans ce sens, il est aussi une méthode qui permet une mise en expérience de la posture « transsubjective » dans ses différentes dimensions. De la sorte, j'ai proposé l'idée qu'une *énaction* transductive serait envisageable en actualisant les concepts de la transduction de Simondon (1964) avec ceux de l'*énaction* de Varela (Varela, Thompson et Rosch, 1993). Puis, j'ai spécifié la méthode qui permet à la fois de mieux comprendre et rendre compte de l'acte réflexif par deux gestes de réduction phénoménologique; l'*epochè* et le vide de remplissement intuitif. Et pour finir, le troisième concept aborde la pensée comme un système. J'y présente le dialogue de Bohm (1992, 2010a, 2010b) comme un laboratoire humain qui autorise entre autres la prise de conscience du fonctionnement de la pensée. Ainsi

que la proposition de la théorie U d'Otto Scharmer qui rend possible une mise en action à partir du système de la pensée globale.

Le troisième chapitre est une charnière qui permet d'établir un pont entre un savoir conceptuel et un savoir opérationnel. C'est là que je présente la méthode de la phénoménologie pratique (Depraz, 1999a, 1999b, 2006, 2009) utile pour à la fois mieux comprendre et rendre compte du phénomène subtil que j'étudie. Premièrement, j'ai précisé d'une part, la phénoménologie pratique en tant que stratégie de recherche qualitative et, d'autre part, comment j'ai mis en place le terrain que j'ai exploré et pour finir comment j'ai sélectionné les participants. Deuxièmement, j'ai détaillé le travail avec les données. En premier lieu la collecte, c'est-à-dire que concrètement j'ai établi plusieurs cadres qui ont permis dès le départ de catégoriser des données de différentes natures. J'ai donc eu à ma disposition des données verbales, à caractère artistique et personnel. En deuxième lieu, j'élabore comment j'ai analysé mes données. C'est dans cette section que je justifie les méthodologies qui m'ont permis de créer du sens en rapport avec les différentes explorations que j'ai entreprises. En fait, la phénoménologie pratique a été utile puisqu'elle ne se contente pas uniquement de trouver des significations, mais permet aussi de rendre compte des processus menant à ces significations. En résumé, la phénoménologie pratique propose une méthodologie qui permet d'abord de percevoir le phénomène qu'on étudie pour ensuite pouvoir en rendre compte. Elle s'opérationnalise d'après Natalie Depraz selon quatre axes : 1- L'acte attentionnel qui se différencie de l'acte intentionnel puisque ce premier permet une visée vers l'objet moins directive que le second, et autorise conséquemment la perception des dimensions subtiles du phénomène. 2- Le geste *epochal* qui permet une organicité organisatrice de la relation du sujet à l'objet. Dans ce sens, le geste *epochal* est indispensable pour prendre conscience de l'acte réflexif. Ce geste de base est triple : suspension, redirection et laisser venir ou accueil. 3- La procédure *eidétique* est quant à elle nécessaire pour tisser l'expérience et le langage. Cette procédure repose elle aussi sur un triple geste : variation, extraction et

identification de l'essence du phénomène et permet une articulation organique du langage et de l'expérience. 4- L'évidence intuitive est une intrication entre la parole et le vécu et fait entre autres appel à la dynamique de vide de remplissement intuitif, celle de la donation phénoménologique. (Depraz, 1999a, 1999b, 2006, 2009)

Après avoir traversé le cadre conceptuel puis le cadre opératoire, il a été possible de percevoir le phénomène dans plusieurs de ces dimensions. Ainsi, j'ai partagé des textes où je relate ce qui s'est vécu. Par contre, ces textes sont écrits à partir de « ce qui se vit » au moment où j'écris. J'emploie ici le présent puisque, comme je l'ai mentionnée plus haut (cf. 3.2.2), j'applique systématiquement le triple geste *epochal* lorsque je pose l'acte de rédiger ce mémoire. Concrètement, je présente l'expérience du phénomène de l'émergence de la pensée intuitive individuelle et collective selon trois modes discursifs distincts. Néanmoins, chacune de ces explorations est précédée d'un texte où je suis le déroulement de ma pensée lorsque je me questionne à la fois sur ce que j'ai vécu, mais aussi sur le vécu du groupe, et ce, autant en lien avec les interactions verbales qu'artistiques. En pratique, je m'assure de m'exprimer à partir d'un ressenti corporel. Ainsi, le premier mode discursif présente mon témoignage en première personne en tant que facilitatrice de l'évènement que j'ai proposé. Le deuxième mode discursif propose un « laisser-voir » d'une section du dialogue, ici il s'agit d'une monstration qui permet de faire voir ce qui ne pouvait pas être perçu jusqu'alors. Dans ce cas-ci, il s'agit d'une intuition expérientielle que le groupe aurait pu vivre et qui aurait pu donner (dans le sens phénoménologique du terme de ce qui advient à ma conscience; Depraz, 1999b, p. 91) un corps réflexif au groupe. Le troisième mode discursif est celui de l'expression. Dans cette étude, il a d'abord été mis en évidence par l'intuition qu'il était possible de rendre compte du mouvement de l'organisation de la pensée au moment où elle se forme. Une analyse des dimensions invisibles (dites abstraites selon Kandinsky et expliquées par Michel Henry ; 1988) a donc été explorée par un acte d'expression phénoménologique où j'ai tenté d'exprimer le vécu de l'œuvre. L'expression a aussi été mise en œuvre collectivement

par deux poèmes rédigés en temps réel par une participante. Dans ce sens, il représente une expression de l'entité groupe.

En fait, la traversée de ces trois cadres : conceptuel, opératoire et expérientiel a permis d'en connaître plus sur les territoires explorés. Dans les faits, c'est à partir d'ici qu'il est possible de distinguer des points de repère qui permettent de baliser le fonctionnement des différentes postures subjectives. Plus précisément, c'est ici que je tente de montrer le fonctionnement de l'acte réflexif lorsqu'il est étudié dans des contextes qui explorent la communication comme principe organisant de la pensée en lien avec l'immédiateté de notre expérience. Ainsi, ce dernier chapitre permet d'exposer d'une part, les principaux constats et d'autre part, les critères qui valident, limitent et précisent l'éthique de cette recherche. Spécifiquement, j'y précise trois constats: premièrement la notion de cadrage comme caractéristique première pour être en mesure de percevoir le phénomène que j'étudie. Ce dernier se définissant en tant que mise en dynamique par une intention ou une question dans un domaine qu'on tente de mieux comprendre. Deuxièmement, que l'acte *allagmatique* est un acte de perception particulier qui permettrait de rendre compte d'un fonctionnement réflexif d'un individu par une opération entre une structure et une organisation. Et troisièmement, que les postures subjectives objectiviste, intersubjective et « transsubjective » se caractérisent par différents fonctionnements psychiques. Par ailleurs, cette étude peut se valider selon les critères de validation interne et externe couramment utilisés dans les approches qualitatives. À cela s'ajoute des critères spécifiques à la phénoménologie pratique, entre autres, une validation en première, deuxième et troisième personne. En particulier, la validation en deuxième personne s'établit dans une relation intersubjective entre différents sujets qui explorent l'acte réflexif. Cela étant dit, quelques limites de cette recherche ont été identifiées. D'abord, qu'une recherche qui explore l'expérience est nécessairement plus longue et plus complexe qu'une étude qui ne l'inclut pas. Ensuite, qu'il est difficile d'en rendre compte dans un langage accessible. Et pour finir, qu'il est dommage que je n'aie pu

développer les deux malaises que j'ai cités dans la problématique (cf. 1.3). Pour clore cette section du chapitre, je présente quelques critères éthiques. D'abord l'éthique telle qu'elle est vue par deux auteurs que j'ai travaillés. En bref, Simondon (1964) et Depraz (2006) spécifient que l'action posée à partir d'une posture « transsubjective » est fondamentalement éthique. De leur côté, Jeffrey et Gohier élargissent les critères habituels de l'éthique en précisant que les protocoles du gouvernement n'abordent que quelques considérations, puisque les propositions de ce dernier sont censées être valides pour tous les types de recherche. Ainsi s'achève la synthèse de ce mémoire et avec elle un retour sur ce qui a été vécu.

En guise de bilan des limites, je reviens sur le fait qu'il est plus difficile qu'il n'y paraît de s'approprier des pratiques qui explorent l'acte réflexif, que celui-ci soit individuel ou collectif. En particulier parce que la compréhension intellectuelle ne suffit pas. Il faut d'abord, comme on l'a vu précédemment (cf. 5.1.3), accéder au domaine qui permet de percevoir ce qui nous affecte, c'est-à-dire le domaine de l'émotion. Puis, ensuite accéder au domaine qui permet une action *au-delà* des *habitus* des structurations de l'expérience. C'est-à-dire un domaine qui s'« origine » à partir d'un acte spécifique de perception permettant de percevoir le mouvement de la pensée (Bohm, 2010b, p. 76 à p. 125). En fait, cette appropriation de l'acte réflexif demanderait comme nous le suggère Nicolas Salzmann dans une étude de la pensée de Simondon, que nous individuons en même temps que s'individue le système de la pensée. Dans ce sens, il propose lui aussi de tisser expérience et langage. Toutefois, ici il s'agit de prendre conscience que chaque notion définit les autres, comme il le dit, que « cette pensée se développe transductivement ». (Salzmann, 2003, p. 20) Pour ma part, je ne peux pas affirmer que la pensée puisse se développer transductivement, j'en suis plutôt à l'étape d'une évidence intuitive pas encore partagée et pas encore mise à l'épreuve de la validation intersubjective.

Dans ce sens, le défi principal du domaine de l'action *au-delà* des *habitus* des structurations de l'expérience repose sur le fait qu'il s'agit de s'individualiser en même

temps que le développement de la pensée. Toutefois, je pense que pour que l'individuation du collectif puisse avoir lieu, l'individuation de la pensée doit aussi être aussi collective. Comme je l'ai proposée plus haut (cf. 2.2.3.2), l'individuation de la pensée pourrait être une individuation du système de la pensée pris dans sa globalité. En fait, pour Simondon, l'être qui s'individue se déphase par rapport à lui-même selon un mode transductif. Ainsi, il s'étalerait de part et d'autre du centre de transduction, pour se déphaser selon deux directions opposées. (Salzmann, 2003, p. 27) Dans cet ordre d'idée, je pense que le déphasage permettant l'individuation collective nécessite plus qu'une simple compréhension intellectuelle. Comme on l'a vu précédemment (cf. 5.1.3), l'individuation nécessite une appropriation émotionnelle, mais aussi d'être à même de percevoir et dépasser les *habitus* qui structurent notre expérience. À priori, cette étape ne semble pas simple à franchir entre autres parce qu'elle met en jeu les limites de notre subjectivité.

Comme le dit Aspe :

La zone obscure de la relation de l'individu à la collectivité est en même temps la zone obscure de la relation dite « psychosomatique »; elle correspond pour Simondon à ce qu'il appelle « la couche affectivo-émotive ». Celle-ci constitue le foyer relationnel de chaque être, le centre de chaque sujet, de telle manière que l'individu peut à juste titre être « périphérique à lui-même ». Au centre du sujet, il n'y a pas la conscience, ni le corps qui en serait l'opposé, mais le débordement des limites individuées. L'émotion est « la mise en question de l'être en tant qu'individuel », la mise en question des limites de l'être individué. Chacun est aux prises avec le débordement singulier de ses limites, et se reconnaît à sa manière de faire avec ce débordement. L'individuation collective est la synchronie de ces mises en question (synchronie dans la disparition). (2011, p. 5 et 6, en ligne)

Ici, Aspe explique le défi d'une individuation du système de la pensée en tant que synchronie entre le système de la pensée globale et « le débordement des limites individuées » (2011, p. 6, en ligne). Comme je l'ai proposé par ce travail, j'envisage qu'une individuation du système de la pensée est possible et logiquement, cette individuation nécessiterait, elle aussi un déphasage par débordement de ses propres

limites. Ainsi pour moi, il y aurait deux individuations qui sont en tension puisque ces deux individuations sont asynchrones. Ainsi, la résolution de la tension permettrait de créer une nouvelle signification. Comme nous l'avons vu, il s'agit ici de la définition de l'information selon Simondon (1964, p. 15 ; cf. 2.2.1.2). Néanmoins, ces deux ordres étant en état de disparition, les deux êtres qui s'individuent, doivent « disparaître » pour laisser émerger un nouveau système. Ce qui pour moi, suppose que nous devrions être à même de prendre conscience de notre subjectivité et du mouvement de ses limites pour entrer dans les dimensions « transindividuelles ». En pratique, ceci constitue une limite importante puisqu'elle met en jeu notre définition de qui nous pensons être en lien avec l'immédiateté de notre expérience. Après avoir mentionné cette limite, je vais me questionner sur les mises en perspective possible de cette recherche.

Existe-t-il des applications concrètes aux modèles que j'ai expérimentés ? Cette question va me permettre de conclure ce travail en le situant dans une perspective plus étendue. Comme je l'ai précisé dans le chapitre discussion (cf. 5.1.1), j'ai eu l'occasion de participer au forum global 2014 organisé par le *Presencing Institut* (*Presencing Institut*, page « global forum », en ligne). Cet événement visait entre autres à présenter des exemples et des initiatives susceptibles de générer des changements en déplaçant la conscience d'un ego-système à un éco-système vivant (*Presencing Institut*, page « global forum », en ligne), mais aussi à faire vivre le processus en U aux participants. Comme on peut le voir sur le site, plusieurs applications sont possibles, et ce, dans différents domaines, axés autour de ce que Scharmer nomme les huit points d'acupuncture (Scharmer et Kaufer, 2013, p. 46 et 47, ma traduction). Ceux-ci représentent huit domaines (en anglais *arenas*) ou symptômes visibles de problèmes plus profondément ancrés dans les structures du monde dans lequel nous vivons. Il s'agit 1- de la nature, 2- du travail, 3- du capital financier, 4- de la technologie, 5- du *leadership*, 6- de la consommation, 7- de la coordination des systèmes gouvernementaux, 8- du partage de propriété (Scharmer et

Kaufer, 2013, p. 77, ma traduction). Je n'entrerai pas dans le détail de chacun de ces domaines, toutefois je précise que le site du *Presencing Institut* propose des vidéos qui montrent des applications de la théorie U dans ces huit domaines (*Presencing Institut*, page : « global forum », en ligne). Par ailleurs, je pense que le travail que je viens d'effectuer précise le processus en U d'une part, en permettant de documenter les processus U selon plusieurs postures de recherche et, d'autre part, en permettant d'anticiper et d'expliquer les réactions défensives possibles que certains participants pourraient avoir.

De plus, cette recherche montre qu'il est possible de rendre compte de pratiques communicationnelles qui visent le changement transformationnel selon les trois postures subjectives. La posture objectiviste permet de documenter le phénomène à l'étude vécu en troisième personne, soit celle entendue comme la position d'un observateur-standard du discours scientifique (Depraz, Varela et Vermersch, 2011, p126). Mais la posture objectiviste est aussi une posture impersonnelle qui peut rendre compte des dimensions « invisibles » d'un phénomène. La posture intersubjective quant à elle, est à même de documenter les modalités verbales des interactions et conséquemment, de rendre compte des intuitions des individus ou des groupes. La posture en deuxième personne selon Depraz, Varela et Vermersch pouvant être appréhendée comme « un échange entre des individus situés dans le temps et l'espace, centrés autour d'un contenu expérientiel scientifique » (2011, p. 124). Et pour finir, la posture « transsubjective » inclut entre autres les témoignages en première personne. Cette dernière posture spécifie le domaine de l'acte réflexif et permet à la fois l'accès et le compte rendu de perceptions plus subtiles du monde que nous expérimentons. Concrètement, cette étude permet d'envisager des manières de rendre compte des pratiques communicationnelles où il serait possible de « laisser voir » ce qui se vit au moment où cela se vit. Et ainsi établir des points de repère à des pratiques qui explorent des processus non linéaires. Autrement dit, ces documentations rendent possible une situation lorsque sont vécus

de transitions qu'elles soient individuelles ou collectives. En bref, de ne pas perdre pied lorsque le monde que nous expérimentons perd de sa cohérence.

Ainsi s'achève une étape importante dans ma formation de chercheure, il serait bien sûr possible d'en envisager d'autres puisque je ne considère pas avoir couvert toutes les explorations possibles de la piste que j'ai suivie. En fait, cette étude explore des méthodes permettant d'abord de percevoir le phénomène que j'ai étudié pour ensuite être à même de mieux comprendre et rendre compte du phénomène de l'émergence de la pensée intuitive et collective par le geste créateur. Rendu à cette étape, il semblerait pertinent d'investiguer ce phénomène dans les communautés qui pourraient mettre à profit mon travail. Dans ce sens, la recherche-action semble être une piste intéressante. La compréhension de l'acte réflexif pourrait être approfondie en la mettant de nouveau à l'épreuve de l'expérience. Les fondements épistémologiques et ontologiques qui permettent de relier l'expérience et langage pourraient eux aussi être de nouveau examinés. En particulier ce qui nous permet d'organiser notre monde dans la relation intersubjective. Cela dit, plusieurs pistes pourraient aussi être envisageables, par exemple: creuser les moyens de documenter le mouvement de l'organisation de la pensée du groupe au moment où elle se forme, entre autres par l'exploration artistique; ou encore, préciser les liens entre la pratique des arts traditionnels et les stratégies identitaires comme j'ai commencé à l'aborder (cf. 1.2.3). Par ailleurs, l'intuition qui m'habite actuellement me laisse entendre qu'il serait possible de modéliser l'organisation de la pensée en tant que système global. Il s'agit là d'une autre aventure qui pourrait éventuellement se réaliser si les potentiels en jeu trouvent leur chemin pour s'actualiser dans une relation individu-milieu qui permette l'individuation de ce projet.

APPENDICE A

INVENTAIRE DES DONNÉES

INVENTAIRE DES DONNÉES	NOM	NATURE	UTILISATIONS
Matériaux bruts :	Enregistrements audio d'entrevues préliminaires et rétroactives.	Peu protocolaires, les entrevues ont été utiles pour établir le contact, clarifier des points sensibles ou comme entrevues rétroactives.	Ces données n'ont pas été travaillées en vue d'une analyse, mais elles ont néanmoins été importantes pour le déroulement de la recherche.
	Enregistrements électroniques de la fin de semaine	Plus ou moins 12h en tout, vidéo et audio.	Auront permis de faire un verbatim et une prise de note à posteriori du terrain.
	Photos	Principalement de l'œuvre. Avec 3 appareils différents. 116 de P.6 41 avec mon appareil P.8. et 58 Avec un appareil de location, prise par moi P.8.	Retracer une ligne directrice de la création de l'œuvre. Je souhaitais faire une œuvre en format vidéo, comme partie de l'analyse, mais c'était en réalité peu réaliste.

	<p>Les cinq minutes de création :</p> <p>P.1- A apporté un Poème.</p> <p>P.2- A chanté un mantra</p> <p>P.3- A joué du piano</p> <p>P.4- A écrit un conte avec ce qui se disait.</p> <p>P.5- A lu un extrait de livre sur Confucius</p> <p>P.6 - A relaté une citation</p> <p>P.7- A lu un poème soufi.</p> <p>P.8- A lu deux contes.</p>	<p>Dès l'étape de l'organisation, j'ai proposé à chacun (et sans obligation) de préparer un « 5 min créatif » qu'ils devaient préparer et partager au groupe, au fur et à mesure de la fin de semaine.</p>	<p>Ces cinq minutes on trouvé plusieurs utilisations dans la fin de semaine. Des temps de check-in, check out.</p> <p>Plusieurs initiatives ont permis une exploration plus collective. Au clavecin, et le texte de P.4 (point 4.2).</p>
	Texte poétique de P.4.	Compilation poétique et <i>live</i> de ce que ce qui dit au moment où ça s'est vécu et dit.	Transcription individuelle et créative de l'expérience du groupe (point 4.2).
	Page Blog de P.4.	P.4. a écrit un texte sur le souffle créateur sur son blog.	Confidentialité ?
Première étape de traitement :	Établissement du document relatant le déroulement de la fin de semaine	<p>Verbatim sommaire.</p> <p>Classement des</p>	<p>Prise de notes sur le terrain à partir et du texte et du vidéo.</p> <p>Retraçage de la</p>

	Version 0, 1, 2.	photos. Sectionnement du temps.	chronologie de l'œuvre.
	Établissement du document relatant la compilation de données Version 0, 1, 2, 3.	Tableau récapitulatif de l'extraction des données.	Développement de plusieurs catégories.
	Journal de lecture Version : 21 Mai 2013	Journal mis en place lors du séminaire de lecture. Écriture sporadique qui varie les styles et les intentions.	M'a servi pour la plupart du temps à explorer la mise en pratique de l' <i>époque</i> , pendant la période de lecture, de réflexion et de rédaction du projet de mémoire.
Deuxième étape de traitement :	Extraction des catégories : - Vocabulaire. - Vocabulaire mouvement. - Mouvement cercle. - Questions. - Mouvement œuvre.	Extraction du document : « Compilation des données, v.3 », des données catégorisées et classées à partir de leurs numéros de données.	Ce travail sur le vocabulaire permet de tracer différents points de vue sur le mouvement de la création du groupe.
	Trois extraits ont été retranscrits plus scrupuleusement : 1- Les moments où chacun relate leur expérience du	Extraits de : P.3. Des représentations mentales qui jaillissent, quand on n'a pas de	Il aurait été intéressant d'analyser ces données avec la méthode phénoménologique proposée par Giorgi,

	<p>processus créateur en fonction de leurs spécificités professionnelles.</p>	<p>cadre.</p> <p>P.6. Un réservoir de connaissance, de ressources, d'expériences.</p> <p>P.2. Toucher la personne au niveau de la communication. Créer une alliance.</p> <p>P.7. Tolérance à l'ambiguïté. Émergence d'une énergie positive. Aller et retour entre les points d'orgue collectifs et individuels.</p> <p>P.1. L'individu se crée au fil du temps. Tu découvres et tu crées, tu découvres et tu crées. Donc finalement, tu crées ta vie et tu vas à la découverte de toi-même.</p> <p>Les processus de P.4 et P.5 ont été recueillis dans une rencontre ultérieure à la fin de semaine et les données n'ont pas été ni retranscrites, ni retravaillées.</p>	<p>afin de documenter différentes manières d'aborder le processus créateur. Toutefois, il m'a semblé d'abord plus intéressant de focaliser sur la formation du collectif. Puis ensuite sur le processus de la pensée.</p>
--	---	--	---

	2- P.5. Explique pourquoi le <i>storytelling</i> collectif est un moyen de transcender la séparation.	Pendant la dernière période de repas, P.5. Explique les limites du vocabulaire, se réfère à la définition du dialogue de Bohm pour proposer les partages d'apprentissages, blessures, blocages et histoires personnelles comme moyen de transcendance.	
	3- L'histoire commune que le groupe a faite à la fois comme étape de rétroaction sur l'œuvre, d'une part et de l'expérience en général d'autre part.	L'histoire commune est divisée en trois phases caractérisées par les trois changements de lieux. De la salle de yoga, à l'œuvre et au salon.	Cette section de la fin de semaine a une forme mixte qui lui donne un intérêt particulier. Il semblerait que cette histoire commune est disposée comme un collage qui fait se côtoyer différents niveaux de narration que je considère comme une réduction phénoménologique naturelle.

APPENDICE B

DIMANCHE MATIN

DIMANCHE MATIN (exclusivement)					
<p>15-CERCLE TROIS</p> <p>Vidéo. Début 09.39 Durée 01.07.24</p> <p>Audio. Début 09.35 Durée 02.10.35 Les times codes ne sont pas synchrones, l'heure n'est pas bonne.</p> <p>Audio. Raccord à 01.05.12</p>					
NOS	RÉFÉRENCE	TYPE	ÉNONCÉ	NOTES	PHASES
77	15) 00.04 à 03.07	Dialogue	Résonance : réarrangement de l'espace	Le groupe se rapproche sous la suggestion de P.6. P.3 propose de se tenir la main pour faire un cercle.	Réarrangement de l'espace.
78	15) 03.01 à 10.38	Cadrage	Sujet : exploration de terrain inconnu et le storytelling. P.8: Christophe Colomb.	07.56 P.3 : « <i>Mais comment on peut faire pour ne pas entrer dans les autoroutes ? Si je parle de mon vécu, je rentre dans mon autoroute. Je vais transmettre une information de mon vécu, mais ça n'amène pas... peut-être que je me trompe. »</i>	
		08.25	Overlap.	P.7 : « <i>Il faut écouter</i> »	Rupture
		08.47		P.3 répond à P.6 un an de travail.	Diversion
		09.12 à 10.21	Recadrage	P.8 : « <i>Qu'est-ce que je lâche, qu'est-ce que j'ai besoin de lâcher? »</i>	

79	15) 10.38 à 12.02	Création	Lecture du 5 min P.1. (Il n'est plus là le dimanche).	« Patience dans l'azur » Valéry. Je fais un lapsus.	
80	15) 12.02 à 24.03	Long Silence		P.3 médite. P.4 m'a dit qu'elle était tendue.	
81	15) 24.03	Dialogue		P.3: « <i>de quoi avons-nous peur ?</i> »	Rupture.
82	15) 24.03 à 48.03	Dialogue	Sujet : peur et calèche Deux sujets en parallèle. Résonance : peur	Deux sujets en parallèle jusqu'à la fin de la session. Opposition métaphore peur et action.	Peur = émotion. Calèche = représentation.
		25.08	Image: P.4. Calèche = métaphore du groupe.		
83	15) 26.19 à 31.56	Recadrage (perso).	Recadrage perso. On va où, on est là. Pas de facilitateur. 29.04 P.8: « <i>je vois une différence entre produire et laisser émerger</i> ».		Résonance : pavé dans la mare.
84	15) 31.59 à 33.14	Dialogue	Image : P.2. Calèche.		
85	15) 33.19 à 38.42	Dialogue	Action : défense contre la peur.	P.3 parle longtemps, il semble en réaction.	

86	15) 38.42	Dialogue	P.7 fait un signe <i>cut</i> avec ses mains.		Rupture
87	15) 38.42 à 42.31	Dialogue	Étape vide (?) chaos: Sujet : peur Résonance : peur	QUESTION : P.6 : « <i>Au-delà de la peur ?</i> »	Tentative de Vide
88	15) 42.34 à 44.55	Dialogue	Action : peur.	P.5 se lève. P.7 se demande comment lâcher prise de la bonne manière. 42.34 P.3, Si on voit qu'il y a de la peur on peut aller au-delà.	
89	15) 44.55 à 48.03	Histoire	Exemple : P.2 relate son vécu, cours de yoga. Parle de la peur.	P.2 parle sur la peur, elle relate son expérience.	Régression dans la dynamique du groupe ?
90	15) 48.03 à 50.43	Dialogue	Résonance : action.	48.03 P.7 : « <i>je me sens limitée par ce mode de fonctionnement</i> ». P.6. Retour méta groupe sur l'expérience de la veille. Constat qu'on a atteint un palier la veille. P.6. « <i>Qu'est-ce qui vient après ?</i> »	QUESTION : 50.03 P.6 : « <i>Qu'est-ce qui vient après ?</i> » Rupture
91	15) 50.48 à 55.37	Cadrage.	Résonance : faux bon de la facilitatrice.	Cadrage sur mes interrogations par rapport à la recherche. Pas possibilité de transférer la grille yoga et la	Le groupe est livré à lui-même. QUESTION P.8 : « <i>Qu'est-ce qui peut émerger ?</i> »

				phénoménologique.	
92	15) 55.37 à 57.12	Dialogue	Action : peur	P.3 : « <i>je ne vois pas ce que je fais ici</i> ».	QUESTION P. 2 : « <i>Comment on va manifester l'essence dans la forme ?</i> »
93	15) 57.12 à 57.48	Cadrage.	Recadrage PAR le groupe.	Redéfinition du but de la fin de semaine.	Germe d'organisation commune.
94	15) 57.51 à 59.03	Dialogue	Résonance : action.	57.51 P.3 : « <i>je ne me suis jamais senti dans le cercle .</i> »	
95	15) 59.10 à 01.05.59 (raccord audio)	Dialogue	Sujet : <i>leadership</i> .	P.4 se réfère à son livre. P.7 : tension sur l'acceptation ou non de ce <i>leadership</i> .	S'agripper à la théorie. Tentative de combler le vide. Chaos.
96	15) 01.05.59	Cadrage par un participant.	Tentative de recadrage, mais avec une seule personne. Image : P.7 01.06-59 tapisserie = créer des liens.	P.3: « <i>Donc le collectif peut s'exprimer comment?</i> » à P.7, en particulier. 01.06.42 P.7 : question de l'écoute	Question P.3 : « <i>Donc le collectif peut s'exprimer comment ?</i> » à P.7, en particulier.
Sujet : la famille.					
Le sujet de la famille met en contact avec des situations extrêmes.					
97	15) 01.08.35 à 01.43.25	Dialogue	Sujet : La famille Image : 01.08.35 La famille	Réponse de P.5 avec la famille. En fait, c'est là que P.5 prend le <i>leadership</i> ? 01.08.35 P.5: « <i>des gens qui prennent soin l'un de l'autre</i> ». Outils et repères.	Résonance : fissure Image est comme en soi collective, elle fait partie du collectif.

98	15) 01.12.40 à 01.14.03	Dialogue	Je coupe	Les bâtons de parole. P.5 : 01.12.40 « <i>Si on avait peur que ça marche</i> »	Tentative de diversion échouée.
99	15) 01.14.03 à 01.14.56	Dialogue	P.3 fait une diversion	Joke sans pague. Boire du champagne	Diversion
100	15) 01.14.56	Dialogue	Action : Regard méta sur ce qui se vient juste de se passer.	P.6 : Note un fait qui vient tout juste de se passer. « <i>Ton regard était presque toujours dirigé vers P.3</i> ».	Rupture. Résonance : ramène le groupe
101	15) 01.15.13	Dialogue	Action : Déphasage P.3	P.3 retient ses larmes.	Déphasage de quelques secondes.
102	15) 01.15.13 à 01.18.20	Dialogue P.3	Résonance : famille	P.3 parle de sa famille.	Résonance : Écoute
103	15) 01.18.40 à 01.21.42	Dialogue P.6	Résonance : famille	P.6 parle de sa famille. « <i>Dans une démarche de dire</i> »	Résonance : Écoute
104	15) 01.22.27 à 01.33.17	Dialogue P.4	Résonance : déphasage Action : guérison. Image : de sa famille Histoire : de chacun.	P.4 parle avec l'émotion et en est consciente.	Résonance : Écoute
105	15) 01.35.44 à 01.36.49	Dialogue	Sujet : trouver son compte.	P.7 ramène à de l'intellectuel. Ça ramène au personnel.	Résonance : auto-exclusion
106	15) 01.37.23 à 01.43.25	Dialogue P.5	Résonance : famille	P.5 parle de sa famille et sur la famille comme métaphore du groupe. Je sens que son intervention amène de la	Résonance : geste de cohésion vers le groupe.

				cohésion.	
		01.39.14	Image : P.5 : Métaphore du jardin	Juan : le jardin, potentiel,	
	01.41.11 Fin du sujet : famille.				
		01.41.11	Résonance : se questionner sur.	P.5 : « <i>Comment est-ce que cela s'imbrique, s'intègre dans le processus créateur ?</i> »	Question
		01.41.23		P.5: « <i>Tension et relâchement : est-ce que ce sont des mots clés par rapport au processus créateur ?</i> »	question
107	15) 01.44.10 à 01.49.52	Cadrage	Sujet : prise de risque.	P.8 : Je prends un risque. (Au moment où j'écris je ne connais pas encore l'effet sur le groupe).	Résonance : cadrage boiteux
108	15) 01.50.54 à 01.51.53	Dialogue	Résonance : guérison.	Transduction pour P.4 ? Rétroaction sur ce qui l'a motivée à la prise de risque.	Shift de P.4 ? Shift du groupe, en germes
		01.52.02 à 01.52.37	Recadrage P.8	Travail psychique.	
		01.52.41 à 01.52.59	Sujet : Anzieu, créateur, pas devenir fou.	P.6 cite théorie.	
109	15) 01.52.59 à 01.53.57	Silence			

110	15) 01.53.57 à 01.58.11	Cadrage P.5	Question qui est posée au groupe.	P.5 : « <i>Étant donné, que ce corps-là que nous avons créé se manifeste à travers les individus qui le composent, la question est maintenant j'espère plus claire. Quel est l'élément de ce corps qui détient, en ce moment le prochain pas ?</i> »	Questions
111	15) 01.58.11 à 01.58.48	Cadrage P.8	Validation cadrage P.5. Image (mise en action) : P.2, cercle avec les pieds.	Validation par émotion. Puis, poutine horaire, repas, etc.	
112	15) 01.58.55 à 02.05.24	Dialogue	Résonance : dimension cœur.	Toutefois, tension entre P.3 et P.7.	Action : dimension cœur
		02.00.58 à 02.01.24	Action : faire un centre avec les pieds	Proposition de P.2	Action : faire un centre
		02.03.41	Action : ouvrir l'étoile	(Pendant ce temps, je sens bien qu'il y a une dissonance entre P.3 et P.7).	
113	15) 02.05.24 à 02.06.30	Création	5 min de P.2	Gayatri mantra (seule). En étoile à terre.	

Légende des couleurs	
	Cadrage
	Ruptures
	Émotion « peur » degré 1
	Émotion « peur » degré 2
	Émotion « peur » degré 3
	Prise de <i>leadership</i> par P.5
	Cadrage par les membres du groupe
	Dialogue « famille » P.3
	Dialogue « famille » P.6
	Dialogue « famille » P.4
	Dialogue « famille » P.5
Les questions et les données représentants des moments émotivement chargés sont notées en bleu.	

APPENDICE C

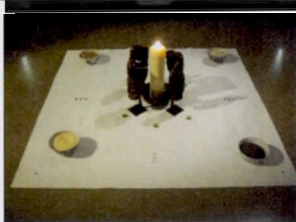

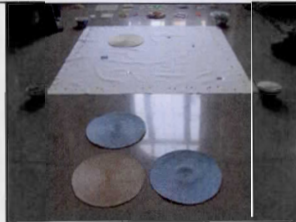

RÉCAPITULATIF DIMANCHE MATIN






RÉCAPITULATIF DIMANCHE MATIN.


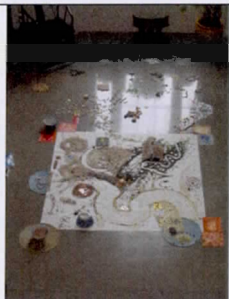
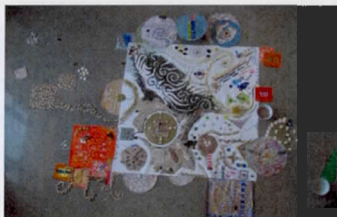
1	D-77 à D-79	Cadrage	Qu'est-ce que je lâche ? Mais comment on peut faire pour ne pas entrer dans les autoroutes ?
2	D- 80	Silence	
3	D-81 à D-86	Peur degré 1	De quoi avons-nous peur ?
4	D-87 à D-90	Peur degré 2	Au-delà de la peur ? Qu'est-ce qui vient après ?
5	D-91 à D-96	Peur degré 3	Qu'est-ce qui peut émerger ? Comment on va manifester l'essence dans la forme ? Donc le collectif peut s'exprimer comment ?
6	D-97 à D-100	Cadrage P.5 La famille	
7	D-101 à D-106	La famille comme expression personnelle	
8	D-107 à D-111	Cadrage question de P.5 par les questions.	Comment est-ce que cela s'intègre, s'imbrique dans le processus créateur ? Tension et relâchement : est-ce que ce sont des mots clés pour le processus créateur ? Étant donné, que ce corps-là que nous avons créé se manifeste à travers les individus qui le composent, la question est maintenant j'espère plus claire. Quel est l'élément de ce corps qui détient, en ce moment le prochain pas ?
9	D-112 à D-113	Check-out	Action : dimension cœur. Faire un centre.

APPENDICE D

TABLEAU ŒUVRE


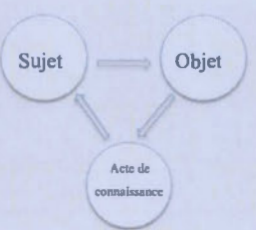
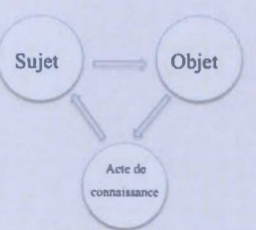

Date	Période	Photo	Notes	Référence
Vendredi 25 janvier 2013	Accueil des participants : état de la toile.		Première étape. Une structure de mandala inspirée de <i>La théorie et pratique du mandala</i> (Tucci, 1974)	D-1
Samedi 27 janvier 2013	6) PÉRIODE EXPLORATION. ESPACE CRÉATIF : UN. État samedi matin avant de commencer.		L'espace était prêt, il semble qu'il y ait eu un non happening.	D-17
	7) PRISE DE CONTACT AVEC LA MATIÈRE.		Mon objectif implicite était de voir comment chacun allait s'approprier l'espace. J'ai demandé que chacun choisisse un objet et le pose sur la toile. Le diamant de P.3.	D-18
	9) PÉRIODE EXPLORATION. ESPACE CRÉATIF : DEUX. Samedi matin.		Tout commence par un jet. Cela dit, l'espace n'est pas vide. On ne part pas de rien.	D-29

			Des lignes, des surfaces, des points commencent à se former.	D-32
				D-33
			Au travers de ces lignes, une vibration émerge.	D-35
			Photo prise peu de temps après le moment de rupture. Ce qui me frappe, c'est une opposition à la ligne que j'ai créée et qui est venue changer le cours des choses.	D-42
			L'opposition est encore là, mais elle est comme renforcée par un déplacement d'un cercle vide, qui est devenu plein.	D-43
			Et puis, tout a été effacé, la courbe sinueuse, causée par le déplacement du bol, apaise la tension.	D-44

				
				
	12) PÉRIODE D'EXPLORATION. ESPACE CRÉATIF : TROIS. Samedi après-midi.		Œuvre à son état final. Fin de la période d'exploration.	D-63

APPENDICE E

POSTURES SUBJECTIVES

	Posture objective	Posture intersubjective	Posture «transsubjective»
Produit par	Acte de suspension	Acte de redirection	Acte de laisser-aller
Espaces cognitifs	Entre <i>Downloading</i> et <i>Seing</i>	Entre <i>Seing</i> et <i>Sensing</i>	Donne accès au <i>Presencing</i>
Résultat	Mental ouvert	Cœur ouvert	Intentionnalité ouverte
Processus	Acte réflexif que font normalement tous les chercheurs	Acte réflexif qui permet à l'individu de prendre conscience de ce qui l'affecte. Comme les émotions, sensations, etc.	Acte réflexif qui a la capacité de se percevoir comme percevant (selon l'expression de Bois et Austry (2007), <i>Vers l'émergence du paradigme du sensible</i>).
Jeu des limites de la subjectivité	Sujet = objet	Sujet = objet = acte de connaissance	(Sujet = objet = acte de connaissance) + accès au potentiel.
Jeu des limites de la subjectivité			
			[(Sujet = objet = acte de connaissance) + accès au potentiel] + vide.
			 <p>Accès au vide</p>

APPENDICE F

SCHÉMAS DES FONCTIONNEMENTS DES POSTURES SUBJECTIVES

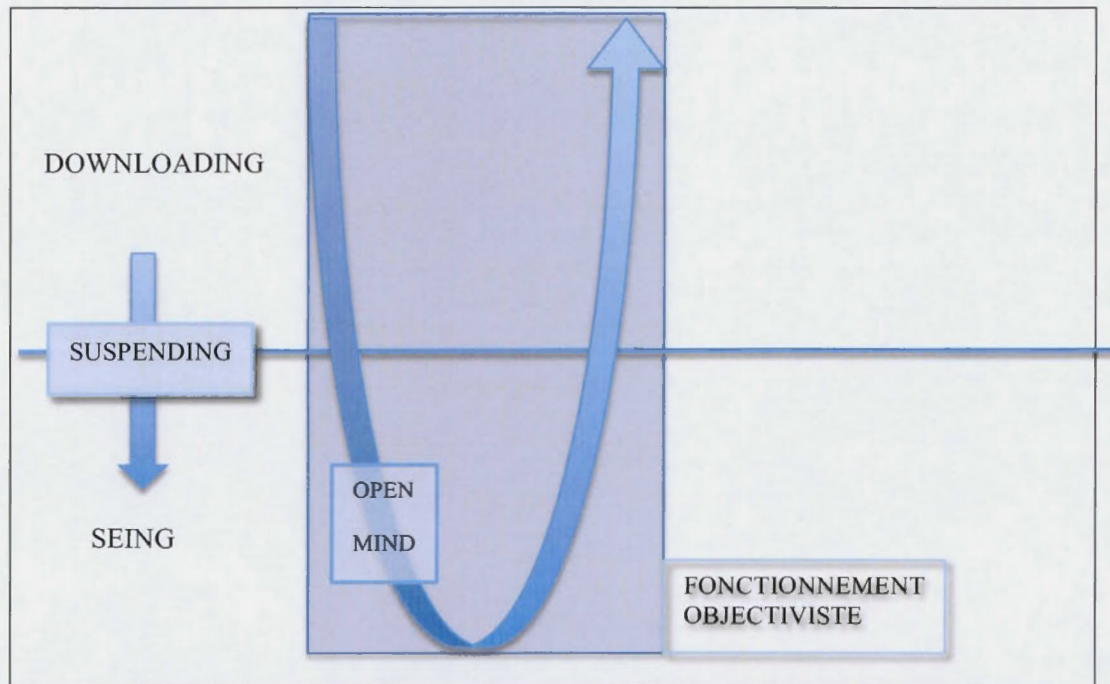


Schéma du fonctionnement de la posture objectiviste

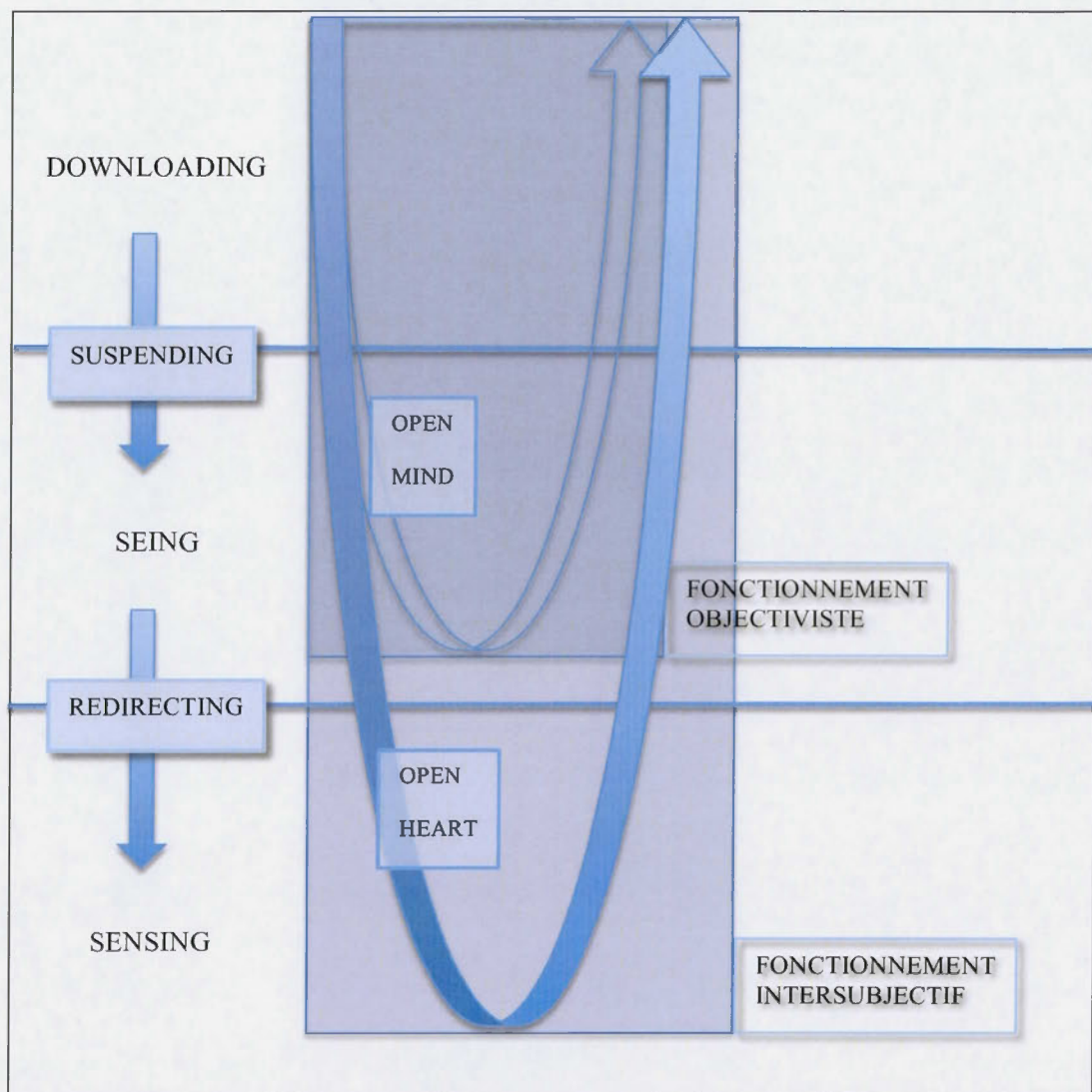


Schéma du fonctionnement de la posture intersubjectif

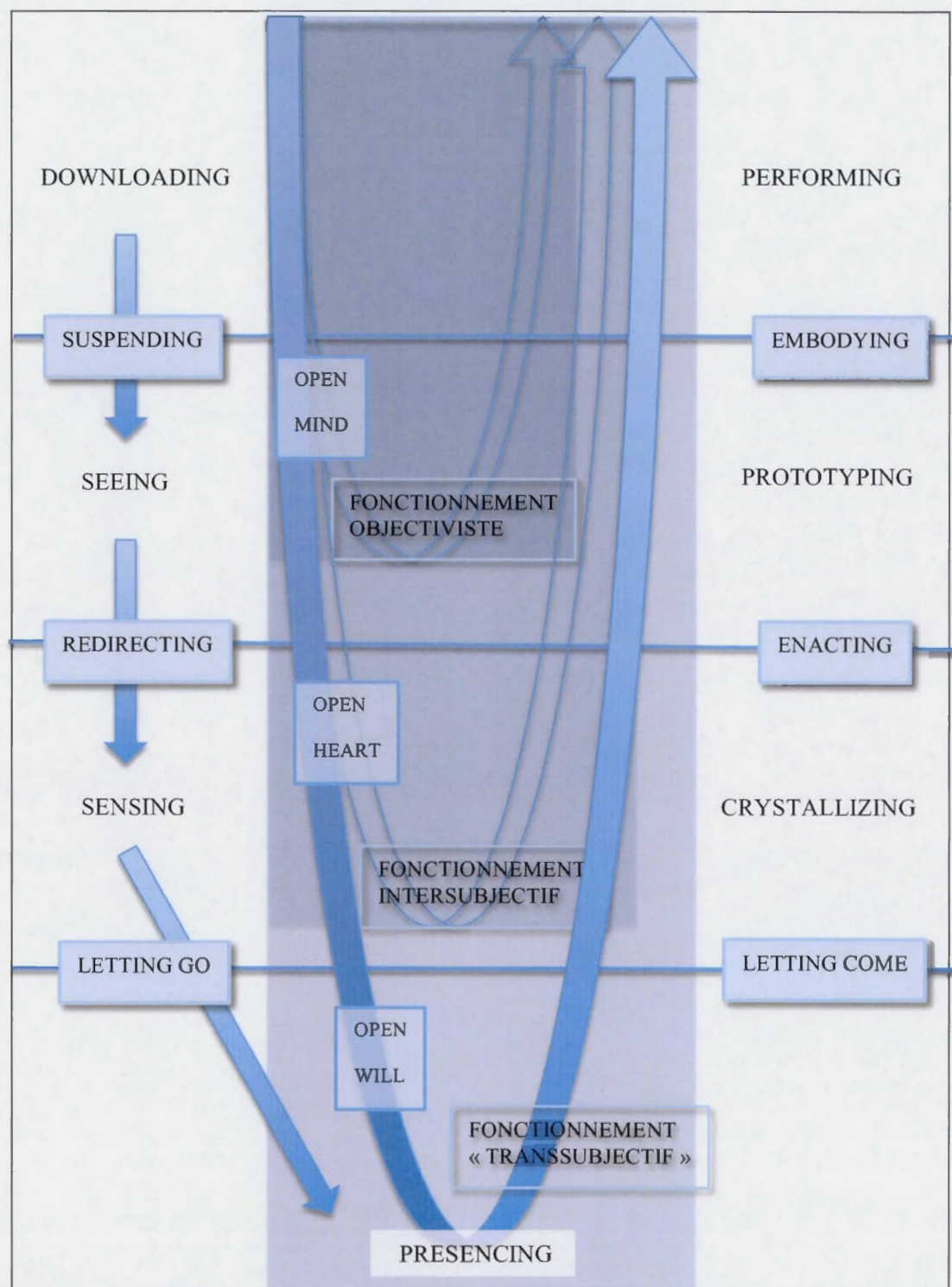


Schéma du fonctionnement de la posture « transsubjectif »

APPENDICE G

CERTIFICAT ÉTHIQUE



Faculté de communication
Faculté des arts
Faculté de science politique et de droit

Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE)

No du certificat : 0014

CERTIFICAT D'ÉTHIQUE

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains pour la Faculté de science politique et de droit, la Faculté des arts et la Faculté de communication a examiné le protocole de recherche suivant et jugé conforme aux pratiques habituelles ainsi qu'aux normes établies par le Cadre normatif pour l'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM.

PROTOCOLE DE RECHERCHE

Nom de l'étudiant(e) : Alice Mayeux
Programme d'études : Maîtrise en communication
Directrice/Directeur de recherche : Louis Claude Paquin
Co-direction (s'il y a lieu) :
Titre du protocole de recherche : Émergence de la pensée intuitive dans le geste créateur

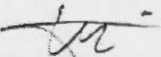
MODALITÉS D'APPLICATION

Les modifications importantes pouvant être apportées au protocole de recherche en cours de réalisation doivent être transmises au comité¹.

Tout évènement ou renseignement pouvant affecter l'intégrité ou l'éthicité de la recherche doit être communiqué au comité.

Toute suspension ou cessation du protocole (temporaire ou définitive) doit être communiquée au comité dans les meilleurs délais.

Le présent certificat d'éthique est valide jusqu'au **24 janvier 2014**. Selon les normes de l'Université en vigueur, un suivi annuel est minimalement exigé pour maintenir la validité de la présente approbation éthique. Le rapport d'avancement de projet (renouvellement annuel ou fin de projet) est requis pour le **15 décembre 2013**.


Emmanuelle Bernheim
Professeure au département de sciences juridiques
Présidente, CERPÉ2

24 janvier 2013
Date d'émission initiale du certificat

¹ Modifications apportées aux objectifs du projet et à ses étapes de réalisation, au choix des groupes de participants et à la façon de les recruter et aux formulaires de consentement. Les modifications incluent les risques de préjudices non-prévus pour les participants, les précautions mises en place pour les minimiser, les changements au niveau de la protection accordée aux participants en termes d'anonymat et de confidentialité ainsi que les changements au niveau de l'équipe (ajout ou retrait de membres).

APPENDICE H

FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT

(Participant majeur)

ÉMERGENCE DE LA PENSÉE INTUITIVE DANS LE GESTE CRÉATEUR

IDENTIFICATION

Chercheur responsable du projet : Alice Mayeux, 514-xxx-xxxx

Directeur de recherche : Louis-Claude Paquin, faculté de communication, UQÀM.

(514) 987-3000 poste 7935, paquin.louis-claude@uqam.ca

Département, centre ou institut : UQÀM, faculté de communication, département communication sociale et publique

Adresse courriel : alice.m@sympatico.ca

PRÉAMBULE

Nous vous demandons de participer à un projet de recherche qui implique que vous donniez votre accord pour participer à un processus de création de sens qui est une activité d'une fin de semaine complète. Avant d'accepter de prendre part à ce projet de recherche, veuillez prendre le temps de comprendre et de considérer attentivement les renseignements qui suivent.

Ce formulaire de consentement vous explique le but de cette étude, les procédures, les avantages, les risques et inconvénients, de même que les personnes avec qui communiquer au besoin.

Le présent formulaire de consentement peut contenir des mots que vous ne comprenez pas. Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugerez utiles.

BUT GÉNÉRAL DU PROJET

Cette recherche vise à mieux comprendre comment les différentes perceptions que nous avons du monde peuvent transformer une pensée individualiste en un esprit plus collectif. Entre autres, il s'agit d'envisager des liens entre trois différentes manières de voir le monde, soit un point de vue individuel et personnel, un autre dans l'interaction et un dernier qui tente d'actualiser le potentiel de ce « qui est sur le point d'arriver ». Nous formerons un groupe entre 6 et 12 personnes. Les personnes sélectionnées sont choisies pour leur capacité à comprendre les enjeux du processus que nous explorerons.

PROCÉDURE(S)

Votre participation consiste à prendre part à un processus de création de sens collective durant une fin de semaine complète, prévue le 25-26 et 27 janvier 2013. Plus spécifiquement, il vous sera demandé, de partager vos perceptions et représentations par rapport à d'une part, votre expérience de la création de sens, ou d'une œuvre d'art et d'autre part, sur le processus que nous vivons au moment où nous le vivons. Votre participation s'exprimera au travers du langage verbal et/ou non verbal. Les entrevues de groupe à caractère verbal seront captées par enregistrements électroniques, tels que la vidéo, et l'enregistrement sonore et retranscrites sous la forme d'un verbatim. Des données abstraites à caractères artistiques seront captées par des images fixes (photos) et en mouvement (vidéos), et une synthèse sous la forme d'une œuvre d'art sera produite.

AVANTAGES et RISQUES

Votre participation contribuera à l'avancement des connaissances en ce qui concerne le processus créateur d'une œuvre d'art et aussi celui de la création de sens dans les collectifs. Il n'y a pas de risque d'inconfort important associé à votre participation à cette fin de semaine. Toutefois, vous devez prendre conscience que l'expérimentation peut remettre en question vos croyances personnelles et cela pourrait constituer un inconfort jugé minime à votre bien-être. D'ailleurs une partie de la recherche repose sur la possibilité des participants de prendre conscience, nommer et partager cet inconfort verbalement, au groupe ou aux autres participants. Vous reconnaissez que nous avons abordé cette question lors de l'entrevue préliminaire et êtes informés que vous demeurez libre d'exprimer ce que vous voulez et que vous pouvez quitter l'expérience si vous pensez que l'expérience met en jeu votre bien-être.

ANONYMAT ET CONFIDENTIALITÉ

Il est entendu que les renseignements recueillis lors de la fin de semaine sont confidentiels et que seuls la chercheuse et le directeur de mémoire auront accès aux enregistrements verbaux et au contenu de sa transcription. Le matériel de recherche (enregistrement codé et transcription) ainsi que votre formulaire de consentement seront conservés séparément sous clé par la responsable pour la durée totale du projet. Les enregistrements ainsi que les formulaires de consentement seront détruits 2 ans après les dernières publications. Il est entendu que l'anonymat sera respecté quant au contenu des entrevues de groupe, mais il n'est pas garanti qu'il sera respecté lors de la production de l'œuvre et de la diffusion de l'œuvre. Cela suppose que le fait que vous ayez participé à cet événement pourrait être rendu public.

PARTICIPATION VOLONTAIRE

Votre participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que vous acceptez de participer au projet sans aucune contrainte ou pression extérieure, et que par ailleurs vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche. Dans ce cas, les renseignements verbaux vous concernant ne seront pas utilisés. Votre accord à participer implique également que vous acceptez que l'équipe de recherche puisse utiliser aux fins de la présente recherche (articles, mémoires, thèses, conférences et communications scientifiques) les renseignements recueillis à la condition qu'aucune information permettant de vous identifier ne soit divulguée publiquement à moins d'un consentement explicite de votre part.

DES QUESTIONS SUR LE PROJET OU SUR VOS DROITS?

Pour des questions additionnelles sur le projet, sur votre participation et sur vos droits en tant que participant de recherche, ou pour vous retirer du projet, vous pouvez communiquer avec :

Louis-Claude Paquin

Numéro de téléphone : (514) 987-3000 poste 7935

Adresse courriel : paquin.louis-claude@uqam.ca

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CÉRPE) a approuvé le projet de recherche auquel vous allez participer. Pour des informations concernant les responsabilités de l'équipe de recherche au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter la présidente du CÉRPE Emmanuelle Bernheim, (514) 987-3000, poste 2433 ou bernheim.emmanuelle@uqam.ca.

REMERCIEMENTS

Votre collaboration est importante à la réalisation de notre projet et l'équipe de recherche tient à vous en remercier.

SIGNATURES :

Je reconnais avoir lu le présent formulaire de consentement et consens volontairement à participer à ce projet de recherche. Je reconnais aussi que la chercheuse a répondu à mes questions de manière satisfaisante et que j'ai disposé suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer. Je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni justification à donner.

Signature du participant :

Date :

Nom (lettres moulées) :

Adresse postale :

Téléphone :

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques du projet et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature du chercheur responsable du projet :

Date :

Nom (lettres moulées) et coordonnées :

Alice Mayeux,

xxxx Rue xxxxxx,

Montréal, Québec,

X0X 0X0

514-xxx-xxxx

Un exemplaire du formulaire d'information et de consentement signé doit être remis au participant.

Le certificat éthique a été émis le 24 janvier 2013.

RÉFÉRENCES

- ANZIEU, Didier (1975), *Le groupe et l'inconscient*, Collections : Psychismes, Paris, Dunod.
- _____. (1981), *Le corps de l'œuvre*, Réédition de 2007, Collections : Connaissance de l'inconscient, Paris, Gallimard.
- ASPE, Bernard (2011), *Le collectif transindividuel*, Le blogue de Bernard Aspe, publié le 22 mars 2011, en ligne, <http://inter-seminaire.org/content/le-collectif-transindividuel>, consulté mars 2014. OK
- AUSTRY, Didier et Ève BERGER (2009), *Le chercheur du sensible- Sa posture entre implication et distanciation*, Actes du 2^{ème} colloque international sur les méthodes qualitatives Lille, 25 et 26 Juin 2009.
- AUSTRY, Didier et Danis BOIS (2007), *Vers l'émergence du paradigme du Sensible*, Réciprocités n°1, Novembre 2007, en ligne, http://works.bepress.com/danis_bois/2/, consulté mars 2014.
- AOH MONTRÉAL, site en ligne, <http://www.aohmontreal.org/>, consulté en octobre 2012.
- _____. site en ligne, <http://artofhosting.ning.com/>, consulté en octobre 2012.
- _____. page *Purpose*, <http://www.artofhosting.org/home/thepurpose/>, consulté en octobre 2012.
- ASHCRAFT, Karen-Lee, KUHN, Thomas et François, COREEN, (2009), Constitutionnal Amendments : «Materializing» Organizationnal Communication. *The academy of management Annals*, 3 (1), p.1 à 64, dans COREEN, François et Daniel, ROBICHAUD (2011), « Les approches constitutives », *La communication organisationnelle*, sous la dir. de GROSJEAN, Sylvie et Luc BONNEVILLE, édition : Chenelière éducation, Montréal, Canada.
- BARBA, Eugenio et Nicola SAVARESE (1995), *L'énergie qui danse l'art secret de l'acteur: un dictionnaire d'anthropologie théâtrale*, Collections: Bouffonneries Éditeur: Lectoure, France.
- BARIBEAU, Colette (2005), « Le journal de bord du chercheur », dans *Recherches qualitatives*. Hors-série, n°2, p. 98 à 114.

- BARON, Charles (2007), *Le processus de développement de la conscience de gestionnaires individualistes et stratèges : une investigation collaborative autour de l'expérience du pouvoir*. Thèse de doctorat, faculté des sciences de l'éducation, Université Laval, Québec.
- BARTHÉLÉMY, Jean-Hugues (2004), « Husserl et l'autotranscendance du sens », dans *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, Tome 129, pages 181 à 197.
- BATESON, Grégory (1977), « une cybernétique du soi », dans: *Vers une écologie de l'esprit*, Tome 1, Trad. de DROSSO, Ferial, LOT, Laurence et Eugène SIMION, Collections: Points. Essais. Éditeur: Paris Éditions du Seuil, p. 265 à 297.
- BAUDIN, Mathieu (2012), *Les conspirateurs positifs*, filmé à TEDxParis le 6 octobre 2012 à l'Olympia, <https://www.youtube.com/watch?v=bdKkrxOFGRg>, en ligne, consulté mars 2014.
- BOURNOIS, Franck et Christian, BOURION (2009), « La question de la quête d'une revue classée qui accepte un papier fondé », dans *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*. Vol. XV. Pages 267 à 294.
- BOHM, David, (1992), *Thought as a system*, édition : Routledge, London and New York.
- _____. (2010a), *On Creativity*, reprinted (1996), London and New York, Routledge : classics.
- _____. (2010b), *On Dialogue*, reprinted (1996), London and New York, Routledge : classics.
- BRUNEAU, Monik et Sophia L. BURNS (2007), dans BRUNEAU, Monik et André, VILLENEUVE, « À la conquête d'un territoire de recherche en art : enjeux épistémologiques » *Traiter de recherche création en arts*, (sous la direction de), coll. Sophia L. BURNS, presses de l'université du Québec. Ville de Québec, Québec, Canada, p. 21 à 78.
- C2 MTL, site en ligne, <http://www.c2mtl.com/>, consulté en octobre 2012.
- C2 MTL, page en ligne, *Les ateliers*, <http://www.c2mtl.com/l'experience/les-ateliers/> consultée en octobre 2012.
- CAYER, Mario « Complexité, conscience et gestion », <http://www4.fsa.ulaval.ca/cms/site/fsa/lang/fr/accueil/formation/perfectionne>

mementpro/perfectionnement/complexite-conscience-gestion, en ligne, consulté mars 2014.

CERCLES ÉQUIPAGE PERCOLAB, site en ligne, <http://www.percolab.com/2012/03/cercle-equipage-ouvert-fin-dun-cycle-et-ouverture-de-quelques-places/?lang=en>, consulté octobre 2012.

CESVET, Bertrand, Tony BABINSKI et Éric ALPER (2009), *Le capital conversationnel*, Trad. de Michel ÉDERY, Montréal : Éditions Transcontinental.

CHABER et al. (2008), *Didier Anzieu: le Moi-peau et la psychanalyse des limites*, Collections : Le carnet psy, Éditeur: Ramonville-Saint-Agne: Éditions Érès.

CHEVRIER, Jacques (2010), dans GAUTHIER, Benoît, « La spécification de la problématique » *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*, (sous la dir. de), 5^e Éd., Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 53 à 89.

CNRTL, définition « affecter », en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/affecter>, consulté en mars 2014.

_____. définition « aperception », en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/aperception>, consulté en mars 2014.

_____. définition « cognitif », en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/cognitif>, consulté en mars 2014.

_____. définition « dépersonnalisation », en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/affecter>, consulté en mars 2014.

_____. définition « énergie » en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/energie>, consulté mars 2014.

_____. définition « homéostasie », en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/homéostasie>, consulté mars 2014.

_____. définition « hylémorphique », en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/hylémorphique>, consulté en mars 2014.

_____. définition « proprioception », en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/proprioception>, consulté en mars 2014.

_____. définition « substantialisme », en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/substantialisme>, consulté en mars 2014.

_____. définition « structure », en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/structure>, consulté en mars 2014.

_____. étymologie « *pathos* », en ligne, <http://www.cnrtl.fr/etymologie/pathos>, consulté en mars 2014.

COMMUNAUTIQUE, site en ligne, <http://www.communautaire.qc.ca/>, consulté en octobre 2012.

COREEN François, TAYLOR James R. et Elizabeth VAN EVERY, (2006), *Communicating as organizing : Empirical and theoretical explorations in the dynamic of text and conversation*. Mahwah : Laurence Erlbaum, dans COREEN, François et Daniel, ROBICHAUD (2011), « Les approches constitutives », *La communication organisationnelle*, sous la dir. de GROSJEAN, Sylvie et Luc BONNEVILLE, édition: Chenelière éducation, Montréal, Canada.

DESLAURIERS, Jean-Pierre et Michèle, KÉRISIT (1997), dans POUPART, Jean, (dir.), « Le devis de recherche qualitative », dans *La recherche qualitative enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, G. Morin éditeur, p. 85 à 113.

DE LAVERGNE, Catherine (2007), « La posture du praticien-chercheur : un analyseur de l'évolution de la recherche qualitative », dans *Recherches qualitatives*, hors-série, No 3, Actes du colloque BILAN ET PROSPECTIVES DE LA RECHERCHE QUALITATIVE, Association pour la recherche qualitative, p. 28 à 43.

DEPRAZ, Nathalie (1999a), *Écrire en phénoménologie : une autre époque de l'écriture*. La Versanne, Ed. Encre marine, Paris, France.

_____. (1999b), *Husserl*, Coll. Synthèse, Série philosophie, sous la dir. Jacqueline RUSS, Éditeur : Paris A. Colin

_____. (2004), « Le tournant pratique de la phénoménologie », dans *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, tome 129, pages 149 à 165.

_____. (2006), *Comprendre la phénoménologie: Une pratique concrète*, collection Cursus : Philosophie, Paris : Armand Colin.

_____. (2009), *Plus sur Husserl : Une phénoménologie expérientiel*, Collections: Clefs concours. Philosophie. Éditeur : Atlande, Neuilly, France.

DEPRAZ, Natalie, VARELA, Francisco et Pierre, VERMESCH (2011), *À l'épreuve de l'expérience : Pour une pratique phénoménologique*. Bucarest : Zeta book.

- DESCHAMPS, Chantal (1993), *L'approche phénoménologique en recherche comprendre en retournant au vécu de l'expérience humaine*, Montréal, Guérin.
- DIFFUSION FOCUSING QUÉBEC, site en ligne, <http://www.diffusion-focusing.org/index.htm>, consulté en octobre 2012.
- DOLBEC, André (1993), *Assurer la scientificité de sa recherche*. Texte inédit produit dans le cadre d'une recherche multidisciplinaire subventionnée par la Communauté Scientifique portant sur la triangulation en recherche qualitative. Deaudelin, C., Brouillet, M.-I. et al.
- DUQUAIRE, Paul-Victor (2003), *Introduction à la pensée de Francisco J. Varela*, Les cahiers de l'ATP, juillet 2003.
- DRAPEAU, Martin et Robert, LETENDRE (2001), « Quelques propositions inspirées de la psychanalyse pour augmenter la rigueur en recherche qualitative », in *Recherches qualitatives*, vol. 22, p. 73 à 92.
- ECODA, site en ligne, <http://ecoda.ca/>, consulté avril 2014
- ÉCHO, page « en savoir plus », en ligne, <http://www.approche-echo.net/echo/plus.php>, consulté en avril 2014.
- _____. page « en bref », en ligne, <http://www.approche-echo.net/echo/en-bref.php>, consulté en avril 2014.
- FLOOD, Gavin D., (1993), *Body and Cosmology in Kashmir Saivism*, Mellen Research University Press, San Francisco, CA, USA.
- GAUTHIER, Benoît (2010), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*, (sous la dir. de), 5^e Éd., Québec, Presses de l'Université du Québec.
- GEOFFRIN, Paul (2010) dans GAUTHIER, Benoît, « Le groupe de discussion » *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*, (sous la dir. de), 5^e Éd., Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 391 à 415.
- GENDLIN, Eugene T. (1975), *Une théorie du changement de la personnalité*, traduit par Fernand, ROUSSEL, première édition 1964, les Éditions du centre interdisciplinaire de Montréal, Inc. Montréal.
- GENDLIN, Eugene T. (2006), *Focusing: au centre de soi*, trad. par Louise DROLET, adapté par Jacques LALANE, Éditions de l'homme.
- GIORGI, Amedeo (1997), dans POUPART, Jean, (dir.), « De la méthode phénoménologique utilisée comme mode de recherche qualitative en sciences

- humaines : théorie, pratique et évaluation », dans *La recherche qualitative enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, G. Morin éditeur, p. 341 à 365.
- GOFFMAN, Erving (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit, p. 101 à 363.
- GOHIER, Christiane (2004), « De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative », dans *Recherches qualitatives*, vol. 24, p. 3 à 17.
- HENRY, Michel (1988), *Voir l'invisible ; Sur Kandinsky*. Quadrige, PUF.
- ISAACS, William (1999), *Dialogue : and the art of thinking together*, published by Doubleday, Random House, inc., New-York.
- JEFFREY, Denis (2004), « Le chercheur itinérant, son éthique de la rencontre et les critères de validation de sa production scientifique », dans *Recherche qualitatives*, hors-série, no1, p.115 à 125. Actes du colloque Recherche qualitative et production de savoirs, UQAM, 12 mai 2004 Association pour la recherche qualitative.
- LAPERRIÈRE, Anne (1997), dans POUPART, Jean, (dir.), « Les critères de scientificité des méthodes qualitatives », dans *La recherche qualitative enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, G. Morin éditeur, p. 365 à 388.
- L'AQUARIUM ET LE GLOBE, site en ligne : <http://laquariumetleglobe.org/index.htm>, consulté octobre 2012.
- LEARNING LAB, site en ligne, <http://www.thelearninglab.nl/index.html>, consulté en octobre 2012.
- LIEN DO, Kim (2003), *L'exploration du dialogue de Bohm comme approche d'apprentissage : une recherche collaborative*. Thèse de doctorat, faculté des sciences de l'éducation, Université Laval, Québec.
- MAHY, Isabelle et Paul, CARLE, (2012), *Théorie U. Changement émergent et innovation : modèles, application et critique*, (sous la dir. de), presses de l'Université du Québec, Ville de Québec, Québec, p. 223 à 257.
- MARC, Edmond et Dominique, PICARD (2000), *Relations et communications interpersonnelles*, Dunod, Paris.
- MARTINEAU, Stéphane (2005), « L'observation en situation : enjeux, possibilités et limites », dans *Recherches qualitatives*. Hors-série no2.

MAYER, Robert et Francine, OUELLET (1991), « L'échantillonnage », dans *Méthodologie de recherche pour les intervenants sociaux*, Boucherville, Gaëtan Morin Ed.

MAYEUX, Alice, Alicemayeux.com, site en ligne :
<http://lesateliersmouvementmandala.com/fr/les-ateliers-mouvements-mandala--une-exploration-de-l-ecoute-qui-developpe-des-competences-collectives.php>, consulté octobre 2012.

_____. (2001), *La tambouille*, page en ligne, alicemayeux.com
<http://lesateliersmouvementmandala.com/fr/la-tambouille-1.php>, consulté octobre 2012.

_____. (2005), *Série papier: Larmes*, en ligne,
<http://lesateliersmouvementmandala.com/fr/les-series-%C2%ABpapier%C2%BB--alice-mayeux.php>, consulté octobre 2012.

_____. (2005), *Trois vidéogrammes*, en ligne,
<http://lesateliersmouvementmandala.com/fr/les-series-video.php>, consulté octobre 2012.

MORIN, Edgar (2005) *Introduction à la pensée complexe*, première édition 1990, Éditions du seuil.

MOSAIC HEC, site en ligne <http://mosaic.hec.ca/>, consulté en octobre 2012.

MOUSTAKAS, Clark (1994), *Phenomenological Research Methods*, Sage publications, Inc., California.

MOUVEMENT VERS L'ESPRIT COMMUNAUTAIRE, site en ligne,
<http://www.mec-quebec.org/>, consulté en octobre 2012.

MUCCHIELLI, Alex (1996), « Pour des recherches en communication » dans *Communication et organisation*, mis en ligne le 26 mars 2012.
<http://communicationorganisation.revues.org/1877>

_____. (2009), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*, éditeur: Armand Colin, Paris, France.

NEWSWIRE, page en ligne <http://www.newswire.ca/en/story/1046273/c2-mtl-2013-nouveaux-conferenciers-nouveau-lieu-meme-creativite>, consulté en octobre 2012.

PAILLÉ, Pierre et Alex MUCCHIELLI (2012), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Troisième édition, Collections : Collection U., Sciences humaines & sociales, Éditeur, Armand Colin, Paris.

PAUCHANT, Thierry, Chaire de management éthique, en ligne.
<http://creum.umontreal.ca/ethique-et-economie/chaire-de-management-ethique-hec/>

_____. (1996), *Quête de sens*, Coll. Presses de HEC, Éditions Québec/Amérique Inc., Québec, Canada.

PECK, Scott (1993), *La route de l'espoir*, Montréal, Éditions Flammarion.

_____. (1994), *Ainsi pourrait être le monde ; Pour réapprendre à vivre ensemble*, Trad. par Laurence Minard, Edition Robert Laffont, Paris.

PERCOLAB, site en ligne, <http://www.percolab.com/>, consulté en octobre 2012.

PIRES, Alvaro P. (1997), dans POUPART, Jean, (dir.), « De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale pour les sciences sociales », dans *La recherche qualitative enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, G. Morin éditeur, p. 3 à 55.

POUPART, DESLAURIERS, GROULX, LAPERRIÈRE. MAYER, PIRES (1997), *La recherche qualitative enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, G. Morin éditeur.

PRESENCING INSTITUTE, *Principles and Glossary of Presencing*, en ligne, <https://www.presencing.com/principles>, consulté en avril 2014.

_____. *Global Forum*, en ligne, <https://www.presencing.com/programs/global-forum-2014>, consulté en avril 2014.

PUTNAM Linda et Anne Maydan NICOTERA (2009), *The communication constitution of organization : Building theories of organization*. Londres/ New York : Routledge, dans COREEN, François et Daniel, ROBICHAUD (2011), « Les approches constitutives », *La communication organisationnelle*, sous la dir. de GROSJEAN, Sylvie et Luc BONNEVILLE, édition : Chenelière éducation, Montréal, Canada.

RÉDACTION DU MÉMOIRE, *Guide pour les types de mémoire*, en ligne, http://www.maitrise.communication.uqam.ca/le_memoire.php - redac, consulté avril 2014.

ROUDAUT, Yannick (2013), *Notre conception du monde nous interdit le monde de demain*, filmé à TEDxNantes le 22 janvier 2013, <https://www.youtube.com/watch?v=T6LODGLPR5U>, consulté mars 2013.

- SALZMANN, Nicolas (2003), *Pensée systémique de Gilbert Simondon; Individuations technique, psychique et collective*, Mémoire de DEA : sciences de l'homme et technologie, Université de Technologie de Compiègne.
- SAVOIR AFFAIRES, site en ligne, <http://savoiraffaires.quebec.ca/>, consulté en octobre 2012.
- SAVOIE-ZAJC, Lorraine (2010) dans GAUTHIER, Benoît, « L'entrevue semi-dirigée » dans *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*, (sous la dir. de), 5^e Éd., Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 337 à 360.
- SCHARMER, Otto (2009), *Theory U : Leading from the future as it emerges : the social technology of presencing*, San Francisco, CA, Berret-Koehler.
- SCHARMER, Otto et Katrin, KAUFER (2013), *Leading from the emerging future*, San Francisco, CA, Berret-Koehler.
- SENGE, Peter (1991), *La cinquième discipline*, trad. Hervé Plagnol, Ed. First, Paris, p.17 à 34 et p. 431 à 441.
- SENGE, Peter, SCHARMER, C. Otto, JAWORSKI, Joseph et Betty Sue FLOWERS (2005), *Presence : Exploring Profound Change in People, Organizations, and Society*. Society for organizational learning. Édition : Currency Doubleday.
- SERRES, Michel (2010), *Les nouvelles technologies - révolution culturelle et cognitive*, en ligne, https://www.youtube.com/watch?v=_IycDx5OGEQ consulté en octobre 2012.
- SILBURN, Lilian (1999), *Vijnana Bhairava*, Texte traduit et commenté par, Directeur de recherches au CNRS, Éditeur, Collège de France, Institut de civilisation indienne, Paris.
- SIMONDON, Gilbert (1964), *L'individu et sa genèse physico-biologique*, Paris, Presses universitaires de France.
- _____. (2007), *L'individuation psychique et collective*, Réédition (1989), Collection : L'invention philosophique, Éditeur: Aubier, Paris.
- _____. (2012), *Du mode d'existence des objets techniques*, Nouvelle Édition revue et corrigée, Éditeur: Aubier, Paris.
- _____. (2013), *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information, potentiel et métastabilité*, Collections: L'invention philosophique, Éditeur: Paris Aubier.

- TORBERT, William (2006), *The practice of Action Inquiry*, in REASON, Peter and Hilary, BRADBURY, (2006), «Handbook of action research: the concise paperback edition», London ; Thousand Oaks, Calif. : SAGE
- TUCCI, Giuseppe (1974), *Théorie et pratique du Mandala*, Collections : L'espace intérieur 10, Éditeur: Paris A. Fayard.
- VARELA, Francisco, Evan, THOMPSON et Eleanor ROSCH (1993), *L'inscription corporelle de l'esprit*, Trad. de Véronique HAVELANGE, Collections : Couleur des idées, éditeur: Paris, Éditions du Seuil.
- VARELA, Francisco (1996), *Invitation aux sciences cognitives*, Trad. de Pierre Lavoie, Nouvelle édition, première édition 1989, Édition du seuil, Paris, France.
- WATZLAWICK, Paul, HELMICK BEAVIN, Janet et Don D. JACKSON (1972), *Une logique de la communication*, Paris Éditions du Seuil, p. 45 à 69.
- WEICK, Karl E. (1993), The collapse of Sensemaking in Organizations : The Mann Gulch Disaster, dans *Administrative Science Quarterly*, vol. 38, No 4, december 1993, p. 628 à 652.
- WEICK, Karl E., SUTCLIFFE, Kathleen M. et David, OBSTFELD (2005), «Organizing and the Process of Sensemaking», in *Organization Science*, vol. 16, No 4, July-August, pp. 409-421.
- MAZET, Françoise (1991), *Yoga-sutras de Patanjali*, Traduit et commenté par, Collection : spiritualité vivantes, Edition : Albin Michel, Paris.